

P R O - F - O N T

# ROCKLAND

HERVÉ BOUDREAU • LOUIS TREMBLAY



**Font**

# ROCKLAND

Hervé Boudreault  
et  
Louis Tremblay

Cycle intermédiaire - 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> années

Régionale Samuel-de-Champlain Inc.  
Société Franco-Ontarienne  
d'Histoire et de Généalogie



## TABLE DES MATIÈRES

Avant propos . . . . .	iv
Les armoiries de la ville de Rockland . . . . .	vi
Liste des photographies . . . . .	vii
Liste des cartes et des tableaux . . . . .	ix
<b>I. LA GÉOGRAPHIE . . . . .</b>	<b>1</b>
1. La géographie physique . . . . .	2
a) La localisation	
b) Le milieu naturel	
c) Le bassin de la rivière Petite-Nation-du-Sud	
d) Les grottes de Rockland	
2. La géographie humaine . . . . .	24
<b>II. LES DÉBUTS ET LES PREMIERS DÉVELOPPEMENTS . . . . .</b>	<b>33</b>
1. La vallée de l'Outaouais: mouvement général de colonisation (1900-1868) . . . . .	34
2. La colonisation s'étend à Rockland: naissance d'une ville (1868) . . . . .	37
a) Son fondateur: William Cameron Edwards (1844-1921)	
b) Les pionniers canadiens-français de Rockland	
c) Les premiers logements	
3. Les progrès subséquents . . . . .	47
a) L'expansion du village	
b) Améliorations graduelles: la navigation, le chemin de fer, les routes et l'automobile, les services municipaux, les service ce de sécurité	
<b>III. LA VIE POLITIQUE . . . . .</b>	<b>69</b>
1. L'accroissement de la population francophone . . . . .	70
2. Le comté de Prescott: la politique provinciale . . . . .	71

3.	Le comté de Russell . . . . .	72
	a) La politique fédérale	
	b) La politique provinciale	
4.	Le politique municipale . . . . .	75
<b>IV.</b>	<b>LA VIE ÉCONOMIQUE . . . . .</b>	<b>79</b>
1.	La vie industrielle . . . . .	80
2.	Le commerce . . . . .	81
<b>V.</b>	<b>LA VIE SOCIO-CULTURELLE . . . . .</b>	<b>85</b>
1.	La vie sociale . . . . .	86
2.	La vie culturelle . . . . .	91
<b>VI.</b>	<b>LA VIE RELIGIEUSE . . . . .</b>	<b>97</b>
1.	La fondation de la paroisse de la Ste-Trinité . . . . .	98
2.	Innovations et tribulations . . . . .	102
3.	Les associations religieuses . . . . .	105
4.	Les curés . . . . .	107
5.	Au seuil du centenaire . . . . .	115
<b>VII.</b>	<b>L'ÉDUCATION . . . . .</b>	<b>119</b>
1.	Le système scolaire ontarien: une rétrospective . . . . .	120
	a) Les "grammar schools"	
	b) Les écoles communes (Common Schools)	
	c) L'école séparée	
2.	Les développements scolaires à Rockland . . . . .	126
	a) Les écoles élémentaires	
	b) Les écoles secondaires: - Le "High School" de 1905 - L'école secondaire "L'Escale"	
<b>VIII.</b>	<b>PERSPECTIVES D'AVENIR . . . . .</b>	<b>155</b>

Bibliographie . . . . .	158
Biographie des auteurs . . . . .	164
Index . . . . .	166



## AVANT PROPOS

Ce travail veut demeurer fidèle à l'objectif poursuivi par toutes les publications de la série Pro-F-Ont II: faire ressortir la contribution des Canadiens français au développement de l'Ontario.

Indéniablement, les premiers occupants de Rockland sont des anglophones: les McCaul, les Way, les Edwards. Cette étude ne rejette pas leur apport pas plus que celle des Cameron et des Wood. L'implication profonde de W.C. Edwards, en particulier, reçoit, nous le croyons, sa juste appréciation.

Cependant, l'affluence rapide à Rockland de citoyens de souche française et catholique s'avère cruciale dès 1868. Les auteurs de cette recherche concentrent les feux de la rampe sur les individus et les groupes francophones qui constituent la force vitale de cette ville depuis ses origines: ouvriers, bûcherons, fermiers, commerçants, politiciens, éducateurs, chefs spirituels. L'embryon de la pointe McCaul aurait pu devenir un fief anglo-protestant; il se développe, au contraire, en une communauté homogène franco-catholique dont les traits caractérisent cette ville encore aujourd'hui.

Un plan identique permet à tous les usagers des projets de la série Pro-F-Ont II d'établir des comparaisons et d'arriver à une vue d'ensemble de la contribution des nôtres au développement de la province d'Ontario. Leur participation et leur succès se révéleront considérables à quiconque fait cette synthèse. Puisse ces quelques lignes sur Rockland y contribuer davantage!

Intentionnellement, les auteurs poussent plus profondément l'étude de certains sujets, visant à fournir plus de matériel d'étude et de recherche, en particulier aux élèves les plus avancés du cours intermédiaire. Les chapitres I, VI et VII sont des



exemples typiques où l'abondance de la matière invite à un certain choix.

Souhaitons que ce travail éveille la fierté non seulement des élèves de Rockland mais également de tous les Franco-Ontariens qui liront ces pages!



L'ÉCUSSON DE LA VILLE DE ROCKLAND <sup>1.</sup>  
adopté le 20 mai 1982

Au haut du bouclier, trois feuilles d'érable représentent notre citoyenneté canadienne.

Au premier quadrant figurent les emblèmes des deux principaux peuples fondateurs, anglais et français.

La bande au centre représente la rivière Outaouais, capitale au développement de Rockland.

Au troisième quadrant, la lyre et la hache sont des symboles de la double vitalité qui animait nos ancêtres: le travail et les loisirs. La lyre souligne également l'influence des Irlandais dans la fondation de Rockland.

Les grands pins et les bois durs, aux deuxième et quatrième quadrants, illustrent l'état du territoire à l'arrivée des fondateurs.

L'écusson est entouré de fleurons au bas desquels on retrouve le listel qui exprime les sentiments des gens de Rockland.

1. Source: La petite histoire de Rockland, V. Laporte et S. Béland.

## LISTE DES PHOTOGRAPHIES

1.	Rockland, 1979, Photothèque nationale (A-25-113-50) . . . . .	xi
2.	Les grottes de Rockland, Hervé Boudreault . . . . .	21
3.	Rockland, 1934, Photothèque nationale (A-47-23) . . . . .	29
4.	W.C. Edwards (A-34F6)* . . . . .	38
5.	La scierie W.C. Edwards (R-36F4) . . . . .	40
6.	Les séchoirs convertis en résidences . . . . .	40
7.	Les séchoirs de la scierie Edwards (R-36F2) . . . . .	41
8.	Plaque érigée par la Fondation du Patrimoine ontarien . . . . .	44
9.	Les étables de la ferme W.C. Edwards . . . . .	50
10.	Rue Laurier et le magasin Edwards (R-39F6) . . . . .	51
11.	Locomotive du Grand Tronc (R-14F7) . . . . .	56
12.	La gare du Grand Tronc (R-92F7) . . . . .	57
13.	La gare du Canadien Nord (R-92F4) . . . . .	57
14.	Onésime Guibord député 1900 (R-72-F5) . . . . .	74

\* À moins d'indication contraire, chaque code indique que la photo provient et du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

15.	Cariote de livraison 1924 (R-32F6) . . . . .	82
16.	Hector Dallaire des Canadiens de Montréal 1912 (R-38F3) . . . . .	87
17.	Troupe de théâtre de Rockland 1939 (R-70F4) . . . . .	93
18.	Première église de Rockland 1887 (R-35F1) . . . . .	100
19.	Incendie de la deuxième église 1916 (F-35F2) . . . . .	104
20.	Pierre Siméon Hudon, curé de 1889 à 1934 (F-35F4) . . . . .	107
21.	René Chéné, curé de 1934 à 1960 (R-41F7) . . . . .	112
22.	L'Académie du Sacré-Coeur 1963 (R-23F9) . . . . .	132
23.	Étudiants de l'école "le McGill" 1950 (R-182F1) . . . . .	139
24.	High School de Rockland 1905 (R-17F6) . . . . .	143
25.	École secondaire l'Escale . . . . .	149

## LISTE DES CARTES ET DES TABLEAUX

1.	Écusson de la ville de Rockland . . . . .	vi
2.	Carte 1: Études de la société d'aménagement du bassin de la rivière Petite-Nation-du-Sud . . . . .	4
3.	Carte 2: Géologie de surface . . . . .	6
4.	Tableau: Données sur le flot de rivière Nation-Sud . . . . .	7
5.	Carte 3: Bassin hydrographique de la rivière Nation-Sud . . . . .	8
6.	Graphiques climatiques de Kemptville . . . . .	10
7.	Carte 4: Capacité agricole des sols . . . . .	12
8.	Tableau: Utilisation du sol . . . . .	13
9.	Tableau: Répartition en hectares de 6 récoltes . . . . .	13
10.	Tableau: Hectares en fruits et légumes 1971 à 1976 . . . . .	14
11.	Carte 5: Utilisation du sol . . . . .	15
12.	Carte 6: Poisson et gibier . . . . .	17
13.	Carte 7: Sites historiques et archéologiques, musées, plaques . . . . .	18
14.	Coupe verticale des grottes de Rockland . . . . .	20
15.	Carte 8: Comté de Russell . . . . .	26

16.	Tableau: Renseignements tirés de la liste des souscripteurs de l'Atlas Belden, 1881 . . . . .	27
17.	Graphique de la population de Rockland 1871 à 1983 . . . . .	28
18.	Carte 9: Rockland vers 1915 . . . . .	30
19.	Reproduction de bons d'achats émis par W.C. Edwards . . . . .	48
20.	Carte 10: Les chemins de fer vers 1915 . . . . .	55



Photothèque nationale, 113-50, 1979

**I**  
**LA GÉOGRAPHIE**

1. La géographie physique
2. La géographie humaine



## CHAPITRE I

### La géographie

#### 1. La géographie physique

##### a) La localisation

Rockland occupe le second rang en importance, après Hawkesbury, parmi les agglomérations des comtés unis de Prescott-Russell. À 75°17' de longitude ouest et 45°33' de latitude nord, dans le canton de Clarence, son site sur la rive sud de la rivière des Outaouais lui vaut un développement rapide. Sa proximité d'Ottawa, 30 km, ajoute à ses nombreux avantages.

##### b) Le milieu naturel

Au fait il faut parler ici de l'est-ontarien. Au risque d'ouvrir une parenthèse, nous parlerons plus en détails d'une région intégrée: le bassin de la rivière Petite-Nation-du-Sud. Les activités humaines se trouvent essentiellement conditionnées par de nombreux facteurs avec lesquels il faut composer. Après plusieurs années d'hésitation, les autorités compétentes acceptent de faire l'étude complète du bassin. Avec profit, nous parcourons certains des aspects étudiés.

##### c) Le Bassin de la rivière Petite-Nation-du-Sud

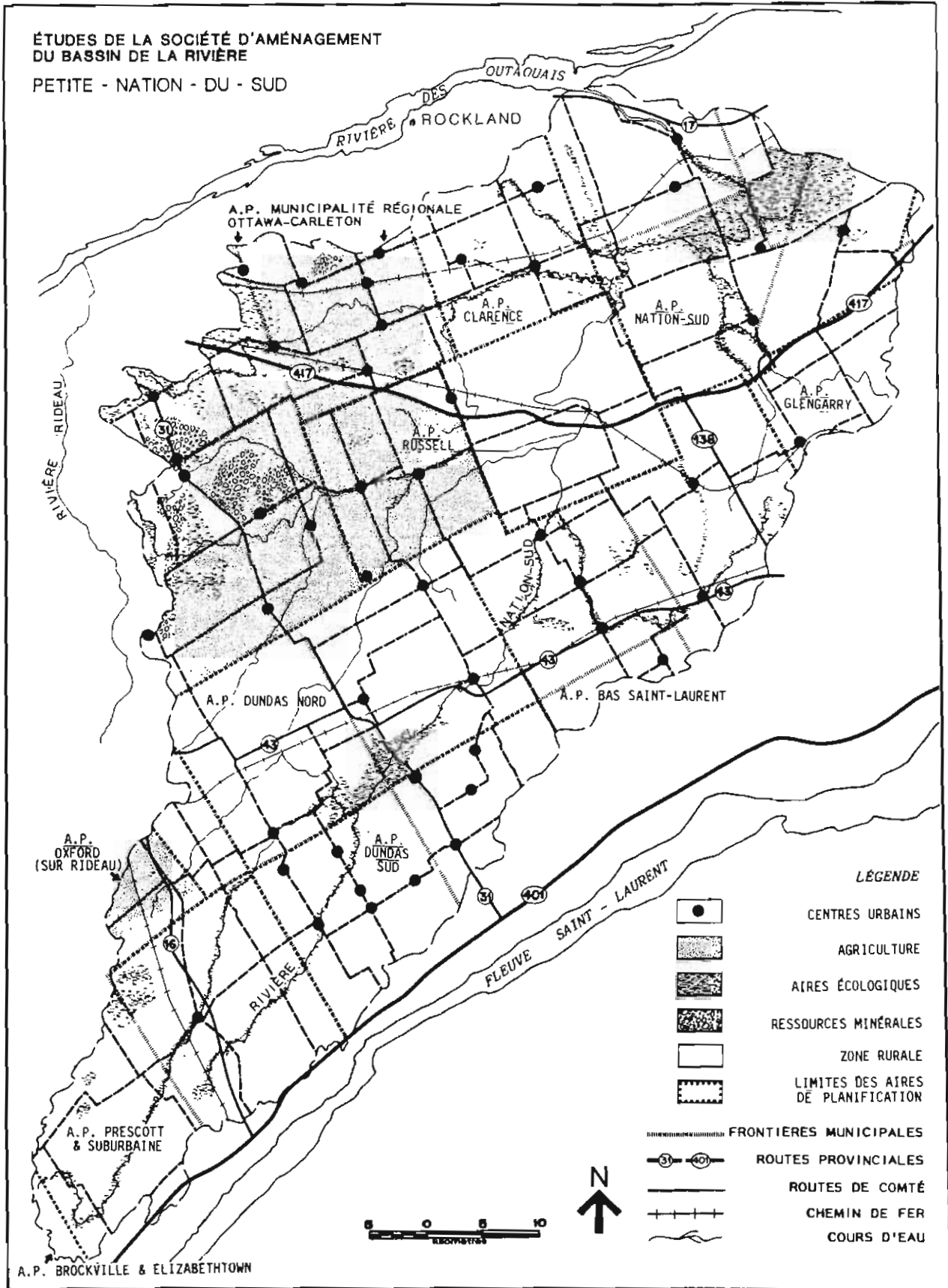
La seule précision dans le nom de cette rivière laisse entendre qu'il en existe une autre, au nord par exemple. Il s'agit de la Petite Nation du comté de Papineau au Québec, qui se jette dans l'Outaouais près de Plaisance. Les deux évoquent un groupe

d'Algonquins qui habitaient les rives de ces rivières.<sup>1</sup> Nous ferons plus ample connaissance avec celle de l'est ontarien dont l'appellation de Nation-sud enlève toute ambiguïté.

Selon l'expression d'un journaliste, la Nation-sud "devient l'une des rivières les mieux documentées de tout l'Ontario".<sup>2</sup> La faible déclivité du territoire demeure le facteur déterminant de son comportement. Ainsi sur une distance de 175 km elle enregistre une dénivellation de 85 m, soit une pente de 0.0005.<sup>3</sup> Deuxièmement, sa source au sud connaît les premiers dégels du printemps, de sorte que plusieurs points de son parcours deviennent enclins aux inondations avant que l'embouchure soit entièrement dégagée. Finalement, ses abords et son lit argileux qui retiennent de vastes quantités d'eau, favorisent les glissements de terrain. Ces ingrédients la rendent passablement difficile à apprivoiser.

Depuis 1947, la société d'aménagement de la Nation-Sud, dont les bureaux sont à Berwick au sud de Crysler, se penche sur les problèmes complexes dont les solutions s'avèrent de plus en plus coûteuses. Les gouvernements municipaux, provincial et fédéral conjugent leurs ressources humaines et financières pour en assurer la maîtrise. On a compris que les solutions partielles à court terme ne faisaient que repousser les problèmes sans les régler tout à fait. L'interdépendance des domaines mis à l'étude démontre sans aucun doute la nécessité d'un projet intégré. À ce prix seulement, la population bénéficiera de l'exploitation équilibrée et profitable de la région. La carte 1<sup>4</sup> laisse entrevoir les aspects impliqués dans le plan d'ensemble. Les éléments naturels: 1) le comportement du système de rivières - l'Outaouais, le Saint-Laurent, la Nation-Sud et ses affluents, 2) les ressources minérales, 3) les sols et le climat, 4) les aires écologiques. L'intervention humaine: 1) le réseau routier et ferroviaire, 2) les frontières politiques, 3) les villes et villages, 4) les activités humaines. Les points développés ci-après constituent une toile de fond au développement de la ville de

ÉTUDES DE LA SOCIÉTÉ D'AMÉNAGEMENT  
DU BASSIN DE LA RIVIÈRE  
PETITE - NATION - DU - SUD



Rockland, même si elle est en dehors des limites du bassin de la Nation-Sud comme tel.

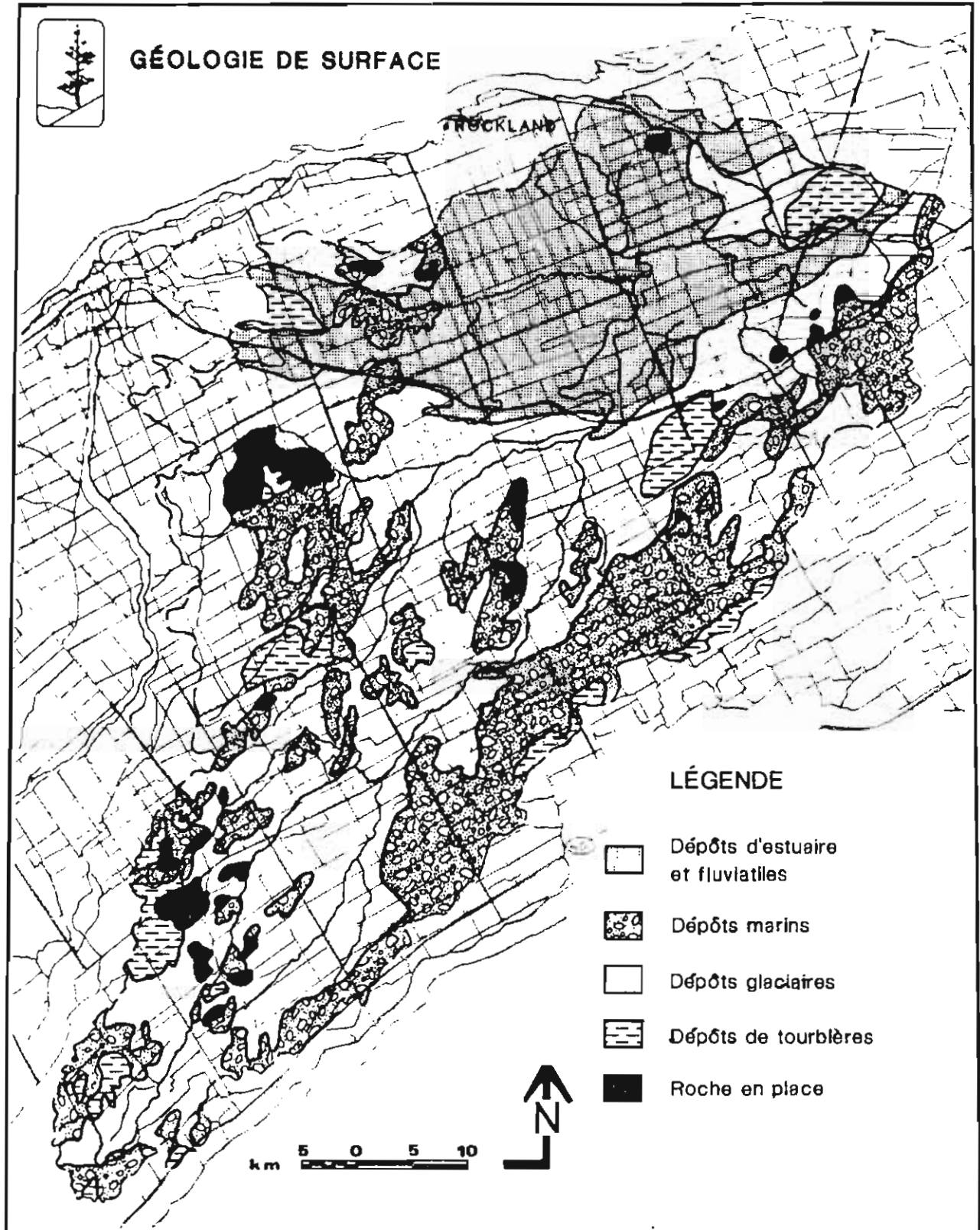
### **i) La géologie de surface**

L'héritage géologique de surface de l'est ontarien lui vient des dépôts glaciaires, remaniés ensuite par les invasions marines, notamment la mer Champlain. Les dépôts marins les plus lourds, graviers et cailloutis, gardent leur position d'origine, tandis que les matériaux plus fins s'accumulent dans les baissières. L'élément le plus significatif de la région demeure l'accumulation d'argile. En beaucoup d'endroits la rivière coule sur un lit d'argile. Tous les dépôts indiqués sur la carte 2<sup>5</sup>, sauf les tourbières, contiennent un forte teneur d'argile. À noter la plaine alluviale dans la partie nord du bassin conserve une plus grande uniformité de matériaux stratifiés.

### **ii) Le bassin hydrographique**

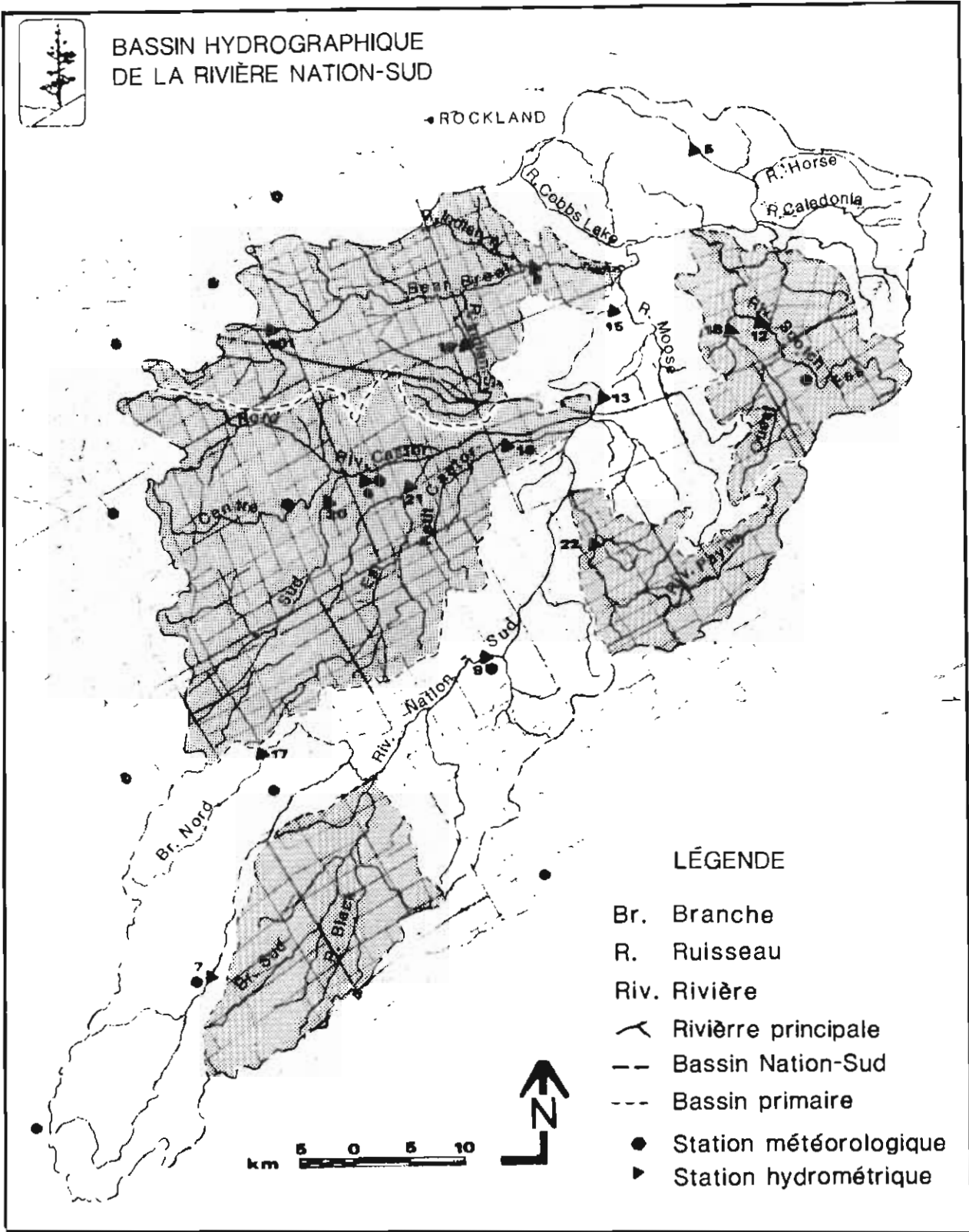
La rivière Nation-sud prend sa source au nord de Brockville, puis elle étend ses méandres sur une distance de près de 160 km, pour se jeter dans l'Outaouais à l'est de Wendover. L'axe nord-est-sud-ouest du bassin mesure 115 km, tandis que l'axe nord-ouest-sud-est en fait 50, pour couvrir une superficie totale qui approche les 4000 km<sup>2</sup>. La carte 3<sup>6</sup> identifie une vingtaine d'affluents, mais en laisse bien davantage sans nom. Il faut consulter les cartes topographiques à l'échelle 1:50 000 (31G/11, 31G/6, etc.)<sup>7</sup> pour prendre conscience de toutes les ramifications du bassin, les canaux de drainage compris.

D'où vient toute cette eau? Principalement du ruissellement, suite aux précipitations, ainsi que des sources souterraines. C'est pourquoi les rivières du bassin expérimentent un écart considérable entre le flot en saison de crue et celui de la



**DONNÉES SUR LE FLOT DE LA RIVIÈRE NATION-SUD  
À SEPT POSTES D'OBSERVATION**

POSTES D'OBSER- VATION	NOS DES POS- TES	ANNÉES	SUPER- FICIE DE DRAI- NAGE km <sup>2</sup>	MOYENNE ANNUEL- LE DU FLOT D'IN- NONDA- TION DE PRIN- TEMPS m <sup>3</sup> /sec	MOYENNE ANNUEL- LE DU FLOT m <sup>3</sup> /sec	MOYENNE ANNUEL- LE AIRE D'IN- NONDA- TION DE DRAI- NAGE m <sup>3</sup> /sec km <sup>2</sup>	MOYENNE ANNUEL- LE AIRE FLOT / DRAI- NAGE m <sup>3</sup> /sec km <sup>2</sup>
R. Nation- Sud à Plan- tagenet	5	1916	3810	735	42.3	.193	.011
Bear Brook à Bourget	8	1949	440	111	6.67	.252	.015
R. Scotch- est près de la rue St. Isidore de Prescott	12	1970	76.7	17.0	1.05	.221	.014
R. Nation- sud à Casselman	13	1976	2410	714	30.0	.256	.012
R. Petit Castor à Embrun	16	1978	76.1	29.0	1.05	.382	.014
R. Scotch- ouest rue St. Isidore de Prescott	18	1979	99.5	35.0	1.69	.352	.017
Ruis. In- dian-Sud à Limoges	19	1979	72.3	26.0	0.894	.360	.012



saison sèche. Pour la station de Plantagenet, tableau p. 7, on compte en moyenne 735 m<sup>3</sup>/sec au printemps et seulement 42.3 m<sup>3</sup>/sec comme moyenne annuelle - même pas 5,8%. Ce comportement erratique des eaux de la rivière explique l'attention qu'on lui porte et les millions de dollars investis. En somme les inondations fréquentes et les glissements de terrain spectaculaires triomphent de toute résistance.

"Dimanche, c'est un immense champ qui longeait la rivière Nation-sud, à Lemieux au nord-est de Casselman. Lundi matin c'est un cratère mesurant 40 pieds (12 m) de profondeur, d'où avaient glissé 40 acres (16 ha) de de bonne terre ... Certains se souviennent qu'un glissement de moindre envergure avait frappé le même endroit en 1910."<sup>9</sup>

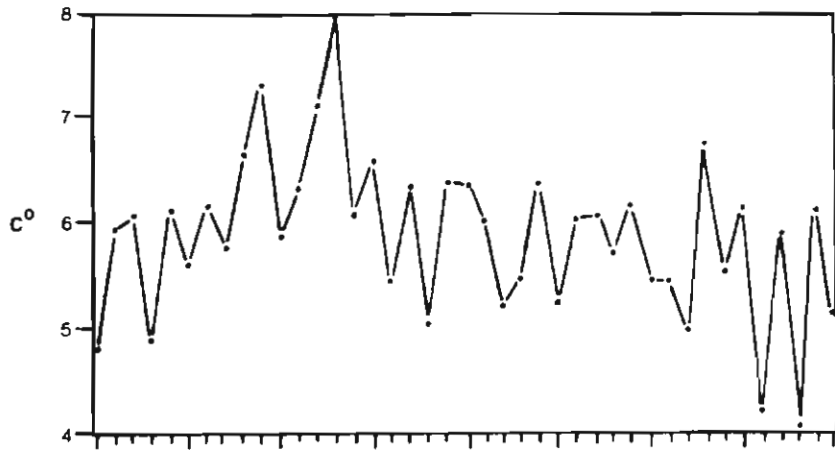
Au moment du relancement du projet de la Société d'aménagement, on lit ceci:

"En 1982, le budget de la Société d'aménagement de la Nation-sud est de l'ordre de 3 150 000\$. De ce montant, 2 400 000\$ serviront au travaux de canalisation et 450 000\$ à des fins d'études et de recherches ... Les objectifs doivent être appuyés par des mesures concrètes au niveau du zonage des rives, de la réglementation des dépotoirs, etc..."<sup>10</sup>

### iii) Le climat

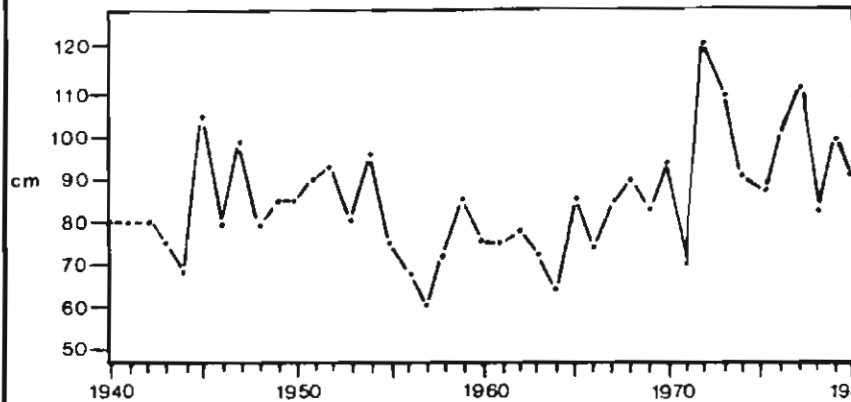
Les données climatiques de la station échantillon de Kemptville offrent toutes les caractéristiques du climat humide continental. Selon la courbe du graphique A (page 10),<sup>11</sup> la moyenne oscille autour de 6°C. L'écart positif de 1953 peut s'expliquer par un hiver exceptionnellement doux. Au contraire, les écarts négatifs de 1976 et 1978 dépendent d'étés plus frais. Le graphique B, montre bien pour une période de 40 ans que les précipitations annuelles varient mais dans l'ensemble elles sont de l'ordre de 90 cm. Les graphiques C et D montrent respectivement les résultats d'une moyenne de dix années pour les températures et les précipitations.



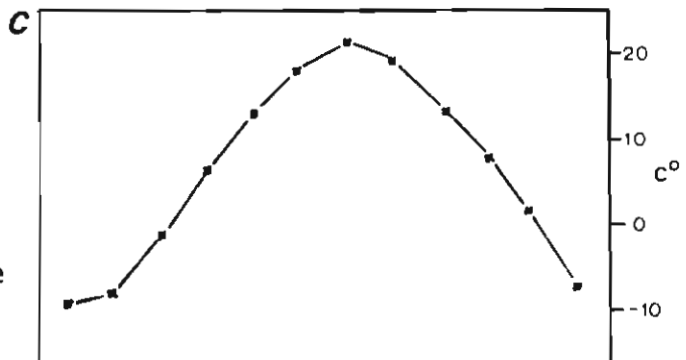


**A**  
 COURBE CLIMATIQUE  
 DE KEMPTVILLE, ONT.  
 1940 A 1980  
 ( KEMPTVILLE )

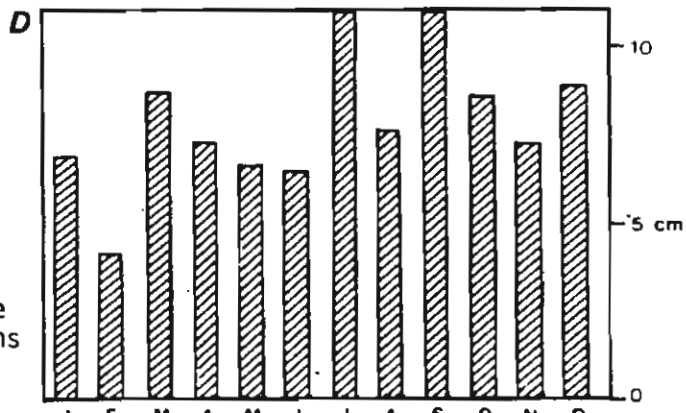
Moyenne annuelle  
 des températures



**B**  
 Moyenne annuelle  
 des précipitations



Moyenne mensuelle  
 des températures



Moyenne mensuelle  
 des précipitations

Mois - Moyenne: 1970 à 1980

En général, dans le bassin de la Nation-sud, le climat favorise l'agriculture sous toutes ses formes. La période sans gel va de la mi-mai à la mi-septembre; dans le sud on peut compter sur 15 jours de plus.

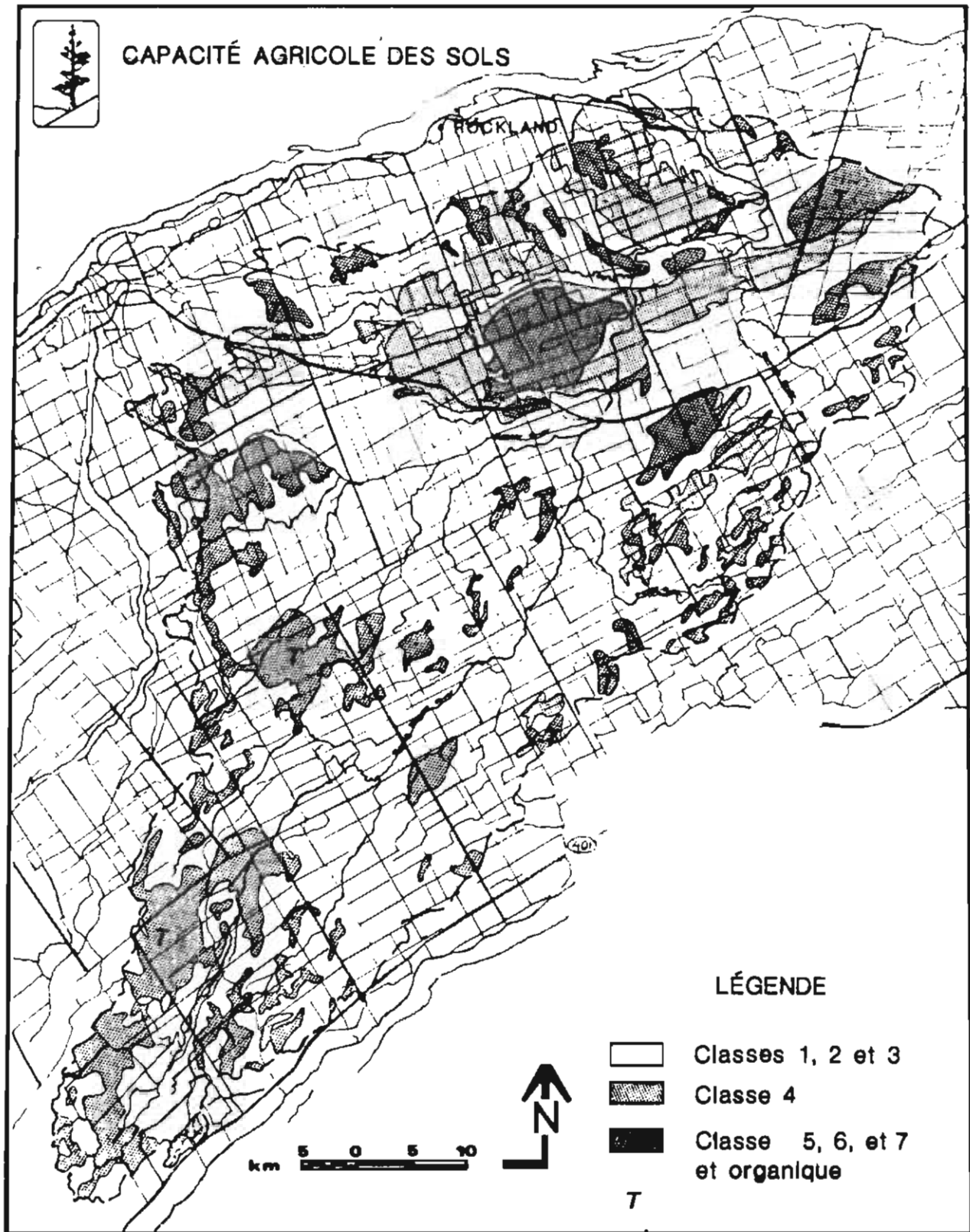
#### **iv) Les sols**

Le terme sol a plusieurs usages. On l'emploie ici pour désigner la partie supérieure de la croûte terrestre qui supporte la végétation. Le sol s'améliore ou se détériore selon qu'il garde un bon équilibre entre le processus d'accumulation d'éléments nutritifs et la disparition de ces mêmes éléments. Bien égoutté, il gardera l'humidité nécessaire aux arbres et aux plantes.

L'article du Droit<sup>12</sup> rappelle que "la Nation-sud arrose parmi les meilleures terres agricoles de l'Ontario. Les efforts des 35 dernières années ont d'ailleurs considérablement augmenté la capacité de produire des quelques 20 000 acres (8 100 ha) de terre de culture". La dominance des sols propices à l'agriculture (classes 1, 2 et 3) se vérifie sur la carte 4. Les régions sableuses, argileuses ou rocailleuses constituent les classes 5, 6 et 7, qui comprennent les terres mal drainées. Quant aux marais, la présence d'eau stagnante favorise la propagation de la sphaigne, cette mousse dont la décomposition est à l'origine des tourbières.

#### **v) L'utilisation du sol**

Un premier coup d'oeil sur la carte 5<sup>14</sup> renseigne sur l'usage principal que l'on fait du territoire. Réduite à 23% (90 000 hectares) la forêt cède 60% du terrain (237 000 hectares) à l'agriculture, comme l'indique le tableau suivant.



## UTILISATION DU SOL DANS LE BASSIN DE LA NATION-SUD

USAGE	HECTARES	%
Agriculture	237 000	60
Boisé	90 000	23
Marais	9 000	2
Plantation (forêts)	2 000	1
Espace Libre	34 000	9
Bâti et autres	19 000	5
<b>TOTAL</b>	<b>391 000</b>	<b>100</b>

On peut identifier six modes d'exploitation importants: la monoculture, l'élevage, seul ou combiné avec le maïs et/ou le foin, les vaches laitières, l'agriculture spécialisée (jardinage, pépinières, vergers) et fermes pour la tourbe.

### RÉPARTITION EN HECTARES DE 6 RÉCOLTES DANS LE BASSIN DE LA RIVIÈRE NATION-SUD, 1971, 1976 ET 1980

RÉCOLTES	1971 <sup>15</sup>	1976 <sup>16</sup>	1980
Foin	63 468	71 015	69 605
Maïs d'ensilage	17 023	23 791	15 783
Blé d'inde	15 408	14 595	18 818
Avoine	17 385	14 199	10 117
Orge	2 449	2 197	4 247
Autres grains	7 788	7 022	8 984
Blé	420	983	283
<b>TOTAL</b>	<b>123 941</b>	<b>133 802</b>	<b>127 641</b>

## HECTARES CONSACRÉS AUX FRUITS ET LÉGUMES, 1971 ET 1976

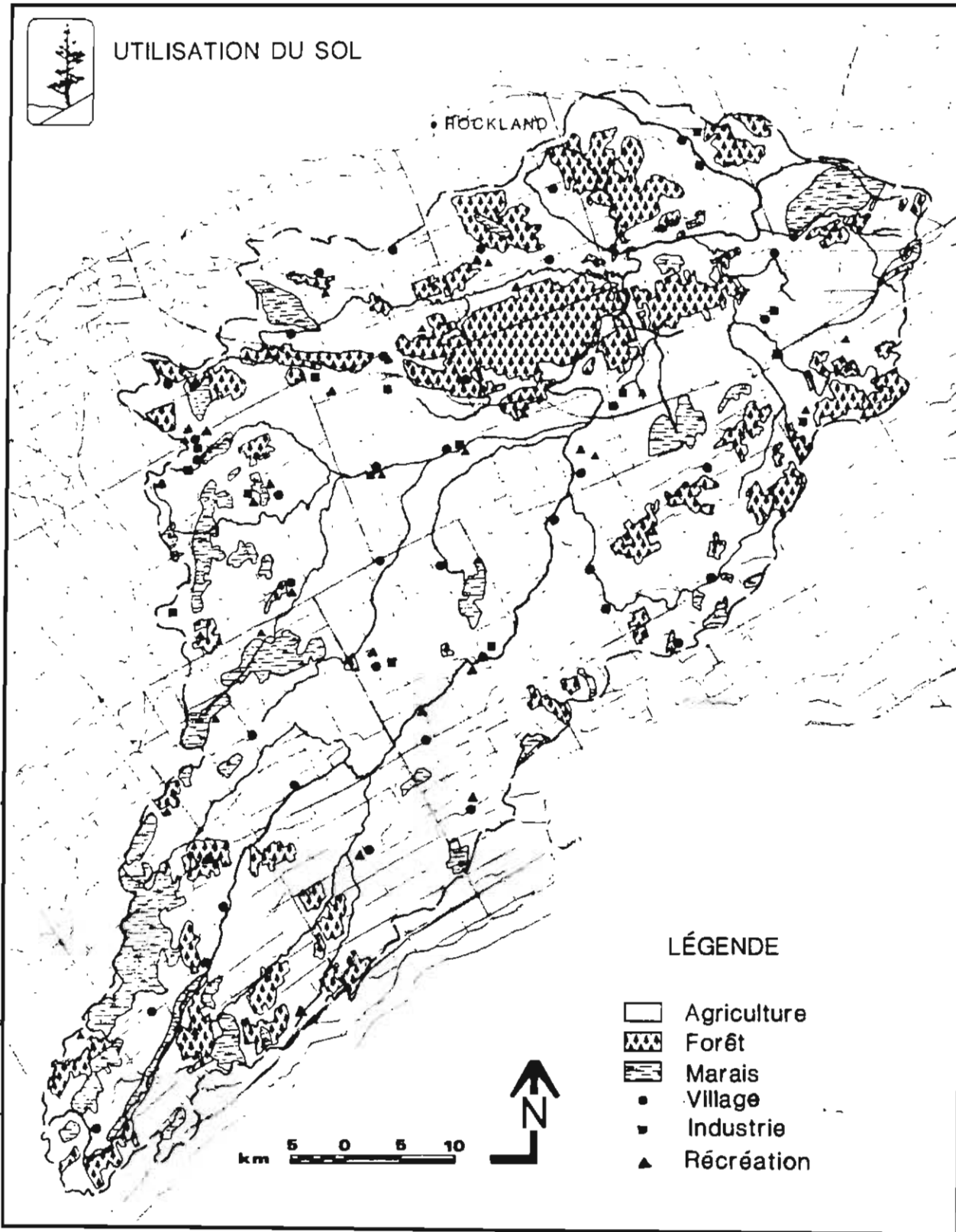
RÉCOLTES	1971	1976
Pommes de terre	650	511
Légumes	227	243
Arbres fruitiers	165	228
Petits fruits	9	13
TOTAL	1004	995

Au cours des années, des milliers d'hectares s'ajoutent à la réserve des terres agricoles soit au moyen des canaux de drainage, soit par l'installation de drains enfouis dans la terre. Dans le seul canton de Matilda, on relève 72 installations de systèmes de drains, en bonne partie subventionnées par le gouvernement.

### vi) Chasse, pêche et récréation

Les données suivantes proviennent d'une enquête par questionnaire faite en 1980. Le gros gibier se limite à l'original et au chevreuil. Le premier se trouve uniquement dans la tourbière d'Alfred et la forêt Larose, pouvant supporter 70 et 30 têtes respectivement. Le chevreuil vit surtout dans les boisés de Stormont, Dundas et Grenville. Le relevé de l'enquête s'est fait en comptant le nombre de jours passés à chasser chaque espèce.

canard	37 600 jours
oie	36 006
lièvre	35 000
renard	28 500



gélinotte huppée	23 500
perdrix	19 000
coyote	19 000
raton laveur	10 000
faisan	9 600

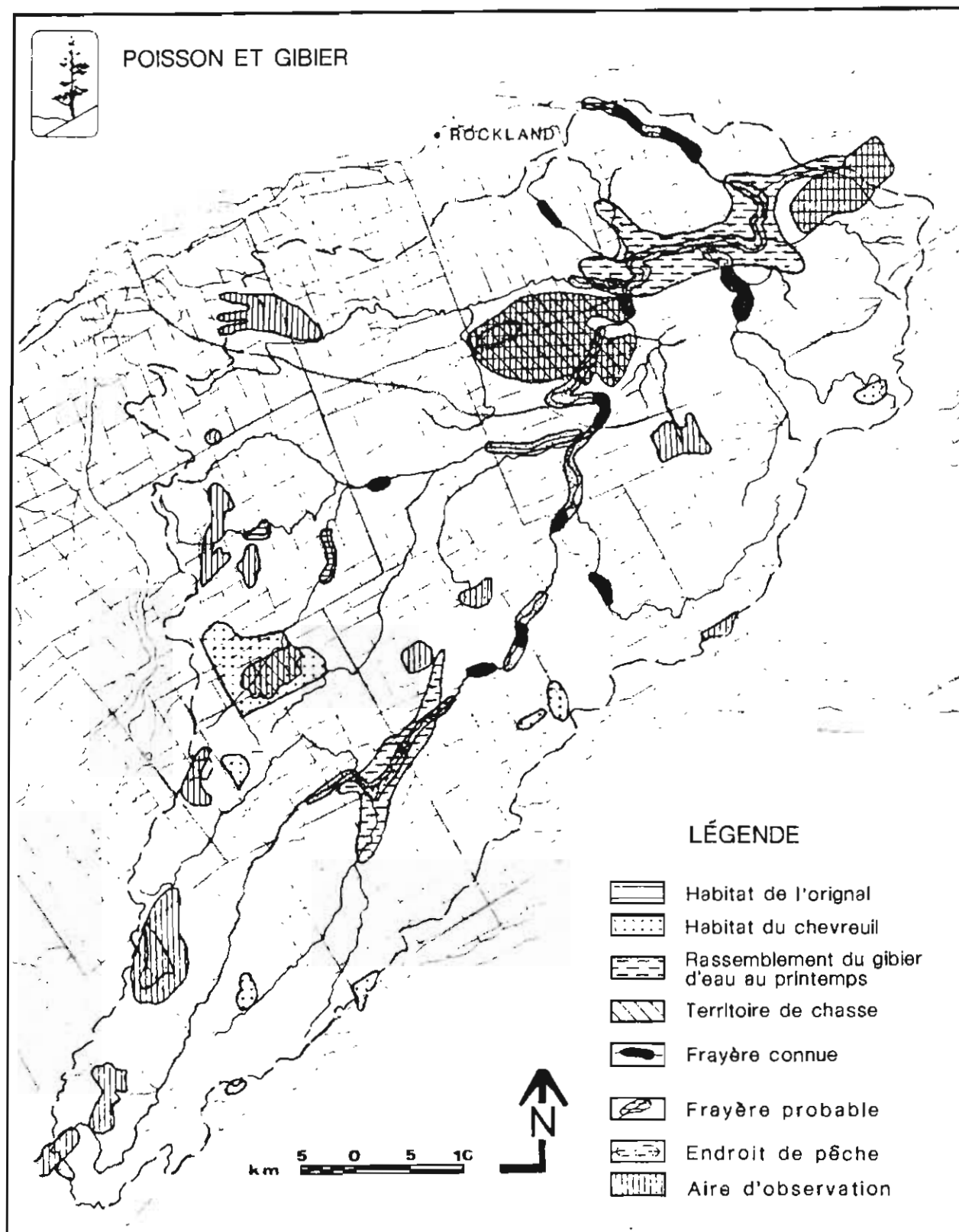
Le rat musqué vient en tête par la valeur de sa fourrure. En 1980, 14 000 peaux rapportent la somme de 116 000\$.

Selon le questionnaire, la pêche ne cède en rien à la chasse comme divertissement populaire, surtout au printemps et en été. La barbotte, l'achigan et le crapet se présentent plus souvent qu'à leur tour, alors que le grand brochet, la perchaude et le doré noir se font désirer.

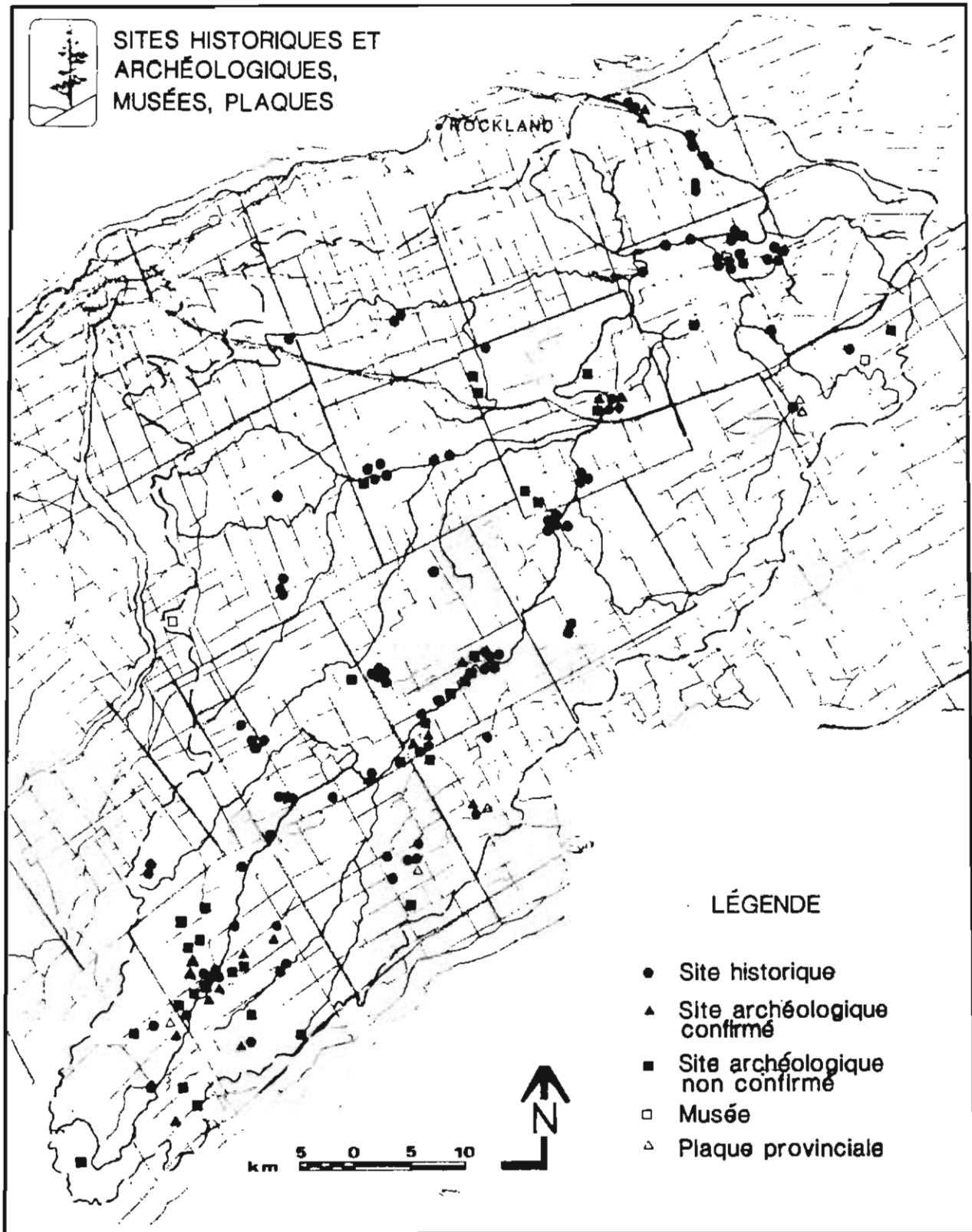
Il n'existe aucun site récréatif aménagé comme tel dans le bassin de la Nation-sud. Cependant, la forêt Larose joue ce rôle en partie. Vers 1928, l'agronome Ferdinand Larose met au point un programme de reboisement des sols impropres à l'agriculture. Ce projet constitue maintenant la plus grande forêt plantée dans la province. Selon le Guide de la forêt Larose,<sup>17</sup> 12 000 ha abritent plus de 16 000 000 d'arbres: pin rouge, pin blanc, épinette, sapin, cèdre et autres espèces feuillues. Cette plantation se prête admirablement aux randonnées d'été et d'hiver, à l'observation des oiseaux et autres activités de plein-air.

### **vii) L'héritage naturel et culturel**

La carte 7 des sites historiques surprend un peu par le grand nombre d'endroits indiqués. Il est heureux qu'on les ait identifiés. Des plaques-souvenirs marquent certains endroits et des musées perpétuent la mémoire de la contribution des devanciers. Nous en mentionnons trois.







À Roebuck, dans le sud, on a découvert le site d'un village d'Iroquois. Plusieurs "grandes maisons", des artefacts donnent des signes non équivoques de leurs activités. À Spencerville, le visiteur intéressé peut voir les restes d'une digue et d'un "moulin" abandonnés. Tandis que la vieille digue à Casselman conserve encore le nom de son bâtisseur, M. Coupal. Ce dernier en tirait sa propre électricité bien avant que ce service fut établi.

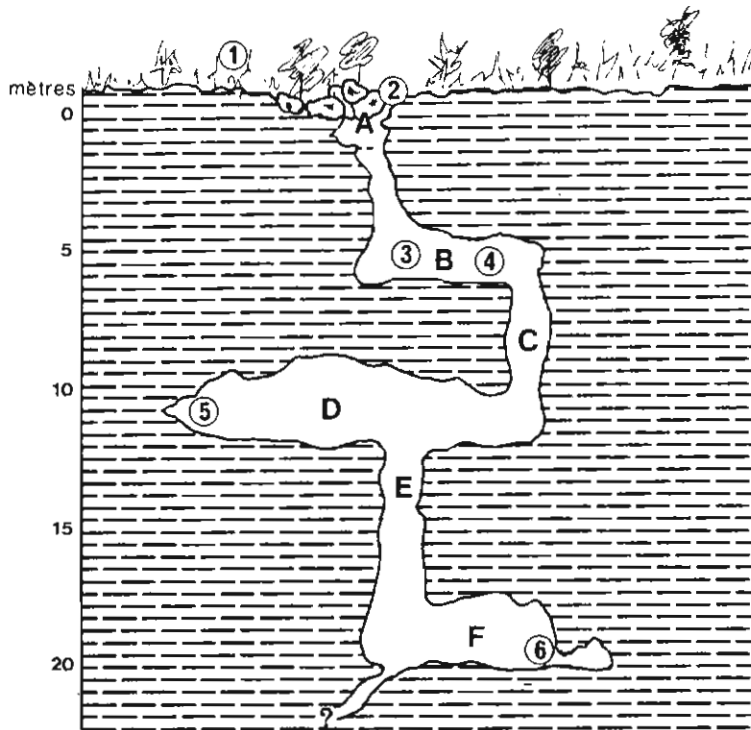
Pour tous les aspects mentionnés dans l'étude du bassin de la Nation-sud, un mot revient constamment - la conservation. La mise en valeur vaut la peine mais pas au prix de la destruction. La devise de la société d'aménagement pourrait être: Conservons l'héritage.

#### **d) Les grottes de Rockland**

Un phénomène naturel, unique dans la région, mérite une mention particulière. À quatre kilomètres au sud-ouest de Rockland, des grottes naturelles se sont formées dans la masse du plateau qui surplombe la vallée de l'Outaouais. Dans des conditions favorables, un terrain calcaire se prête à la formation de grottes souterraines. L'action chimique et mécanique s'accroît en raison des facteurs suivants: l'eau froide (qui dissout plus que l'eau tiède), un fort débit, un contenu suffisant d'acide carbonique (CO<sub>2</sub>) dans l'eau, une pression hydrostatique capable de garder les passages ouverts. Dans le cas des grottes de Rockland, une faille nord-est-sud-ouest, parallèle à l'escarpement et à la rivière des Outaouais semble être à l'origine de leur formation. Les eaux de la mer Champlain en accentuent graduellement les contours. Par la suite, seules les eaux de ruissellement y collaborent. Ce travail de la nature se fait en deux temps: l'élargissement de la faille et la déposition du calcaire.

Dans leur état actuel, il est fort douteux que les grottes deviennent une attraction touristique. L'accès difficile et les

risques encourus en y circulant supposent la plus complète prudence. Un degré d'expertise en spéléologie s'impose. L'esquisse ci-dessous et les photos (pp. 21 à 23) nous permettront quand même d'en faire une visite "de salon".



COUPE VERTICALE DES GROTTES DE ROCKLAND

Coupe verticale  
des grottes de  
Rockland

Les chiffres 1 à 6 indiquent le n° des photos aux pages suivantes.

On se laisse d'abord couler dans la cheminée d'entrée (A et 2) très étroite sur une distance d'environ 4 m pour prendre le premier corridor (B) dont la forme en trou de serrure (3) renseigne sur le mode d'érosion. Dans la partie ovale, le passage soutenu de matériel abrasif a fait son oeuvre, tandis que la partie inférieure a vu les blocs se désagréger peu à peu. Il faudrait un examen plus minutieux pour s'assurer de l'identité du fossile apparent sur la paroi nord (4).

1. Au sud-ouest de Rockland un plateau s'étend à 44m au-dessus du niveau de la rivière des Outaouais.



2. R. Landreville s'apprête à rejoindre G. Poirier. L'entrée de la grotte se trouve derrière le boisé (photo 1).





3. À moins de 3 m de la surface, R. Leblanc et A. Beauchamp se préparent à descendre au deuxième niveau. Que signifie la forme ovale au-dessus des têtes?

4. Une seule empreinte observée dans le premier corridor, photo 3, pourrait être celle d'un fossile.





5. Certains endroits de la grotte reçoivent plus d'eau d'infiltration et affichent d'épaisses couches de calcaire et des stalactites intéressants.



6. L'eau suinte sur la paroi et après évaporation dépose une mince couche de calcaire. L'accumulation s'adonne aux formes les plus étranges.
7. Après avoir parcouru plus d'un kilomètre sous terre, l'eau réapparaît au pied de la falaise non loin du ruisseau Beckett.

Sans difficulté à l'aide de corde, tout en dirigeant la descente avec ses pieds, on se rapproche, non sans inquiétude, d'un bruit vigoureux d'eau en mouvement. En effet l'eau jaillit d'une faille du rocher pour s'engouffrer en chute libre au rythme de 0,25 m<sup>3</sup>/sec, par un trou circulaire d'un mètre au milieu du corridor (D). L'extrémité ouest (5) présente à notre admiration des formes douces qui revêtent le rocher ainsi que des stalactites qui allongent au fil des ans. Mais notre curiosité ne s'arrête pas là. Qu'y a-t-il au pied de la chute de 8 m?

Le problème est de descendre sans se faire mouiller. Malgré soi, on fait les deux à la fois avant de contempler ce que nous réserve le dernier niveau à 20 m de profondeur. Une salle de 9 m de longueur qui a hérité des débris des autres niveaux laisse l'eau disparaître vers une sortie inconnue. À l'extrémité est (6), une création originale de la nature ne demande pas mieux qu'à être photographiée pour la première fois. Avant de remonter, une dernière vérification s'impose sur le point d'émergence de l'eau. Une poignée de teinture à l'endroit où elle disparaît dans une faille suffira pour déterminer si c'est bien la même eau qui émerge à un kilomètre au pied de la falaise près du ruisseau Beckett.

## **2. La géographie humaine**

Jusqu'à l'arrivée des Loyalistes, entre 1774 et 1783, les agglomérations de notre future province sont peu nombreuses et fort éloignées les unes des autres. Les divisions administratives du territoire reflètent cet état du peuplement. Même après la formation du Haut-Canada, des modifications amènent la création de nouveaux comtés. Il faut attendre 1800 pour trouver le nom des comtés de Prescott et de Russell sur les cartes. Le premier tient son nom du lieutenant-gouverneur, le général Robert Prescott, tandis que le second vient du conseiller exécutif et

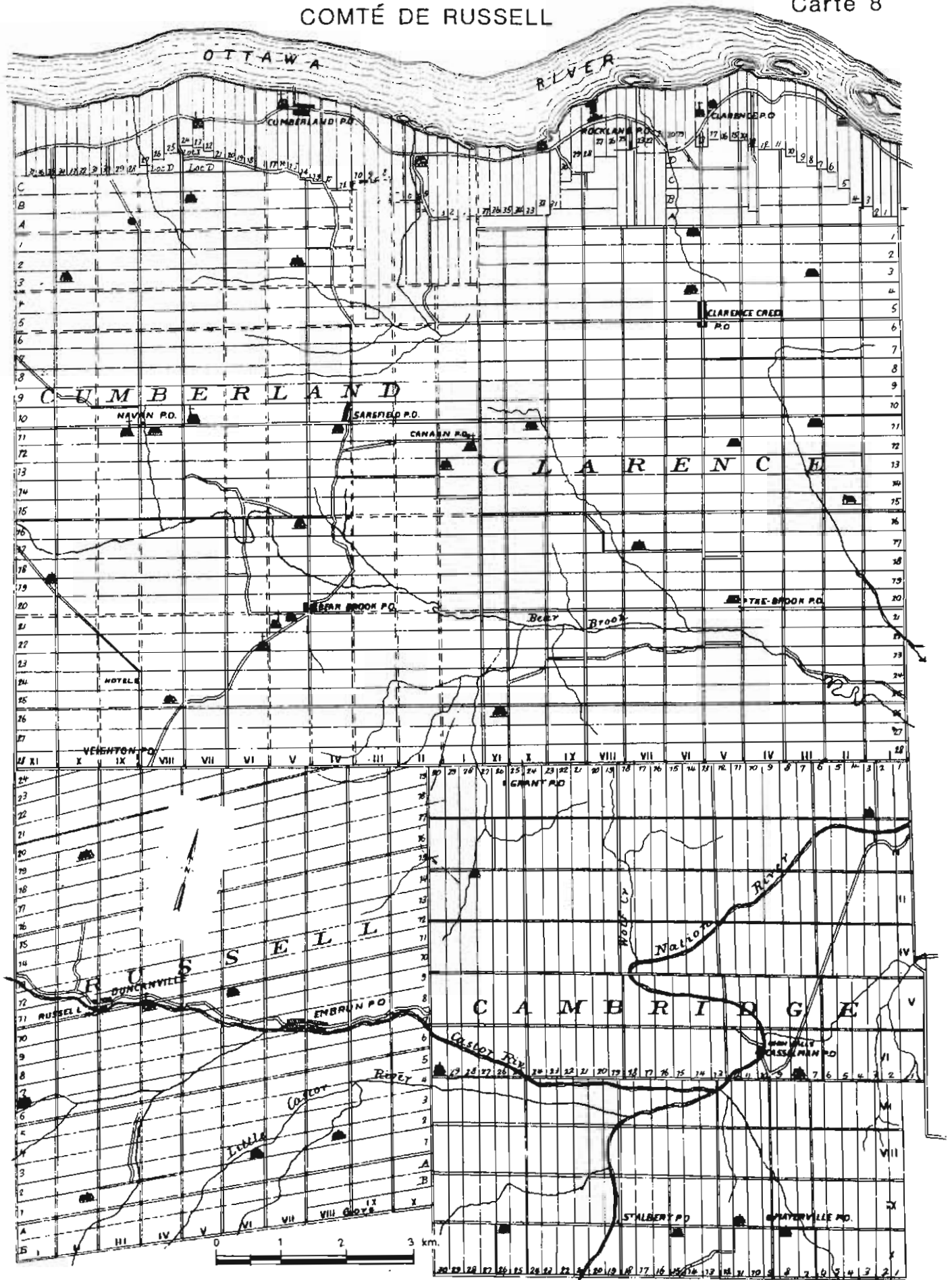
législatif du Haut-Canada, Peter Russell. C'est à ce dernier que l'on attribue la formation du fameux "Family Compact".

L'Atlas historique de Belden & Co. de 1881 reproduit le cadastre des comtés de l'est ontarien avec leurs subdivisions en cantons. Celui du comté de Russell, (page suivante) offre des détails intéressants. À noter le mode d'arpentage en vigueur à l'époque. Conscients de l'avantage pour le transport d'un accès direct au cours d'eau principal, les arpenteurs tracent les rangs en "rubans" de 1 à 5 km, perpendiculaires à la rivière. Le reste se partage en quadrilatères identiques. Il est également facile d'estimer la part des cantons qui fait partie du bassin de la Nation-Sud: Cambridge et Russell 100%, Cumberland et Clarence 60%. Les ruisseaux Clarence, Beckett et Cardinal appartiennent au versant de l'Outaouais avec 20% de la superficie du comté. Deux autres points méritent une mention. À quelques exceptions près, les principales municipalités connues aujourd'hui figurent déjà sur la carte et peuvent se réclamer du titre de centenaire. Cependant, Bourget et Russell portent encore leur ancien nom The Brook et Duncanville. Selon la carte toujours, les plus belles terres font la fièreté des occupants.

Nous trouvons dans l'Atlas également la liste des souscripteurs suivie de renseignements biographiques. La compilation pour le seul canton de Clarence donne les résultats suivants:

Le tableau à la page 27 nous renseigne sur les francophones au moment où ils devenaient majoritaires. Il peut être perçu à la fois comme indice de prospérité et/ou d'intérêt. Le total des souscripteurs (323) représente à peine 1% de la population des comtés unis de Prescott-Russell. Selon l'Atlas, les terres des anglophones varient de 21 à 100 hectares tandis que celles des francophones, à quelques exceptions près, sont inférieures à 40 hectares. Notons enfin que les deux tiers des francophones viennent du Québec.





RENSEIGNEMENTS TRIÉS DE LA LISTE DES SOUSCRIPTEURS FRANCOPHONES  
DU CANTON DE CLARENCE À L'ATLAS BELDEN, ÉDITION DE 1881

SOUSCRIPTEURS	OCCUPATIONS	LIEU D'ORIGINE	DATE D'ARRI- VÉE DANS LE CANTON
Francophones* 32	fermiers - 17 marchands - 5 professeurs- 4 hôteliers - 3 médecin - 1 prêtre - 1 forgeron - 1	Québec - 21 ailleurs - 11	TOUS ENTRE 1854 et 1879
TOTAL	32	32	32

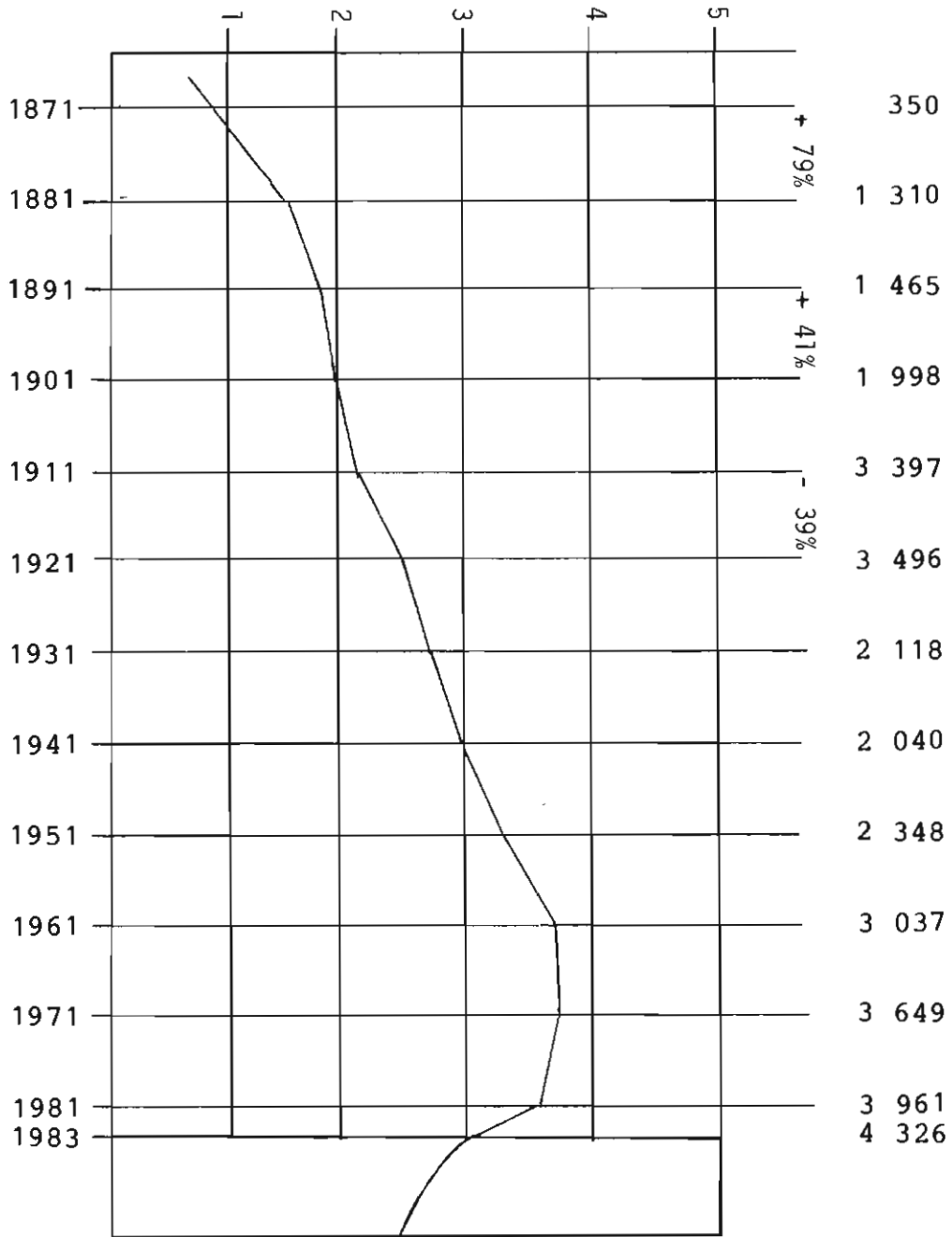
\* Anglophones: 24. Total dans Prescott-Russell: 325

Quant à la population en général, elle connaît des fluctuations qui nous livrent les étapes de son évolution. Jusqu'en 1861, les francophones sont en minorité, les loyalistes faisant partie de la première vague.

Trois ans après l'ouverture de moulin Edwards la population de Rockland ne dépasse pas 350 personnes, mais la décennie qui suit voit une augmentation de 73%. Moins spectaculaire, l'accroissement de 41% entre 1901 et 1911 conduit à un premier sommet que viendra briser la fermeture du moulin en 1926 suivie de près par la dépression de 1929. Dans les conditions actuelles, il semble que la ville ait atteint un plateau qui se maintiendra, à moins que des événements insoupçonnés ne se produisent.

POPULATION DE LA VILLE DE ROCKLAND DE 1871 À 1983

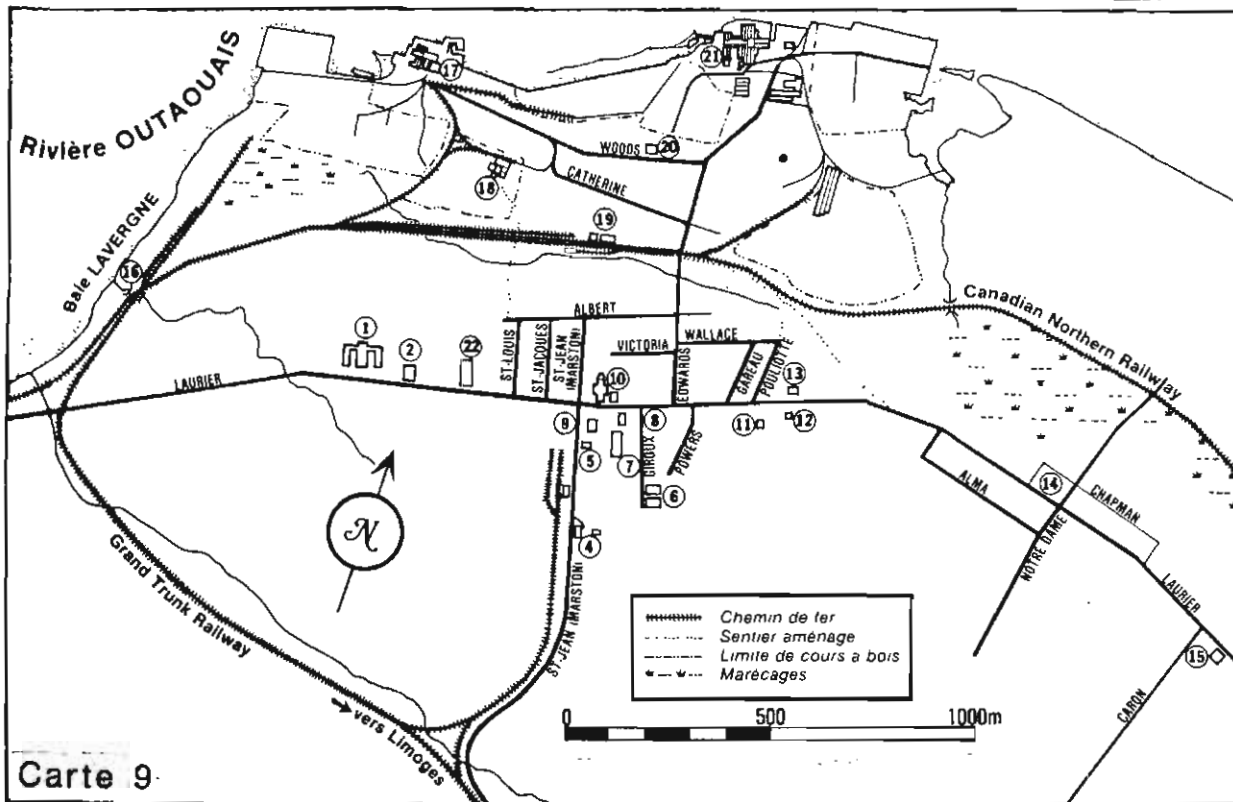
milliers d'habitants





Photothèque nationale, EMR, A-4723, 1934.

## ROCKLAND aux environs de 1915



- |                          |                          |                            |                       |                               |
|--------------------------|--------------------------|----------------------------|-----------------------|-------------------------------|
| 1. Écuries               | 4. Moulin à farine       | 8. Hôtel de ville          | 12. Église baptiste   | 18. Usine de planage          |
| 2. Collège d'agriculture | 5. Église presbytérienne | 9. Académie du Sacré-Coeur | 13. École secondaire  | 19. Gare CN                   |
| 3. Gare du Grand Tronc   | 6. Usine de mica         | 10. Église Ste-Trinité     | 14. Cimetière         | 20. Château                   |
|                          | 7. Arène                 | 11. École baptiste         | 15. École Ste-Famille | 21. Vieux moulin              |
|                          |                          |                            | 16. «Diamond»         | 22. Grande salle d'exposition |
|                          |                          |                            | 17. Petit moulin      |                               |

La carte ci-dessus montre le village de Rockland à l'apogée de son développement, après cinquante ans de fondation. Sa population dépassait alors les 3 000 habitants. Il faut étudier cette carte en rapport avec la photo aérienne (1934) de la page précédente et celle (1979) de la page xi. Nombreux sont les éléments directement liés à l'existence du moulin. Exemples: les trains de billots sur la rivière, les cours à bois, les extensions du chemin de fer. Qu'en est-il de ces mêmes éléments sur la photo de 1979? Viennent ensuite les routes, les limites du village, le raccordement du Taro, etc.

## RÉFÉRENCES

1. Brault, Lucien, Histoire des comtés unis de Prescott et de Russell, page 14.
2. Van Dusen, Tom, Taming the South Nation, The Citizen, le 12 mars 1981, page 43.
3. Annual Report, Société d'aménagement du bassin de la rivière Nation-Sud, Berwick, 1982.
4. Op. cit.
5. Op. cit.
6. Op. cit., page 24.
7. La Direction des levés et de la cartographie, EMR.
8. Annual Report, op. cit., page 28.
9. Gérard Desroches, Le Droit, mardi le 18 mai 1971.
10. Philippe Lendry, Le Droit, vendredi le 25 juin 1982, page 29.
11. Annual Report, op. cit., page 32.
12. Le Droit, le 25 juin 1982, page 29.
13. Annual Report, op. cit.
14. Op. cit.
15. Recensement: Agriculture.
16. Ministère de l'Agriculture de l'Ontario.
17. Ministère des ressources naturelles de l'Ontario.
18. Annual Report, op. cit.



**II**  
**LES DÉBUTS ET LES PREMIERS**  
**DÉVELOPPEMENTS**

1. La vallée de l'Outaouais
2. La colonisation s'étend à Rockland
3. Les progrès subséquents



## CHAPITRE II

### Les débuts et les premiers développements

#### 1. La vallée de l'Outaouais: mouvement général de colonisation (1800-1868)

Le développement de la région de Rockland fait partie d'un mouvement général de colonisation commencé un demi siècle auparavant en aval des chutes de la Chaudière et provoqué grandement par l'exploitation de la forêt.

Les circonstances politiques favoriseront ce développement. "Vers 1800, le peuplement de la rive sud de l'Outaouais progresse lentement. La population se compose en bonne partie de Loyalistes venus des États-Unis"<sup>1</sup> à la suite de la guerre d'indépendance américaine. Après la guerre de 1812, le gouvernement britannique voulant s'assurer la loyauté de cette population concède libéralement des terrains notamment aux militaires licenciés. Il assure ainsi, à la fois, et la défense, et le peuplement du Haut-Canada. "Les villages de Perth (1816) et de Richmond (1818) sont deux exemples typiques de tels établissements."<sup>2</sup>

À Ottawa, les précurseurs du Colonel By s'intéressent tous d'une façon ou d'une autre à l'exploitation de la forêt. Tous marchent plus ou moins dans les traces de Philemon Wright arrivé sur la rive nord de l'Outaouais, le 7 mars 1800. Ambitieux, organisateur et travailleur, Philemon Wright, le fondateur de la ville de Hull, "voit la forêt immense en termes de bois, de radeaux, de cargaison, de bateaux... Dès 1807, sa première cage de bois arrive à Québec, malgré toutes les prophéties de malheur. Son exploit marque les débuts d'une grande industrie non seulement pour Wright, mais pour beaucoup d'autres à sa suite, dans la même région."<sup>3</sup>

La région limitrophe de Rockland connaît des développements semblables. En 1796, Nathaniel Hazard Treadwell, originaire de Plattsburg, New York, achète la seigneurie de la Pointe à l'Original, connue aussi sous le nom de la seigneurie de Longueuil. "Le nouveau propriétaire exploite son domaine et y amène des colons."<sup>4</sup> Également vers 1800, trouve-t-on à Clarence Point un certain James Fox, la famille Roe et en 1822, John Edwards, tous attirés par la richesse des terres et de la forêt dont l'accessibilité est facilitée par la proximité de la rivière des Outaouais. Un second contingent de colons s'amène grâce à la générosité des premiers habitants de Clarence Point. Un dénommé Stephen Tucker accorde de nombreuses concessions de terre. Il contribue ainsi à la formation d'un nouveau hameau qui s'appellera Clarence Creek, et qui deviendra par la suite un centre agricole. Dès 1865, s'y trouvent déjà 200 familles canadiennes-françaises.<sup>5</sup> À Cumberland, plus à l'ouest, on découvre dès 1801, la famille d'Abijah Dunning du Massachusetts qui se lance dans l'aventure de la colonisation. En 1807, Amable Foubert s'installe sur une terre achetée de Dunning; en 1844, il devient le premier commerçant de l'endroit.

L'affluence d'anglophones dans cette région explique le caractère anglais imprimé à ce secteur de l'est ontarien. Il se retrouve dans le nom des comtés, des cantons, des villages et des villes d'aujourd'hui. Le lecteur y découvre un phénomène semblable à celui des Cantons de l'Est dans la province de Québec.

Plusieurs des nouveaux-venus ne possèdent pas d'attachement particulier à l'Angleterre, n'étant au Canada que pour y faire fortune. Conséquemment, le Haut-Canada, fortement peuplé récemment de colons américains, ne peut pas compter sur la loyauté de ces nouveaux citoyens. Lorsque la guerre de 1812 éclate, ces néo-Canadiens sont nullement disposés à lutter contre leurs compatriotes d'outre-frontière. Bon nombre d'entre eux, y compris Nathaniel Hazard Treadwell dont les terres seront confisquées par le gouvernement, retournent pour défendre leur pays natal. No-

tons que "par suite de la guerre de 1812-1815 entre le Canada et les États-Unis, les gouvernants de notre colonie préfèrent et favorisent les immigrants d'origine britannique et refusent pendant un certain temps d'octroyer des terres aux immigrants américains".<sup>6</sup>

Le vide créé par le départ des dissidents favorise un mouvement d'émigration des Canadiens français du Bas-Canada vers les terres de la vallée de l'Outaouais. "C'est le coup d'envol de la poussée canadienne-française..."<sup>7</sup> Ce mouvement ira en s'accroissant, d'abord à Bytown lors de la construction du canal Rideau, puis ailleurs dans l'est du Haut-Canada. "Victimes de l'appauvrissement du sol natal et d'un surpeuplement relatif de leurs paroisses rurales, ils viennent tenter d'améliorer leur sort dans les opérations forestières de la vallée de l'Outaouais, dans les emplois qu'offre la croissance d'Ottawa et dans la mise en valeur des terres de l'Est ontarien. Surtout concentrés en bordure de l'Outaouais et du Haut-Saint-Laurent, ... ils s'y développent dans une relative homogénéité linguistique et se dotent de solides institutions socio-culturelles et religieuses, sinon économiques."<sup>8</sup>

En 1849, Mgr Eugène Guigues ajoutera à ce mouvement le poids de son prestige en lançant "un programme important de colonisation. Il exhorte ses diocésains, en majorité des Canadiens français, à venir s'établir sur la rive sud de l'Outaouais".<sup>9</sup> Il fonde même "une société de colonisation pour accélérer la venue de Canadiens français".<sup>10</sup> "Les sociétés régionales de colonisation se mirent à encourager les familles des paroisses populeuses des bords du Saint-Laurent à occuper des terres vacantes longeant la rive droite de la rivière des Outaouais et s'étendant jusque dans le sud des comtés de Russell et de Prescott ..."<sup>11</sup>

"Les nouveaux arrivants s'installent progressivement, travaillant momentanément dans les nombreuses scieries établies le plus souvent pour répondre aux besoins locaux ou régionaux: à

Jessups Falls, Lefavre, Plantagenet et Casselman. Les Edwards offrent du travail dans leur importante scierie de Rockland à partir de 1868, tandis que les Hamilton, installés à Hawkesbury tout au début du siècle, accroissent leur production... Des Canadiens français débordent dans les comtés de Glengarry et de Stormont, devenant agriculteurs ou ouvriers dans les entreprises manufacturières de Cornwall."<sup>12</sup> "L'Est de l'Ontario commence à s'affirmer comme étant le château-fort des Franco-Ontariens."<sup>13</sup>

## **2. La colonisation s'étend à Rockland: naissance d'une ville (1868)**

Le mouvement de colonisation qui donne naissance à Hawkesbury, Clarence Point, Clarence Creek, Cumberland, Ottawa, s'étend, dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, à une nouvelle agglomération située à la pointe McCaul. Elle s'appellera Rockland.

### **a) Son fondateur: William Cameron Edwards (1844-1921)**

L'ancêtre, John Edwards, fait de Kingston en 1819 son premier pied-à-terre. Il y travaille pendant deux ans comme fonctionnaire de sa Majesté. Cependant, cette tâche l'ennuie considérablement; du sang de pionnier coule dans ses veines. Dès 1822, largue-t-il les amarres qui l'attachent à un bureau et vogue-t-il ailleurs en quête de liberté et d'aventure. Il arrête son choix sur la vallée de l'Outaouais où il transporte ses quelques pénates. Descendant le Saint-Laurent, il accoste à Cornwall et commence le périple de 96 km en forêt qui le conduit à la pointe de l'Original. De là, il remonte la rivière des Outaouais jusqu'à Fox's Point (du nom de James Fox, son premier occupant) où il s'installe. Il aura trois fils: William, James et John.<sup>14</sup>

Le plus célèbre des trois, William, l'aîné, passera sa vie à Clarence. Il épousera Martha Ann Cameron de Cumberland. De cette union naîtront deux fils: John Cameron et William Cameron. Le premier cumule à Clarence, le rôle de pasteur baptiste, d'éleveur et d'entrepreneur. Le second prend sa place dans l'histoire comme un magnat de l'industrie forestière et surtout comme le fondateur de l'actuelle ville de Rockland. Le choix de ce nom, emprunté, paraît-il, au domaine de son oncle James, de Peterborough, lui revient.<sup>15</sup> "Rockland doit donc son origine à l'industrie du bois et aux deux scieries de William Cameron Edwards qui ont attiré un grand nombre de travailleurs et leur famille."<sup>16</sup>



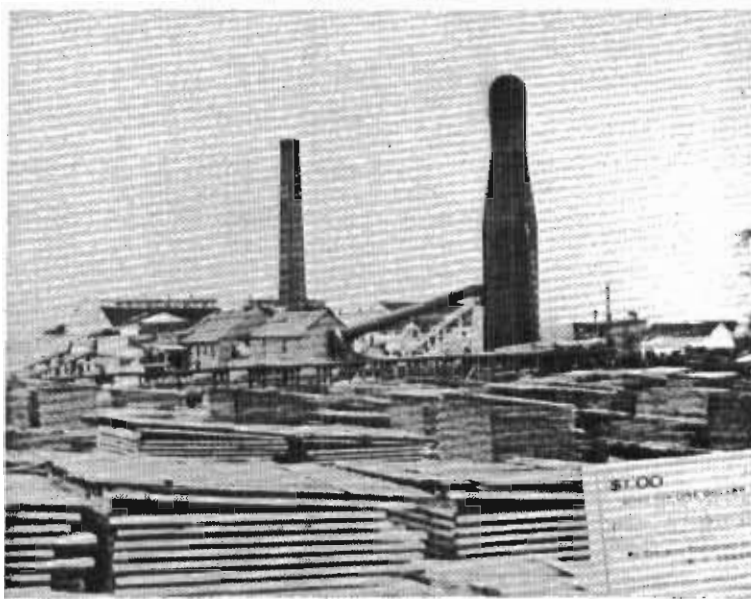
William C. Edwards  
homme d'affaires et fondateur de Rockland.  
(Ph83-34F6)

William Cameron Edwards voit le jour à Clarence en 1844. Son père, un homme cultivé, assure l'instruction primaire de son fils cadet; puis, il l'envoie parfaire son éducation -Grammar school- à Ottawa. William Cameron se lancera tôt dans le monde du travail du côté de Thurso. Ce n'est qu'après sa réussite dans les affaires à Rockland qu'il épousera, en 1885, Catherine M. Wilson, la fille aînée de William Wilson de Cumberland.<sup>17</sup> Il quitte alors sa première maison, une cabane en bois équarri, pour s'offrir le luxe d'une demeure plus spacieuse, en pierre taillée, communément appelée "Le château". Ces deux structures historiques, soumises à l'abandon et aux intempéries après 1921, connaîtront un fin lamentable: elles seront démolies. Un héritage perdu à tout jamais pour la postérité!

Sa vocation d'entrepreneur forestier commence en 1863, à Thurso, à l'emploi de la scierie "Cameron et Edwards", une entreprise familiale, où il fait ses premières armes. En 1868, ce n'est donc pas un jeune homme impulsif et inexpérimenté qui décide de se lancer aveuglément dans une aventure inconnue. C'est en pleine connaissance d'un métier dur que William Cameron Edwards opte pour l'établissement d'une industrie forestière sur la rive sud de la rivière des Outaouais.

"Par une matinée froide et triste,"<sup>18</sup> selon sa propre description, il embarque sur "le vieux vapeur Caroline de la compagnie Ottawa Forwarding"<sup>19</sup> et remonte quelques kilomètres en amont de Thurso et accoste sur la rive sud, à la "pointe McCaul, emplacement actuel du parc du Moulin, rue Edwards, à Rockland."<sup>20</sup> Il prend possession d'un terrain de quelque 40,5 ha, acheté préalablement de John Cameron de Cumberland, et y élève un moulin à scie. C'est ici qu'il transportera le bois exploité dans l'importante concession qui lui est octroyée par la Couronne.

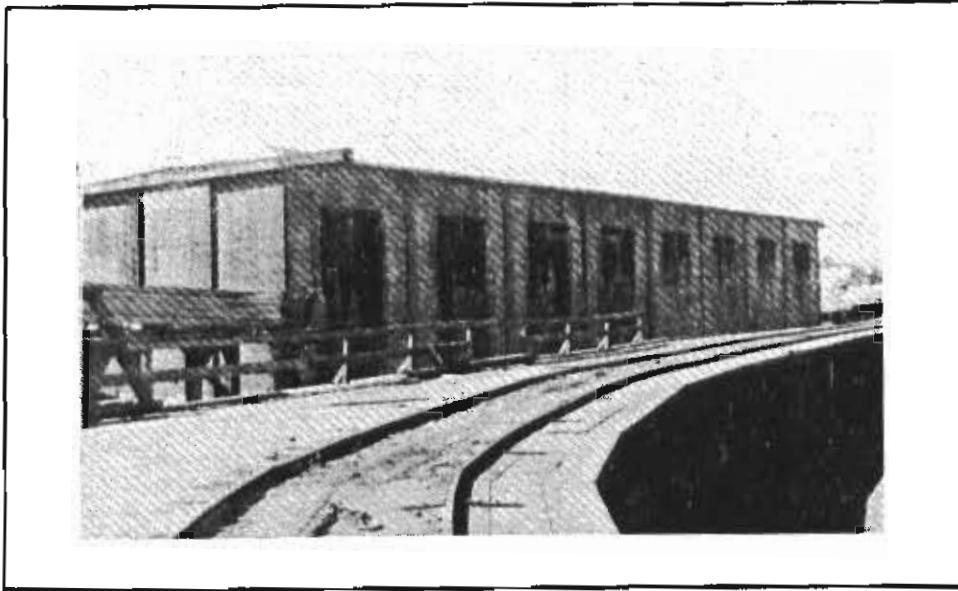
William Cameron Edwards arrive "seul et sans aide, par cette mélancolique matinée de novembre,"<sup>21</sup> ayant comme uniques outils "deux pioches et trois bêches."<sup>22</sup> Il y trouve deux familles déjà



La scierie W.C. Edwards vers 1900.  
Les piles de bois pouvaient atteindre 8 m de hauteur.  
(Ph83-R36F4)



Les constructions à droite sont les anciens séchoirs à bois  
du moulin Edwards. Deux d'entre eux sont maintenant aménagés  
en logis.



Les séchoirs de la scierie Edwards vers 1900.  
(Ph83-R36F2)

installées: celle de James McCaul (dont le nom caractérise l'endroit) et celle de William Way. Ses deux premiers employés s'appelleront William Way et Magloire Larivière. Ce courageux trio creuse et prépare les fondations du moulin. Par la suite, James Erskine, futur bras droit de W.C. Edwards, érige la charpente. Le moulin commence ses opérations en mai 1869, après l'installation de la machinerie venue par bateau de Montréal. La compagnie W.C. Edwards vient de naître! Ses co-propriétaires se nomment John A. Cameron et le capitaine James Wood.

Parmi les ouvriers de la première heure se trouvent plusieurs Canadiens français qui répondent avec empressement à l'offre d'un emploi assuré: Laurent Pouliotte, Louis Lamoureux, Tillie Lépine, Magloire Larivière, Odilon Boulerice, Antoine Bissonnette, Jules Boileau, Adolphus Pilon, Georges Marion, Mathias Leroux, Napoléon Déhaître, Amédée Laviolette, Xavier Giroux, Camille Larose, Xavier Couillard.<sup>23</sup>

Les photos de W.C. Edwards nous montrent un "robuste gailard"<sup>24</sup> au regard déterminé. Non seulement creuse-t-il et érige-



t-il les fondations initiales du moulin, mais encore travaille-t-il souvent "côte à côte avec les employés".<sup>25</sup> Il participe à fond à toutes les opérations de la compagnie: "à l'abattage et au traînage des billots dans la forêt et à leur mise à la rivière, au sciage et à l'expédition du bois".<sup>26</sup> Lorsque la nécessité le presse, il prend la place d'un ouvrier. Le travail en forêt ou à l'intérieur ne cache pas de secret pour lui. Il est tout aussi à l'aise sur la rivière que dans le "compartiment des bouilloires ou la chambre des machines",<sup>27</sup> exigeant autant de lui-même que de ses employés.

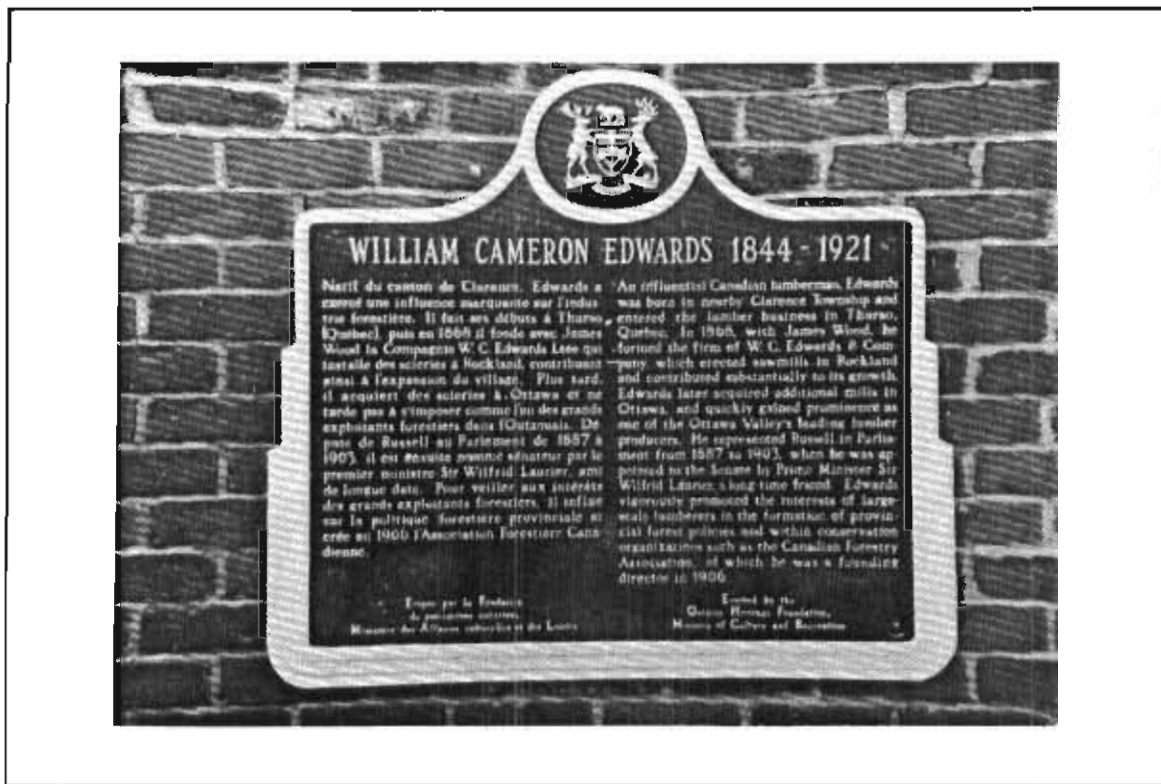
Les revers marquent également la montée vers le succès de l'entreprise Edwards de Rockland. Dès 1875, un violent incendie rase le moulin. W.C. Edwards reconstruit immédiatement grâce à des fonds que lui attire rapidement sa renommée. En 1900, Edwards érige un deuxième moulin, le "petit moulin" comme l'appellent communément les ouvriers, sis au bout de la rue Woods. En 1924, ce moulin connaît également une fin tragique. Frappé par la foudre, il devient la proie des flammes et disparaît définitivement de l'horizon de Rockland. Non loin du petit moulin s'élève une troisième bâtisse réservée strictement au planage du bois de finition. Le dernier vestige de cet ajout, "une structure de ciment où on entreposait les copeaux" témoigne encore aujourd'hui du passé glorieux de l'entreprise de W.C. Edwards.

Travailleur acharné et fébrile, il se multiplie et pousse son activité sur plusieurs fronts à la fois. Le travail semble l'enivrer; il y consacre jusqu'à seize heures par jour. Non content de sa première industrie à Rockland, il développe un moulin à bois près des chutes Rideau, à Ottawa. Ces dernières installations vendues au gouvernement fédéral au début du siècle, hébergeront tour à tour une variété d'agences gouvernementales jusqu'à leur disparition sous le pilon du démolisseur, vers 1950. Aujourd'hui, un magnifique parc orne ce site en face de l'Hôtel-de-Ville d'Ottawa.

Quoique les détails ne fassent pas partie intégrante de l'histoire de Rockland, ajoutons que les intrigues de la vie politique fascinent également cet homme aux intérêts intenses et multiples. En 1882, il se présente, sans succès, aux élections fédérales pour le parti Libéral. Son élection en 1887 est déclarée nulle, mais il se présente de nouveau et s'assure un siège à la Chambre des Communes, le 7 mai 1888. Également, il sortira vainqueur des élections successives de 1891, 1896 et 1900. Lorsqu'il est appelé au Sénat, le 17 mars 1903, son siège aux Communes passe par acclamation à un certain David Wardrobe Wallace. En 1904, c'est Norman Frank Wilson, beau-frère de W.C. Edwards, qui l'occupe. Il n'est pas à propos de tracer ici la carrière politique du fondateur de Rockland.

Notons en passant l'achat en 1901 par W.C. Edwards de la somptueuse résidence de James Merrill Currier, au numéro 24 de la promenade Sussex. À la mort du Sénateur, le 17 septembre 1921, la propriété sera occupée par son neveu, Gordon Cameron Edwards. En 1949, elle sera vendue au gouvernement fédéral "qui en fait, après d'importantes rénovations, la résidence du Premier ministre du Canada".<sup>28</sup>

L'étude de cet homme nous révèle une âme noble et un coeur chaleureux. Le contact quotidien avec ses ouvriers développe en lui une considération sincère et cordiale pour le travailleur consciencieux. "Rien ne me cause un plus grand plaisir que de rencontrer un vieil et honnête employé de la compagnie."<sup>29</sup> En 1918, le cinquantenaire de sa compagnie ravive en lui de précieux souvenirs. Sa lettre aux employés de la compagnie, le 23 août 1919, citée abondamment ci-dessus, nous montre l'homme et l'employeur dans toute sa grandeur. C'est la sagesse des ans qui coule sous sa plume émue. Cette missive d'adieu -son chant du cygne- exprime avec chaleur sa reconnaissance envers l'ouvrier, son profond respect pour lui en tant que personne humaine, son amour du travail si ardu soit-il, ainsi que son appréciation pro-



Plaque érigée par la Fondation du Patrimoine ontarien, sur le terrain de l'ancien moulin aménagé en parc.

fonde du rôle important de la religion dans la vie quotidienne des citoyens de Rockland.

Les dernières années de W.C. Edwards, sénateur, se passent surtout à Ottawa. Depuis quelque temps déjà, il ne fait plus la navette entre son domaine de Rockland et sa résidence de la capitale nationale. Vers 1918, son neveu, Gordon Cameron Edwards, et quelques fidèles partenaires de W.C., W.S. Humphreys, John A. Cameron, E.R. Bremmer, Norman Frank Wilson, se portent acquéreurs de la compagnie. En 1920, elle passera aux mains des entreprises Riordon qui cherchent à établir un "monopole sur la coupe du bois au Canada",<sup>30</sup> puis, en 1921, entre celles de l'International Pulp and Paper, propriétaire d'un vaste chantier à Gatineau. Celle-ci est-elle motivée par le désir d'augmenter ses recettes et son contrôle du marché forestier ou par l'unique désir d'éliminer un compétiteur dangereux? Quoi qu'il en soit, les nouveaux propriétaires déclarent bientôt désuet et peu rentable le moulin de

Rockland. Ils en ferment définitivement les portes en 1926, à la veille de la Grande Dépression, crise économique sans pareille dans les annales des temps modernes.

b) Les pionniers canadiens-français de Rockland

Tout comme Ottawa quelques décennies auparavant, la ville de Rockland s'élève non seulement sur l'ingéniosité et le courage de son fondateur, mais également sur la ténacité et les sueurs de ses premiers habitants. La majorité se compose de Canadiens français qui répondent nombreux à l'appel de l'industrie et de la colonisation des terres. Sans nier la contribution de plusieurs anglophones, ce modeste travail veut mettre en évidence l'apport considérable des Canadiens français à l'établissement et à l'évolution progressive de leur ville.

Leurs origines sont diverses; ils viennent principalement des comtés environnants de la province de Québec et de l'Ontario. Les paroisses de Montebello, de Saint-Eustache, de Sainte-Scholastique, de Vankleek Hill, de Saint-Eugène, de Saint-Clet et de Valleyfield,<sup>31</sup> pour ne nommer que celles-là, fournissent les premiers contingents d'ouvriers et d'agriculteurs. Dès 1901, soit quelque trente ans après sa modeste fondation, Rockland compte déjà 397 familles dont la majorité est canadienne-française.

Si l'histoire de Rockland dans son ensemble s'avère un récit de succès, nous ignorons trop cependant la contribution individuelle des nôtres dans l'accomplissement de ce magnifique résultat. Globalement, nous savons que tous ces pionniers répondent à un désir de prospérité et de sécurité pour eux et les leurs, se dirigeant, selon leurs goûts et leurs talents, soit sur des terres, soit au moulin à scie. Les détails pertinents sur chacun de ces pionniers nous manquent. On sait, par exemple, que Magloire Larivière est un ouvrier de la toute première heure de W.C.

Edwards. Son origine, sa famille, son caractère demeurent un mystère. Comme celle de beaucoup de "héros" de la colonisation à Rockland, sa vie tombe dans l'anonymat. La lettre ouverte de W.C. Edwards ne nous éclaire pas davantage; elle ne fait qu'énumérer quelque quinze noms sans indices particuliers. Le silence entoure ces petites gens qui ont vêtu Rockland de sa grandeur.

### c) Les premiers logements

Les premières maisons de Rockland ressemblent étroitement aux constructions de l'époque dans tout milieu de colonisation. Ce sont des structures simples mais pratiques, à fondation large (pierres plates et mortier), isolées à la sciure de bois, modestes maisons à pignon, en bois, à deux étages et à dimensions respectables pour mieux héberger les familles nombreuses.

"Les principaux dirigeants de la compagnie Edwards occupent les premières maisons autour du moulin, rue Woods. Les ouvriers de la première heure logent à "la 'cookerie', sorte de maison-dortoir mise à leur disposition, l'été".<sup>32</sup> En hiver, ces ouvriers deviennent bûcherons et transportent leur effets personnels dans la cabane du chantier.

Avec l'accroissement rapide de la population de Rockland, il faut songer à héberger convenablement les femmes et les enfants. "La compagnie Edwards entreprend alors la construction de maisons familiales"<sup>33</sup> qu'elle loue "à un prix nominal"<sup>34</sup> (quatre dollars par mois), quelque "150 maisons recouvertes de chaux, au bas de la côte":<sup>35</sup> Les maisons de la "concerne" comme on les identifie alors. (Le mot concerne est un emprunt probable au mot anglais "concern": compagnie manufacturière ou établissement commercial.) "Aujourd'hui, il n'en reste que quelques unes":<sup>36</sup> reliques du passé précieuses aux nouveaux propriétaires.

W.C. Edwards, un apôtre convaincu de la libre entreprise et de la propriété privée, encourage ses hommes à devenir propriétaires. La compagnie cède les "lots à bâtir à un prix nominal",<sup>37</sup> "fournit le bois de construction à grande réduction et accorde des termes faciles dans le but d'encourager les gens à se bâtir".<sup>38</sup> Élevée sur un lot étroit et long (environ 16 m X 50 m), "une maison coûtait au grand total 1 000\$ et pouvait être payée sur une base mensuelle".<sup>39</sup> Ajoutons que les propriétaires ainsi que les locataires économisent sur le coût du chauffage. Ils sont à la source même d'un combustible à prix modique: les restants de bois achetés du moulin pour une chanson.

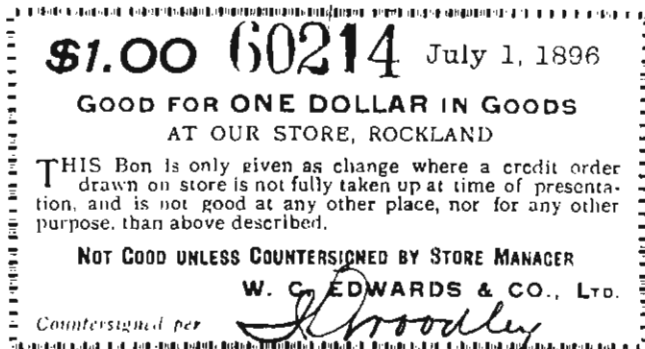
### 3. Les progrès subséquents

#### a) L'expansion du village

Avec les années, comme il fallait s'y attendre, "le développement domiciliaire franchit les limites des terrains de la compagnie, gravit la côte de la rue Edwards pour se concentrer principalement dans la région à l'est, le long de la route l'Original-Bytown, l'actuelle rue Laurier".<sup>40</sup>

Cette première extension donne lieu à la naissance de Rockland-Est, communément appelé de nos jours encore "le Taro". L'origine exacte et le sens de ce toponyme échappe toujours aux chercheurs les plus férus. S'agit-il d'une corruption du mot "taraud", familièrement employé dans le sens du mot "écrou"? On rapporte que l'épicerie du quartier, la "grocerie" Schryer, possédait une cloche d'entrée ayant un "taraud" comme battant. On aurait alors identifié les gens du quartier est comme étant les gens du "taraud". Le terme naquit, paraît-il, d'une animosité aiguë entre les gens de Rockland-Est et ceux de Rockland-Ouest. Ces derniers proféraient, dit-on, l'insulte suprême contre les premiers en s'exclamant: "Taro (écrou) pas de bolt (boulon)!"<sup>41</sup>


Bon d'achats émis par W.C. Edwards échangeables contre  
les marchandises de son magasin à Rockland.



Original et agrandissement d'un bon valant un dollar.



Jeton de carton de 4 cm, qu'on appelait "piton".

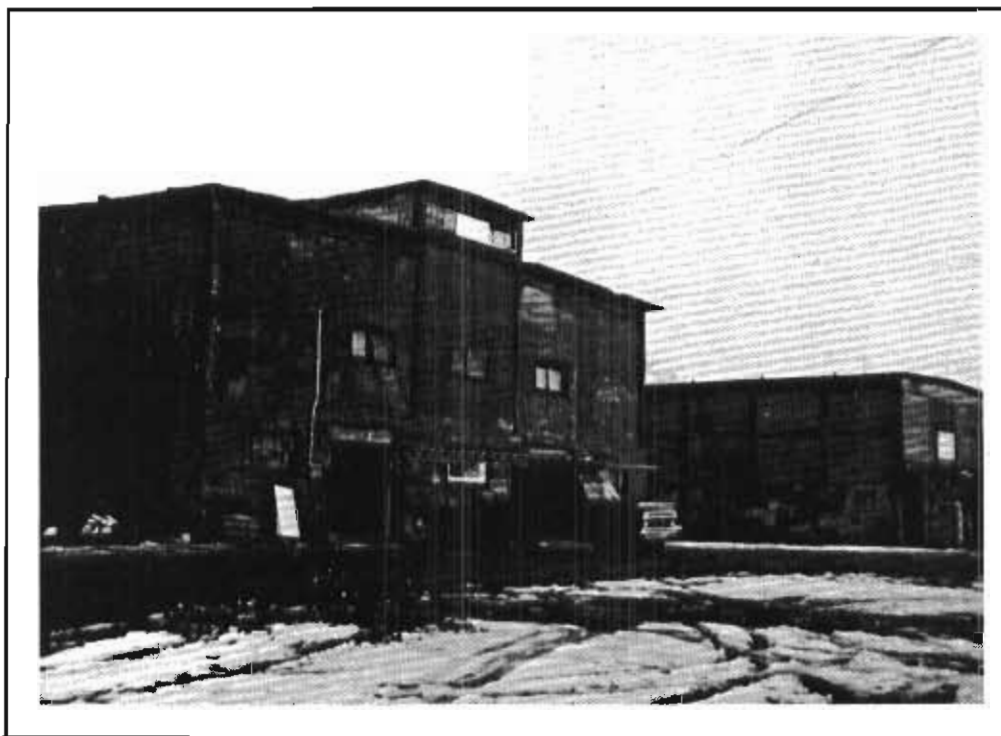
FROM		Invoice Enclosed
<b>W. C. EDWARDS &amp; CO.,</b>		
LIMITED		
GENERAL MERCHANTS		
	NORTH NATAIN MILLS,	- QUE.
<i>To</i>		

Enveloppe d'une autre entreprise commerciale d'Edwards au Québec.

Les citoyens de Rockland-Est rétorquaient en traitant ceux de Rockland-Ouest de "pitons". (Jetons donnés par la compagnie Edwards.) La rivalité allait jusqu'à la haine. Aujourd'hui, de telles "invectives" laissent l'interlocuteur indifférent et placide. D'aucuns prétendent que le mot "taro" possède une origine plus récente. Il exprime tout simplement la nouvelle condition de la route l'Original-Bytown qui, en 1927, reçoit sa première couche de goudron. Les citoyens de Rockland réfèrent alors à la route dans sa nouvelle toilette par l'usage fréquent des mots anglais: "tar road". Aux oreilles françaises, ces deux mots n'en font qu'un: le néologisme "taro" vient de naître. Un autre exemple de la confusion des langues commencée à Babel! Aujourd'hui, seuls le créateur et les premiers usagers du mot "taro" pourraient déchiffrer l'énigme qu'il recèle; les historiens et les lexicologues ne peuvent que spéculer.



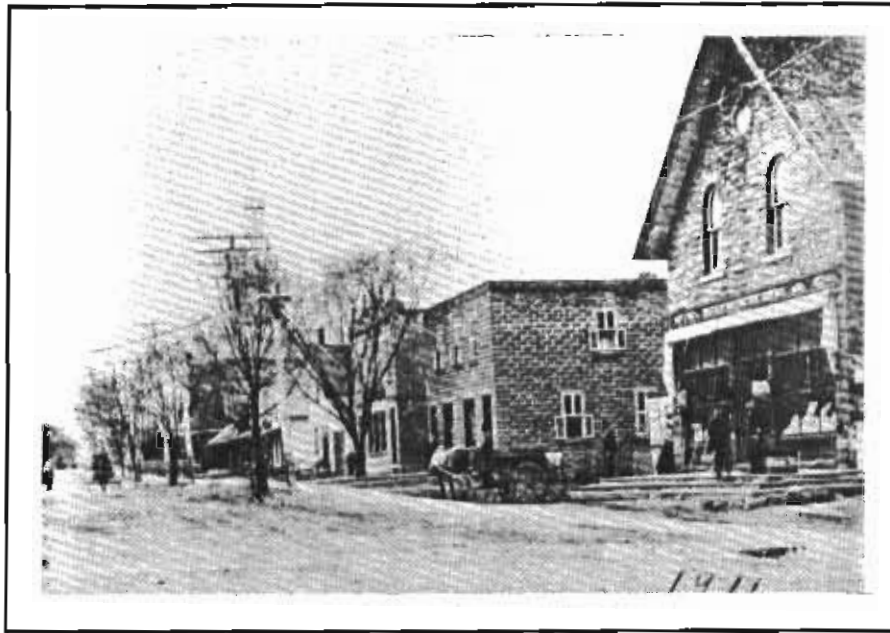
L'expansion à l'est trouve son parallèle à l'ouest. L'oeil rencontre d'abord la magnifique ferme où W.C. Edwards procède à l'élevage de bovins de race. L'entreprise fleurit jusqu'au jour où une épidémie emporte le riche cheptel; elle ne se relève pas économiquement de ce dur coup.



Les étables de la ferme W.C. Edwards.  
Elles servent encore à la petite industrie  
et au commerce.

Les grandes étables de béton, témoins d'un passé trépidant, existent toujours. Si lamentable que soit leur apparence, elles sont encore solides et constituent, avec les reliques du moulin et les quelques maisons de la "concerne", une partie de l'héritage historique de Rockland, "rares vestiges d'une ère de grande prospérité désormais révolue".<sup>42</sup> Après leur mise hors de service, ces installations abritent, tour à tour, une variété d'entreprises: une "carderie", une succursale de la compagnie de construction Dibblee, une compagnie de fabrication de bateaux, un magasin de tissus.

Une courte visite de la propriété adjacente, simple entaille à l'ancienne ferme Edwards appartenant aujourd'hui à Laurent Simoneau, révèle les caveaux souterrains où Edwards emmagasinait la nourriture d'hiver de ses animaux. Les murs épais, renforcés à l'intérieur par de multiples compartiments, supportent aisément encore la masse de terre qui les recouvre.



Rue Laurier 1911, à droite le magasin Edwards.

D'autres développements plus près du centre accompagnent l'extension du village à l'ouest. La construction d'une école élémentaire (1875), la première église (1887), l'hôtel-de-ville (1895) et l'établissement de nombreux commerces font de la route Orignal-Bytown (la rue Laurier) le centre nerveux de ce village en pleine croissance. Le début du 20e siècle accentue l'importance de la rue Laurier qui deviendra le coeur de l'activité de Rockland. C'est à cette époque que plusieurs Canadiens français y établissent pignon sur rue. Aussi, est-il peu surprenant de constater qu'aujourd'hui encore cette même artère concentre vers elle une bonne partie de l'effervescence politique, religieuse, sociale et commerciale qui anime la ville.

## b) Autres développements graduels

Les améliorations qui accompagnent l'expansion du territoire de Rockland et de sa population retiennent ici notre attention. Analysons brièvement quelques éléments seulement de ce progrès.

### La navigation

Depuis la découverte du Canada, le Saint-Laurent, les Grands Lacs et leurs principaux affluents transportent découvreurs, coureurs des bois, voyageurs et colons. Ces cours d'eau contribuent à repousser de plus en plus les frontières de la Nouvelle-France jusqu'aux confins du Mississippi.

Plus près de nous, nous connaissons les expéditions de Samuel de Champlain sur la rivière des Outaouais en 1613 et 1615. L'usage intense de la rivière au 19<sup>e</sup> siècle par les compagnies de bois explique l'origine de plusieurs villes sur ses rives: Hull, Ottawa, Hawkesbury, Rockland.

La rivière des Outaouais demeure, au début, le seul moyen de communication efficace. À partir de 1830, plusieurs compagnies rivalisent dans le transport de marchandises et de passagers: Ottawa and Rideau Forwarding, The Ottawa Steamer Company et Ottawa Transportation Ltd.

C'est donc dire que Rockland, dès sa fondation, jouit de la présence dans ses eaux de nombreux bateaux. Ils se nomment Union, Shannon, The Harry Bates, Olive, Prince of Wales, Queen Victoria, Empress, Ottawa, Denis Murphy, Hall, Wilfrid Laurier, Scotsman.<sup>43</sup>

Ce service naval favorise d'abord la compagnie Edwards qui impose "des frais d'amarrage à ses quais et d'expédition des marchandises entreposées".<sup>44</sup> Il empêche l'isolement du jeune villa-

ge, permettant de recevoir des voyageurs, de se déplacer à frais réduits, de recevoir et d'expédier des marchandises aux divers points d'arrêt, notamment à Montréal et à Ottawa. Ces vapeurs deviennent un spectacle quotidien pour les ouvriers et les curieux qui s'affairent sur le débarcadère.

Le déclin de l'industrie du bois, l'amélioration des routes, l'expansion du service ferroviaire et l'avènement de l'automobile sonnent la fin de la navigation commerciale sur la rivière des Outaouais. Dès 1910, ce service n'est que l'ombre de ce qu'il était peu d'années auparavant, se limitant à<sup>45</sup> quelques courses entre Ottawa, Rockland, Thurso et Grenville. Il cesse entièrement quelques années plus tard.

L'ère de la navigation sur la rivière des Outaouais, glorieuse et profitable pour Rockland, devient simplement une réalité historique. Aujourd'hui, l'observateur intéressé découvre à Grenville quelques vestiges du périple Ottawa-Montréal: un canal abandonné bordé d'une chaussée inculte.

### Le chemin de fer

L'étude du développement du chemin de fer au Canada montre que la ville de Rockland, alors en son enfance, peut se compter relativement chanceuse.

La première voie ferrée au pays, construite par la compagnie St-Laurent et Lac Champlain, couvre en 1832 une longueur totale de quelque 24 km, entre Laprairie et St. Johns.

Nous assisterons ensuite à une prolifération rapide des voies qui couvriront l'est du Canada, des maritimes à Windsor et Sarnia. C'est l'ère de l'expansion de la compagnie Grand Tronc dont les lignes bifurquent vers Boston et Portland, aux États-Unis. Une carte de 1866<sup>46</sup> indique seulement six tronçons secon-

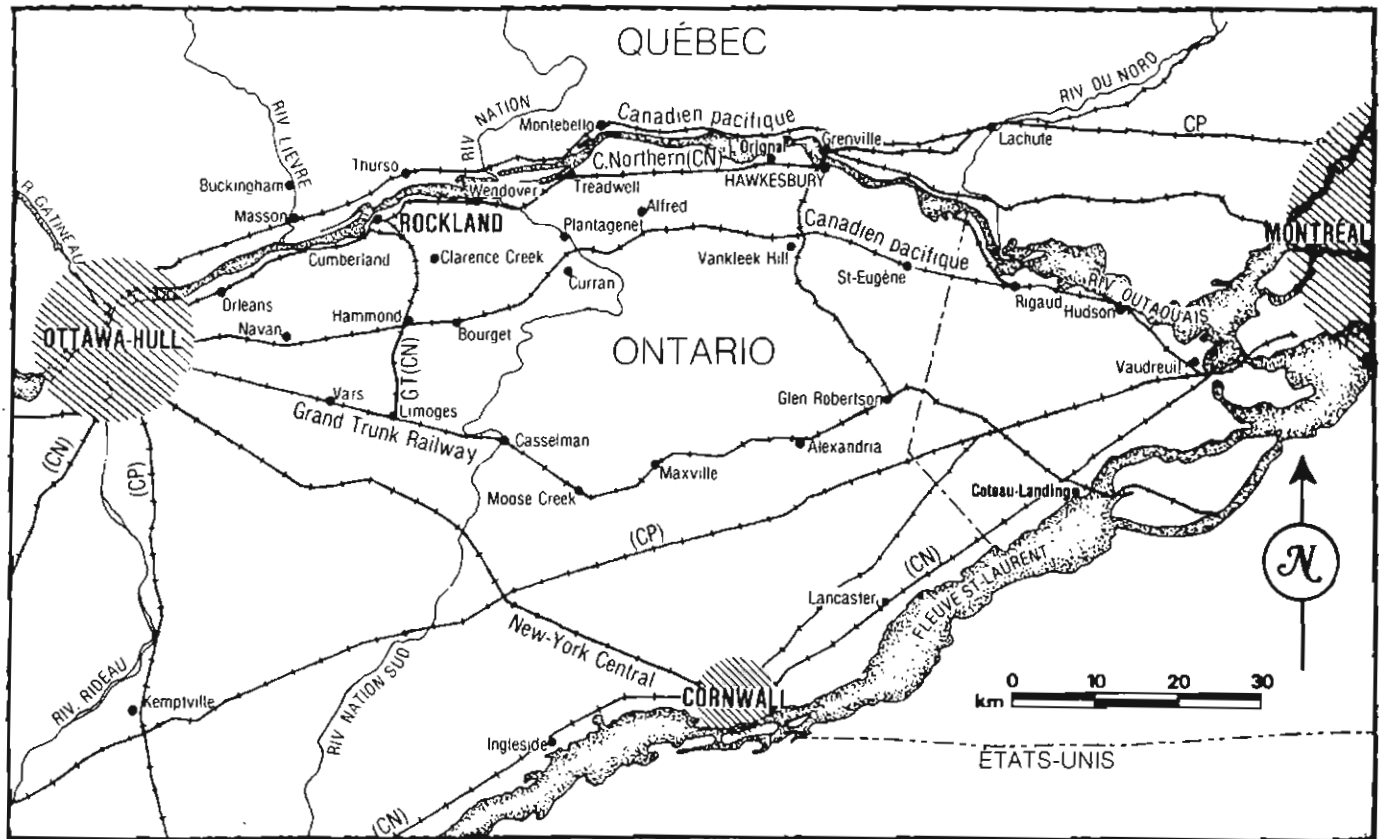
daires reliant certains centres urbains entre eux ou simplement avec la voie principale pour faciliter l'accès à l'extérieur.

Nous savons que la fondation de Rockland remonte à 1868. À peine âgée de vingt ans, elle prend l'initiative d'attirer vers elle la route ferroviaire. Indubitablement, sa position géographique la sert à souhait.

La première expérience de Rockland avec le chemin de fer lui vient de la rive nord de l'Outaouais. Elle profite du service du Pacifique Canadien, entre Montréal et Ottawa, mais d'une façon saisonnière seulement. Si étrange que cela puisse paraître de prime abord, c'est un service d'hiver! Les citoyens de Rockland attendent la formation d'un "pont" de glace sur la rivière pour se rendre en face, à Lochaber Bay, soit pour ramasser ou expédier la poste ou des marchandises, soit pour prendre le train dans l'une ou l'autre direction.

Cette solution hivernale en est une de pis-aller. Rockland devra jeter son dévolu sur la rive sud. Les développements ferroviaires à partir de la ville de Bytown la favorisent. En 1854, Bytown inaugure sa première gare sur la rue Sussex, entre les rues Redpath et Boteler, face à la rue McTaggart. Cette gare, propriété de la compagnie Bytown and Prescott Railroad (1850), est reliée à la route ferroviaire principale de Toronto-Montréal à la jonction de Prescott.

En 1882, une autre compagnie, la Canada-Atlantic Railway, relie Ottawa au fleuve à la hauteur de Côteau Landing en passant par Casselman et Alexandria. La proximité de cette nouvelle ligne n'échappe pas au regard intéressé d'Edwards. Aussi, dès 1886, se met-il en pourparlers avec les autorités appropriées pour l'établissement d'une jonction à South Indian (Limoges) et le prolongement de la voie jusqu'à Rockland. Ses démarches s'avèrent fructueuses: un service de chemin de fer débute à Rockland en 1888, soit vingt ans seulement après sa fondation.



Les chemins de fer aux environs de 1915

Source: La petite histoire de Rockland, V. Laporte et S. Béland.

En 1914, la compagnie Canada-Atlantic deviendra la propriété de la société Grand Tronc qui prendra à charge toutes les lignes, y compris le tronçon de Rockland.



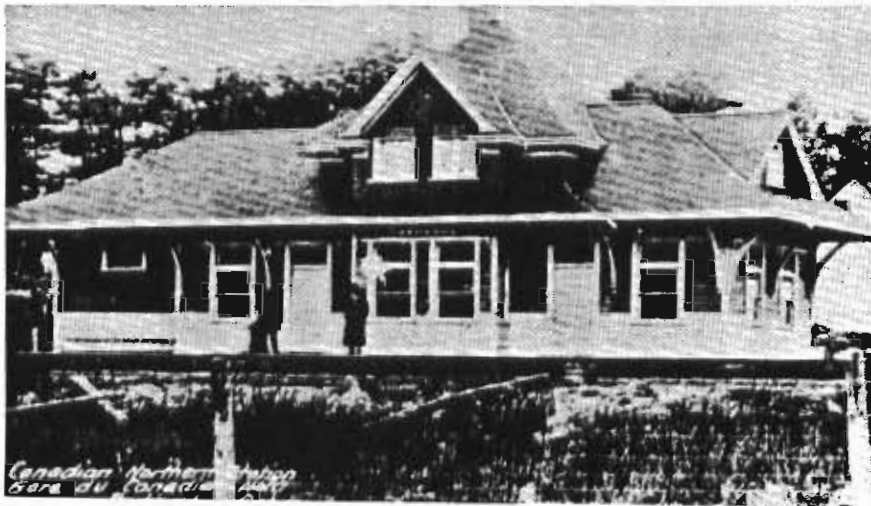
Locomotive du Grand Tronc qui a relié Rockland à Ottawa via South Indian (aujourd'hui Limoges) avant 1930.

Tel qu'anticipé, la voie ferrée augmente considérablement le transport des marchandises, du bois en particulier, et accélère le développement et la prospérité du village. Elle contribue également à "l'exploitation des carrières en haut des côtes de Rockland".<sup>47</sup>

L'addition de quelques wagons passagers permet aux citoyens de Rockland d'emprunter ce moyen de locomotion. Malgré un service restreint (un départ dans les deux directions, une fois par jour), malgré les inconvénients de la distance et de la lenteur à rejoindre la ligne principale, ce parcours connaît une certaine



La gare du Grand Tronc



La gare du Canadien Nord avant 1930.



popularité. Ce service présente certes plus de confort que le voyage en boghey ou en traîneau. La réduction des délais de correspondance aurait attiré plus de passagers et assuré un service plus rentable.

La chance sourit de nouveau à Rockland en 1908, l'année même de son incorporation comme ville. La compagnie du Canadien Nord (Canadian Northern Railway) prolonge sa ligne originale Montréal-Hawkesbury jusqu'à la capitale nationale. Dès le 30 novembre 1909, le premier train empruntant ce nouveau trajet entre en gare à Ottawa.

Le parcours emprunté par la voie du Nord canadien passe à Rockland, au nord de la rue Edwards actuelle, longeant la ville entre la propriété du moulin et la pente que domine la ville. Les familiers de l'endroit reconnaîtront le tracé actuel de la route 17. "Rockland est donc dotée de deux services ferroviaires, le Grand Tronc et le Grand Nord Canadien, et de deux gares, l'une sur la rue St-Jean (au coin de la rue Raymond actuelle) et l'autre à quelques 50 mètres à l'ouest de la rue Edwards (sur la présente route 17)."<sup>48</sup> Un double service à portée de la main!

La compagnie Edwards saisit l'occasion d'ajouter ses tronçons privés à la ligne principale, facilitant ainsi le transport de ses produits. Le citoyen ordinaire jouit de l'option de prendre le train deux fois par jour, le troisième convoi étant exclusivement réservé au transport de fret. Jusqu'en 1926, le débarcadère regorge de voyageurs, de curieux et de marchandises.

La fermeture du moulin porte un coup fatal à l'existence des deux lignes de chemin de fer de Rockland. Amalgamées depuis quelque temps par le Canadien National, elles vivent dix ans encore pour s'éteindre en 1936, date de leur fermeture définitive.

## Les routes et l'automobile

La fermeture du moulin n'est qu'un des éléments qui expliquent la disparition du service ferroviaire à Rockland. Le chercheur averti doit tenir compte de la dépression économique qui étouffe sans pitié les lignes moins rentables. À ces facteurs s'ajoute la compétition vive et persistante qu'offrent depuis le tournant du siècle, le développement des routes et l'avènement de l'automobile. Aujourd'hui encore, ce double assaut contre le chemin de fer continue et explique sa position déficitaire par rapport à l'autobus et au camion de transport.

Pour mieux saisir l'impact des routes et de l'automobile sur le transport, revenons aux années 1840. Toute communication entre L'Orignal et Bytown se fait sur le chemin de la poste (Post Road), qui longe la rivière des Outaouais.<sup>49</sup> Cette route épouse les nombreux méandres de la rivière, s'avérant ainsi passablement longue et sujette aux inondations du printemps. Elle tend à entasser les colons le long de la rivière, décourageant ainsi toute colonisation intérieure. Finalement, elle ne lie pas entre eux certains villages.

"Pour faciliter la colonisation intérieure, il devenait essentiel d'ouvrir, en direction est-ouest, une route principale intérieure qui se rendrait de L'Orignal à Bytown en passant par Alfred et Plantagenet."<sup>50</sup> La route L'Orignal-Bytown répond à ce besoin dès 1846. Pendant plusieurs années, elle demeure "impassable à maints endroits",<sup>51</sup> mais elle existe, si "cahoteuses et boueuse"<sup>52</sup> soit-elle à l'occasion. Il ne reste plus qu'à l'améliorer et à en tirer le plus grand profit.

En l'absence de fonds communs, l'entretien de la route devient une question d'initiative privée. Individus et compagnies obtiennent la permission d'entretenir, voire de macadamiser, la route par sections. Ils s'indemnisent de leurs sueurs et de leurs dépenses en établissant, avec l'approbation officielle, des

postes de péage sur leur bout de chemin. Ce privilège se maintient jusqu'en 1920, l'année de son abolition et de la prise en charge par Toronto de la majeure partie des frais d'entretien. Quelque peu agaçant pour les usagers, ce procédé n'en contribue pas moins à maintenir la chaussée dans un état carrossable, à la grande satisfaction de tous. La popularité croissante de l'automobile en accélèrera les mesures d'entretien.

Qui oserait disputer l'utilité de cette route dans le développement de la ville de Rockland, sise en plein sur l'axe Ottawa-Montréal? Non seulement lui assure-t-elle un accès facile à l'extérieur, mais elle lui apporte un flot constant de voyageurs qui contribuent à la santé économique de ses restaurants, de ses hôtels, de ses commerces. Ses ouvriers qui se rendent quotidiennement à Ottawa voyagent, à partir de 1927, sur une surface d'asphalte aménagée par le ministère de la Voierie de l'Ontario, alliant ainsi confort et vitesse.

Lors de sa reconstruction en 1945, la route se déplace sur le site de l'ancienne voie du Nord Canadien et fait désormais partie du réseau routier transcanadien. Elle ne cèdera sa primauté à la route 417 qu'en 1973. Celle-ci la supplante alors en importance, mais n'établit qu'une communication indirecte avec Rockland. La "vieille route 17" possède tout un passé historique et demeure toujours, sans contredit, le lien essentiel de Rockland avec l'extérieur.

### **Les premiers services municipaux**

Nous considérons souvent comme allant de soi les nombreux services offerts par une ville. Nous en ignorons souvent les modestes et parfois pénibles débuts.

Avant son incorporation comme village (1890), Rockland demeure en quelque sorte le hameau de la compagnie. Celle-ci

attire les ouvriers, les embauche, les établit. Qu'elle s'occupe de l'entretien de l'ensemble de ce patelin semble tout naturel. Elle en possède les moyens et la main d'oeuvre.

La compagnie assume d'abord la responsabilité du tracé et de la construction de nouvelles rues. En 1908, l'année même de l'incorporation de Rockland comme ville, la compagnie Edwards demande à un arpenteur, André Bell, de tracer un plan de toute la ville. Aujourd'hui encore, ce plan sert aux "enregistrements des transactions immobilières sur ce territoire".<sup>53</sup>

La construction des trottoirs en bois et leur entretien ainsi que le déblaiement de la neige l'hiver relève de son ressort. Cette dernière corvée n'est pas à proprement parler un déblaiement. Selon la méthode courante alors dans la plupart des campagnes et des villages de l'Ontario et du Québec, on aplatit sur place la neige au moyen de lourds rouleaux en bois ou en métal. Le froid aidant, l'opération produit une surface relativement dure qui supporte un trafic normal.

Après 1890, la compagnie rend toujours ce service de maintien des rues et des trottoirs moyennant rétribution. Elle remplira cette tâche jusqu'en 1920 lorsque Napoléon Déhaître devient le premier préposé de la ville à ce travail d'entretien.

En tout temps, la compagnie présente l'image de l'excellent citoyen. Elle partage avec la petite communauté deux agréments dont elle jouit: l'eau et l'électricité.

L'installation à la naissance du moulin d'une usine de pompage sur les bords de la rivière vise d'abord à combattre les incendies. Les pompes à vapeur poussent l'eau à la hauteur d'un réservoir attenant. En 1900, un nouveau réservoir de béton, plus grand, améliore le débit et la pression de l'eau. L'addition de filtres à sable à l'usine de pompage et de chlore à l'eau assure désormais une eau potable aux résidents de Rockland. Le service

d'aqueduc fournit l'eau aux demeures à moins de cinq dollars par année.

Après la fermeture du moulin, l'administration du service d'eau tombe sous la régie d'une Commission des Utilités publiques, récemment instituée (1924). Grâce à l'initiative et à une planification soignée, cette commission apporte au système des améliorations notables. Elle actionne les pompes à l'électricité, installe de nouveaux conduits, à dimensions élargies, sous plusieurs rues du centre de la ville, et prolonge, en 1940, le réseau de l'aqueduc jusqu'à Rockland-Est.

Pour assurer un meilleur rendement aux améliorations récentes, un nouveau réservoir s'impose. Haute de 30 mètres, cette structure d'acier domine toujours la silhouette de la ville, arborant fièrement sur son périmètre le nom ROCKLAND.

L'électricité à Rockland doit également sa naissance à la compagnie Edwards. Installée au moulin en 1915, l'électricité s'étend d'abord à la résidence et à la ferme de W.C. Edwards, aux principaux édifices (église, presbytère, bâtisses municipales), puis à certaines résidences privées et aux rues. "La lumière un peu jaunâtre et scintillante"<sup>54</sup> s'avère cependant pour les foyers une nette amélioration sur la lueur blafarde et limitée de la lampe à huile. Au début, pour ne pas taxer outre mesure le réseau, "à 23 heures, trois brèves interruptions successives annonçaient l'arrêt du service d'électricité jusqu'au lendemain soir".<sup>55</sup>

L'amélioration et l'expansion du réseau ne tarde pas. Dès 1922, Rockland s'alimente à la nouvelle centrale de Thurso par l'entremise de la Compagnie électrique de Rockland Limitée fondée par les citoyens des deux villes. Plusieurs Canadiens français de Rockland, F.X. Simard, Palma Lafleur, Alexandre Marion et le curé Hudon, les initiateurs du projet, en deviennent les premiers directeurs. Notons en passant que le premier employé régulier de

la compagnie se nomme Joseph Charron; il reçoit un salaire mensuel de 80,00\$.

Deux ans après seulement, cette jeune compagnie se départit, moyennant indemnité, de ses obligations en faveur de la ville de Rockland. Cette transaction illustre, une fois de plus, la détermination de l'administration municipale de prendre en main sa propre destinée. C'est alors que naît la Commission des Utilités publiques dont nous avons parlé précédemment. Deux commissaires francophones, Zéphyrin Chénier et Armand Pommier, appuieront durant plusieurs années le président de la Commission, le docteur Martin Powers dans son excellent travail. Le secrétaire, Camille Marion, se dévouera à son poste important durant dix-neuf ans. En 1942, dans un désir de plus grande efficacité, cette Commission se joint au réseau de l'Hydro Ontario.

### Les services de sécurité

Les services de sécurité deviennent nécessaires à toute agglomération. C'est ici qu'entrent en scène le corps de police et la brigade des pompiers de Rockland.

Pour assurer la protection de son moulin, W.C. Edwards installe des pompes et un réservoir d'eau. Malheureusement, ces précautions n'empêchent pas la destruction du moulin en 1875 et celui du petit moulin en 1924. Sa brigade de pompiers se compose entièrement de volontaires, tirés parmi les ouvriers.

Également, la ville se fie à des volontaires dont les instruments de combat demeurent assez rudimentaires pendant plusieurs années. Aussi, n'est-il point surprenant que deux conflagrations rasant successivement l'église en 1899 et 1916. Les dimensions de l'édifice dépassent les moyens de fortune que possèdent alors les sapeurs volontaires. Ils doivent très souvent se contenter de contenir les flammes et d'en limiter les dégâts,

évitant la propagation de l'incendie aux maisons voisines. Le premier chef de cette brigade, Armand Guindon, occupe son poste dès 1908.

Si étrange que cela puisse paraître, la force policière de Rockland connaît une histoire assez effacée.

En général, ce sont des Canadiens français qui assument la responsabilité de chef, Elie Bergeron étant le premier en 1908. Il cumule cette fonction avec celle de conseiller élu de la nouvelle ville et celle de membre du comité des chemins. Assurer la sécurité des citoyens de Rockland ne semble pas trop astreignant à l'époque. Rockland apparaît comme une ville relativement tranquille et unie où les gens se connaissent et s'entraident. Les autres préposés à ce poste de confiance s'appelleront Albert Ouimet, Arthur Desjardins, Napoléon Déhaître, René Rochon et Jean-Louis Hébert.

Le premier bureau de police s'élevait derrière la maison actuelle de Thomas Girard, rue Laurier. En 1964 seulement déménage-t-il à l'ancien hôtel-de-ville, à proximité de son emplacement initial.

Depuis 1967, un nouveau statut de la province de l'Ontario régissant l'organisation et le fonctionnement des forces constabulaires locales met fin à la police municipale de Rockland. Le service policier relève désormais de la police provinciale ontarienne dont le quartier général se trouvent à l'entrée ouest de la ville.

## RÉFÉRENCES

1. Boudreault, Hervé et Tremblay, Louis, Ottawa, page 27.
2. Idem, page 27.
3. Idem, page 29.
4. Choquette, Robert, L'Ontario français, historique, page 85.
5. Barbezieux, Alexis de, Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation, page 525.
6. Choquette, Robert, op. cit., page 76.
7. Idem, page 97.
8. Vallières, Gaétan, L'Ontario français par les documents, page 59.
9. Laporte, Viannay et Béland, Serge, La petite histoire de Rockland, page 5.
10. Ministère de l'Éducation de l'Ontario, Explorations et enracinements français en Ontario, page 86.
11. Cartwright, D.G., Les zones linguistiques au Canada, tel que cité par Explorations et enracinements français en Ontario, page 86.
12. Ministère de l'Éducation de l'Ontario, op. cit., page 86.
13. Choquette, Robert, op. cit., page 97.
14. Brault, Lucien, Histoire des comtés unis de Prescott et de Russell, page 325.
15. Pilon, L., Murphy, H., et al., Enquête sur l'évolution de Rockland, page 3.
16. Brault, Lucien, op. cit., page 325.
17. Voir The Canadian Parliamentary Report de 1889 à 1903. Chaque volume donne une courte biographie de William C. Edwards.
18. Edwards, W.C., Adresse de l'Hon. Wm. C. Edwards aux employés de Rockland, page 15.
19. Idem, page 15.
20. Laporte, V., et Béland, Serge, op. cit., page 11.
21. Edwards, W.C., op. cit., page 16.
22. Idem, page 16.
23. Idem, page 17.



24. Laporte, V. et Béland, S., op. cit., page 17.
25. Edwards, W.C., op. cit., page 17.
26. Idem, page 18.
27. Idem, page 18.
28. Lamoureux, Georgette, Ottawa 1855-1876, et sa population canadienne-française, page 142.
29. Edwards, W.C., op. cit., page 18.
30. Brault, Lucien, op. cit., page 326.
31. Pilon, L., Murphy, H., et al., op. cit., page 3.
32. Laporte, V. et Béland, S., op. cit., page 25.
33. Idem, page 25.
34. Idem, page 25.
35. Pilon, L., Murphy, H., et al., op. cit., page 6.
36. Idem, page 6.
37. Edwards, W.C., op. cit., page 15.
38. Idem, page 15.
39. Pilon, L., Murphy, H., et al., op. cit., page 7.
40. Laporte, V. et Béland, S., op. cit., page 25.
41. Pilon, L., Murphy, H., et al., op. cit., page 83.
42. Laporte, V. et Béland, S., op. cit., page 13.
43. Idem, page 51.
44. Idem, page 53.
45. Idem, page 53.
46. McInnis, Edgar, Canada, A Political and Social History, page 265.
47. Laporte, V. et Béland, S., op. cit., page 57.
48. Idem, page 59.
49. Brault, Lucien, op. cit., page 95.
50. Idem, page 95.

51. Idem, page 96.
52. Idem, page 96.
53. Pilon, L., Murphy, H., et al., op. cit., page 41.
54. Laporte, V. et BÉland, S., op. cit., page 64.
55. Idem, page 64.



**III**  
**LA VIE POLITIQUE**

1. L'accroissement de la population francophone
2. Le comté de Prescott: la politique provinciale
3. Le comté de Russell
4. La politique municipale

## CHAPITRE III

### La vie politique

L'historien Lucien Brault trace un portrait assez complet de la vie politique de 1800 à 1867.<sup>1</sup> Nous ne nous attarderons pas à cette période, Rockland n'existant pas encore. Qu'il suffise de noter à titre de renseignement intéressant que le vote se fait alors ouvertement avec tous les inconvénients qu'un tel système engendre. Ajoutons qu'avant la Confédération, les Canadiens français sont peu nombreux dans l'est de l'Ontario et influencent peu la scène politique.

#### **1) L'accroissement de la population francophone**

Après 1867, la situation change considérablement. L'afflux de la population francophone fait pencher la balance en leur faveur dès 1880. Nous avons vu l'importance du mouvement de colonisation lancé dans la région par Mgr Guigues. "Le transfert du siège du gouvernement de Québec à Ottawa est un autre facteur important dans l'accroissement des Canadiens français dans les deux comtés de Prescott et de Russell. Graduellement, ces derniers achètent des terres de la Couronne, de la Réserve du Clergé protestant et de leurs concitoyens de langue anglaise dont les enfants n'étant pas attirés par la ferme paternelle allaient s'établir dans les villes. Ces deux comtés sont témoins des mêmes mouvements de population observés dans les Cantons de l'Est et ailleurs: le Canadien français achète la terre que ne veut plus cultiver le fils unique de l'Anglo-Saxon. Dès 1880, on prévoit la balance du pouvoir au profit de l'élément français. À cette date, il contre-balance l'influence politique anglo-saxonne..."<sup>2</sup>

La représentation des Canadiens français augmente soit au fédéral, soit au parlement provincial. "Ils se réveillent résolument lorsque le gouvernement de Toronto soulève la question de l'enseignement du français dans les écoles bilingues de Prescott et de Russell. Ils déplorent l'absence d'un ardent défenseur, convaincu de leurs droits, sur le parquet de l'Assemblée législative. Et il se produit alors une réaction chez l'élément majoritaire canadien-français...

Jusqu'en septembre 1886, l'élément anglais avait eu la direction des affaires fédérales, provinciales, municipales et scolaires bien que la majorité fût canadienne-française et catholique. Toutes les positions lucratives étaient détenues par ses protégés. C'est alors que les Canadiens français voulurent obtenir leur place dans l'administration non seulement d'après leur importance numérique mais aussi selon leur influence prépondérante.

Si l'on en juge par certains articles publiés dans les journaux, on peut croire que les conseillers anglais n'ont pas cédé l'administration à leurs concitoyens de langue française avec générosité et empressement. Il y eut beaucoup de friction. La campagne électorale du 28 décembre 1886, qui marque la fin de ce régime, fut des plus mouvementées et des plus violentes."<sup>3</sup>

## **2. Le comté de Prescott: la politique provinciale**

Dans le comté de Prescott, à l'élection de 1886, c'est le candidat libéral, Alfred Evanturel, qui représentera la population française à la prochaine session législative de Toronto. Conservateur à la dernière élection provinciale, Alfred Evanturel "change d'allégeance pour combattre son ancien parti, dénonciateur de l'enseignement du français".<sup>4</sup> Il sera réélu à quatre reprises, soit en 1890, en 1894, en 1898, et, finalement en 1902,

toujours sous la bannière libérale. Ses talents lui méritent le poste de président de la chambre et également celui de ministre dans le cabinet Ross, le 22 novembre 1904.

Depuis lors, une succession continue de Canadiens français représentent l'élément francophone et défendent leurs droits: Louis J. Labrosse, (1905-1908), Georges Hector Pharand (1908-1911), Gustave Evanturel (fils d'Alfred) (1911-1923), Edmond Proulx (1923-1929), Joseph St-Denis (1929-1934), Louis P. Cécile (1948-1968) pour ne nommer que les moins connus.

### **3. Le comté de Russell**

Le comté de Russell connaît une histoire politique semblable à celle du comté de Prescott. On y lutte fièrement pour une représentation canadienne-française soit au niveau fédéral, soit au niveau provincial.

#### **a) La politique fédérale**

Au fédéral, par un ensemble de circonstances, le comté de Russell attendra en 1925 avant d'élire son premier représentant canadien-français dans la personne d'Alfred Goulet.

Nous devons retourner vers 1886 pour trouver une explication adéquate à une situation qui nous apparaît de prime abord anormale. La population anglaise, minoritaire dans Russell, propose aux Canadiens français une entente politique: le siège du comté de Russell au fédéral ira à un anglophone et le siège provincial sera réservé à un francophone. Habile distribution du pouvoir pour maintenir une certaine harmonie politique dans le comté! À la vérité, au profit de l'élément anglais qui propose cette division du pouvoir pour mieux régner!

Si étrange que cela puisse nous paraître aujourd'hui, ce pacte ne soulève aucune opposition pendant près d'un quart de siècle. Ce n'est qu'en 1908 que les Canadiens français d'alors, dont le nombre augmente constamment dans le Comté, ne se sentent plus liés par un accord qu'ils considèrent désuet.

En 1908, les Libéraux du comté veulent nommer comme candidat à l'élection fédérale du 26 octobre le docteur Napoléon A. Desrosiers de Rockland. Leur enthousiasme est refroidi par nul autre que sir Wilfrid Laurier. Ce dernier "désireux de faire élire un Irlandais catholique pour le nommer ministre de son cabinet cherchait un siège assuré aux Libéraux et jeta les yeux sur Russell".<sup>5</sup> Il promet au Dr Desrosiers la nomination à la prochaine élection. Les Libéraux éminents du comté, dont Téléphore Rochon et Aurélien Bélanger, après consultation avec le Dr Desrosiers, acceptent la proposition du Premier ministre. Charles Murphy sera choisi candidat et élu par la suite.

À l'élection de 1911, les promesses politiques de 1908 tombent déjà dans l'oubli. À la grande surprise des Canadiens français, Murphy pose de nouveau sa candidature. Les Libéraux francophones du comté ne prient pas cette décision. Face à une certaine dissension chez les Libéraux, les Conservateurs jugent l'occasion favorable de présenter un candidat francophone, J.U. Vincent, un avocat, pour remporter ce siège. N'eut été de ses gaffes stratégiques au cours de la campagne, J.U. Vincent aurait probablement gagné, car il avait, au début, l'appui de dissidents Libéraux mécontents des agissements de Laurier. Malheureusement pour lui, les erreurs de jugement de J.U. Vincent lui font perdre cet appui. Murphy sera réélu et demeurera en chambre jusqu'en 1925.

En 1925, les Canadiens français de Russell, éclairés par l'expérience d'un Murphy qui ne défend pas leurs droits, particulièrement au cours de la question du Règlement XVII, songent à le remplacer. Le gouvernement, voyant sans doute venir l'heure de



la défaite pour Charles Murphy, le nommé sénateur, le 5 septembre 1925, trois semaines seulement avant l'élection générale. Refusant la candidature de Gordon Cameron Edwards, le neveu de W.C. Edwards, la convention libérale du comté exige un candidat de langue française et se choisit un porte-étendard francophone dans la personne d'Alfred Goulet. Il représentera dignement et efficacement le comté jusqu'en 1945.

b) La politique provinciale

À la législature ontarienne, nous constatons une succession pratiquement ininterrompue de représentants francophones depuis 1886. Alexandre Robillard, un Libéral, élu cette année-là, aura une brillante carrière politique pendant douze ans. Il sera suivi par Onésime Guibord (1898-1905). M. Guibord contribue à la



Onésime Guibord, ancien député du comté de Russell, 1900.

fondation du premier High School bilingue de Rockland, vers la fin de son mandat. Damase Racine servira la population pendant dix-sept ans (1905-1922). Un des plus remarquables représentants du peuple se nomme Aurélien Bélanger (1923-1929). Son étoile politique brille particulièrement lors de la lutte contre le Règlement XVII. C'est un orateur éloquent. À la fin d'avril 1925, il prononce en chambre un brillant discours "en faveur du français et contre les entraves posées à l'efficacité des écoles françaises par le Règlement XVII."<sup>6</sup> Ce discours enflammé ébranle l'opposition conservatrice et contribue au dénouement heureux d'une lutte qui dure depuis quinze ans. M. Aurélien Bélanger devint le héros de l'heure. M. Bélanger représentera également le comté de Prescott de 1934 à 1948. Sa vie tant en chambre qu'à l'extérieur a été entièrement dédiée à la cause française en Ontario.

Ajoutons ici que quelques membres de la législature ontarienne passeront à la politique fédérale et seront élus à la Chambre des Communes. C'est ainsi, par exemple, qu'Alfred Goulet, après un bref séjour à Toronto à la suite de l'élection complémentaire du 23 octobre 1922, deviendra le député fédéral de Russell durant vingt ans (1925-1945).

#### **4. La politique municipale**

C'est surtout à l'échelle municipale que les Canadiens français de Rockland se distinguent. Une analyse détaillée des divers conseils de ville montre qu'au delà de 90% des édiles municipaux sont francophones. Plusieurs d'entre eux consacrent de nombreuses années au service de leur ville, dans une fonction ou une autre. C'est ainsi que M. Hervé Lalonde occupe la chaise de maire pendant dix ans. Alexandre Marion et Honoré Gauthier rempliront leur poste de confiance pendant 37 et 30 ans respectivement, le premier à titre de préfet et l'autre comme évaluateur. Deux greffiers, Camille Marion et Amédée St-Denis exécutent

leurs fonctions avec exactitude pendant 22 et 30 ans respectivement. Ces hommes dévoués assurent une continuité dans l'administration et contribuent à la bonne marche et à la prospérité de Rockland.

Il serait trop long et quelque peu fastidieux de nommer tous les autres représentants municipaux d'une époque ou d'une autre. Au cours des ans, tous ont cherché à assurer à la ville une administration saine et progressive.

Rockland constitue en quelque sorte un modèle. Depuis les origines de la ville, ses citoyens se sont occupés avec succès de la chose publique. Peu de villes ontariennes à forte population francophone peuvent se vanter, autant que Rockland, de l'efficacité administrative de leurs représentants et de l'intérêt intense de leurs citoyens à la bonne marche municipale.

## REFERENCES

1. Brault, Lucien, L'histoire des comtés unis de Prescott et de Russell, pages 36 à 42.
2. Idem, page 30.
3. Brault, Lucien, op. cit., page 44.  
Note: Le lecteur trouvera des détails supplémentaires sur la question du français dans Le Règlement XVII (Boudreault et Tremblay) pages 7-16.
4. Idem, page 45.
5. Idem, page 48.
6. Boudreault, Hervé et Tremblay, Louis, Le Règlement XVII, point culminant d'une époque, page 52.



**IV**  
**LA VIE ÉCONOMIQUE**

1. La vie industrielle
2. Le commerce

## CHAPITRE IV

### La vie économique

Le dicton des anciens nous rappelle que l'homme doit d'abord pourvoir à son bien-être matériel. Après seulement, peut-il se permettre, en toute sécurité, les loisirs de l'esprit. Le secteur économique qui nous préoccupe présentement relève de ce besoin fondamental qui soutient non seulement l'individu, mais toute la communauté à laquelle il appartient.

#### **1. La vie industrielle**

Nous savons qu'au début l'économie de Rockland s'appuie uniquement sur l'industrie du bois. Pendant une quarantaine d'années, c'est le moulin qui fait vivre la majorité de la population. Malheureusement, comme toute ville à industrie unique, elle demeure à la merci de la compagnie. Pour le mieux ou pour le pire, son sort y est inextricablement lié.

Rockland subira le pire, en 1926, lors de la fermeture du moulin à scie. Le fond économique s'écroule alors sous les individus et la municipalité. Ce désastre entraîne une réduction du tiers de la population qui s'exile pour survivre; les autres se débrouilleront tant bien que mal sur place. La perte de l'industrie du bois paralyse donc l'économie et partant, pendant plusieurs années, le progrès de Rockland.

L'industrie du mica, établie en 1910 et dont nous parlons plus loin, jouit d'une influence limitée et temporaire sur l'économie de Rockland. Dès 1924, elle cesse d'exister.

La Grande Dépression de 1929 assombrit davantage l'horizon économique déjà lourd de Rockland. La misère noire, que s'efforceront de soulager de leur mieux le courageux curé Hudon et les administrateurs de la ville, s'installe à demeure.

Les conseillers municipaux cherchent à attirer de nouvelles industries qui allègeraient le poids économique local. Vers 1930, ils publient, en anglais, un livret de trente quatre pages intitulé "The Industrialist's Paradise". La Commission de publicité de Rockland y expose honnêtement tous les avantages qu'offre la ville: le site géographique, la proximité de la rivière des Outaouais, des lignes de chemin de fer, des routes importantes, l'abondance d'eau potable, de l'électricité et d'une main d'oeuvre vaillante. Elle consent, de plus, à des réductions substantielles du prix d'achat de terrains ou d'édifices et de la base de taxation industrielle. Malheureusement, les réponses favorables ne s'avèrent pas très nombreuses.

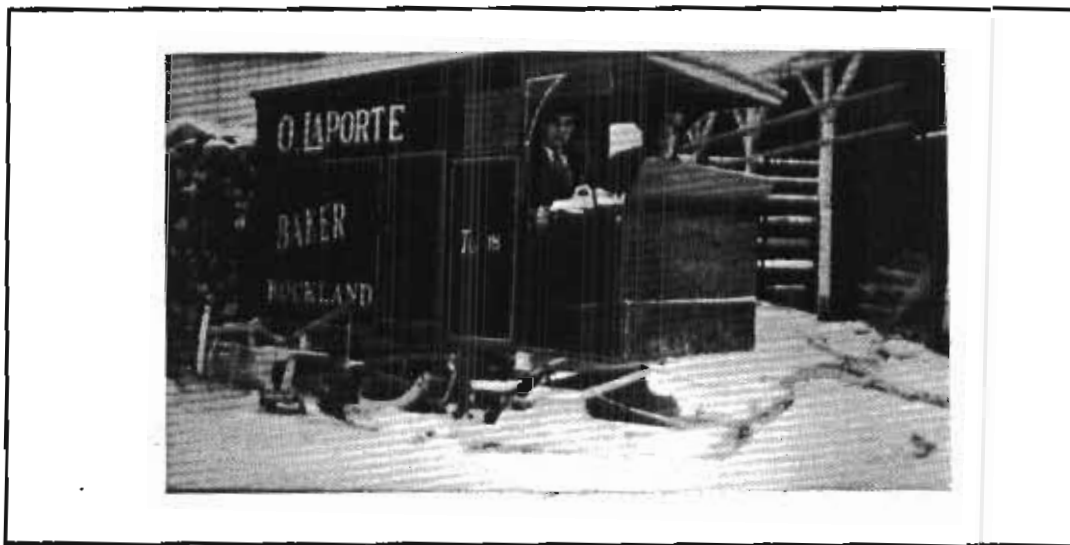
Heureusement, les événements mondiaux agiront comme catalyseurs sur le plan économique. Le diction populaire "À quelque chose malheur est bon" se vérifie à Rockland. La conflagration qui déferle sur l'Europe dès septembre 1939 favorise une recrudescence d'emplois et aide Rockland à se tirer du marasme dans lequel elle s'enlise depuis 1926. Les citoyens de Rockland ne craignent pas de voyager quotidiennement à Ottawa ou ailleurs pour s'assurer les bénéfices d'un "emploi de guerre". La ville connaît alors une relance de prospérité.

## **2. Le commerce**

Dès la naissance de Rockland, ses citoyens, de plus en plus nombreux, se livrent au commerce. Éminemment pratiques et prudents, ces nouveaux commerçants ouvrent des établissements qui répondent aux besoins essentiels de leur petite communauté. On



comptera donc de nombreux bouchers, épiciers et boulangers. Quelques-uns, dont Onésime Charron et Stephen Pilon, tiennent des magasins généraux qui font compétition à celui de W.C. Edwards. D'autres, tels A. Mattar et Palma Lafleur, tailleurs, se spécialiseront dans le commerce du vêtement; d'autres encore gagneront leur existence en vendant des meubles.



Carriole utilisée pour la livraison du pain de la boulangerie O. Laporte, 1924.

Jusqu'à la parution de l'automobile, Rockland possédera son marchand d'attelage (Honoré Gauthier) et ses forgerons (Alexis Legault, Zoel Labelle, Henri Ménard). Avec le passage des ans, ils seront remplacés par les garagistes, tels Albert Rousson et Ferdinand Houle. Celui-ci établit, vers 1920, le premier transport par autobus de Rockland à destination d'Ottawa. Son travail de garagiste ne l'absorbe pas totalement puisqu'il trouve également le temps de vendre des portes et des châssis.

Le Garage Houle qui existe aujourd'hui à Rockland ne remonte d'aucune façon à Ferdinand Houle. Il n'y a pas de lien de parenté entre Ferdinand et Joseph Houle. Ce dernier, ayant cependant travaillé pour Ferdinand, fonde son propre commerce vers 1928.

Aujourd'hui, son fils Marcel gère habilement l'entreprise familiale -dépositaire également des voitures Volkswagen- dont la réputation s'étend au delà des limites de la ville d'Ottawa. Une autre histoire d'initiative et de succès d'une famille canadienne française de Rockland.

Plusieurs citoyens de Rockland se concentrent dans les "services". Ils deviennent hôteliers, restaurateurs, marchands de glace, laitiers, cordonniers ou barbiers. Parmi ces derniers se distingue M. Thomas Girard, figure historique locale fort bien connue encore aujourd'hui. Natif de Rockland, collectionneur par tempérament, il devient "archiviste" de son propre droit et chroniqueur par surcroît. Ses nombreux contacts quotidiens lui permettent d'accumuler un trésor de données historiques sur Rockland dont il est un fier citoyen.

Bon nombre de marchands élisent domicile soit à l'arrière de leur magasin, soit à l'étage supérieur. Le commerce passe souvent le père en fils. L'établissement de Palma Lafleur constitue un exemple typique d'une telle entreprise familiale. Ouverte modestement en 1908 dans la maison appartenant jadis à Jean-Baptiste Bourgon et avant lui à Armand Pommier, la boutique de Palma Lafleur emploie rapidement deux autres tailleurs et une douzaine de couturières. Bientôt, l'édifice ne répond plus ni aux besoins familiaux de Palma Lafleur, ni aux impératifs d'un commerce florissant. La maison actuelle, construite sur le même emplacement que la première, date de 1915 et abrite toujours le même commerce de mercerie pour hommes et, au deuxième étage, la famille de Martial Lafleur, fils de Palma. Né l'année même de l'incorporation de la ville de Rockland, le commerce Palma Lafleur sous l'habile direction de Lucien Lafleur, fils aîné du fondateur, célèbre aussi en 1983 son 75e anniversaire.

D'autres commerces tenus par des Canadiens français fleurissent à Rockland depuis bon nombre d'années. Il suffit de parcourir attentivement les rues de la ville ou de jeter un coup d'oeil

scrutateur dans l'annuaire téléphonique pour se faire une idée plus exacte de l'implication grandissante des nôtres dans la vie économique de leur ville. Depuis plusieurs années, pour quiconque suit les destinées de Rockland, le progrès apparaît évident.

Aujourd'hui, Rockland jouit d'une importance plus grande sur l'échiquier régional. Sa proximité des sources de haute technologie d'Ottawa, de Nepean, de Kanata invite les industries de technologie avancée, tel que Sperry, établie ici depuis 1981, à s'y installer à des conditions favorables. Les projets domiciliaires récents contribuent au développement de nouveaux secteurs, attirent une nouvelle population et améliorent la situation économique de la ville.

**V**

**LA VIE SOCIO-CULTURELLE**

1. La vie sociale
2. La vie culturelle

## CHAPITRE V

### La vie socio-culturelle

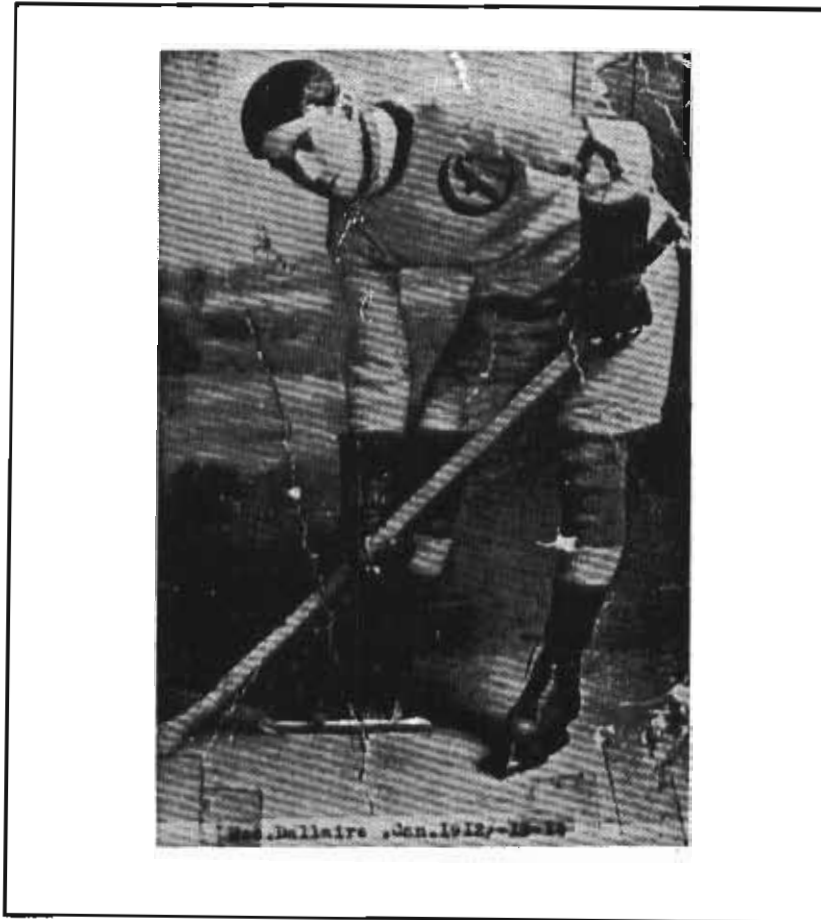
Pendant les premières décennies de l'établissement de la ville de Rockland, ses fermiers et ses ouvriers se préoccupent d'abord de leur survie. Le contraire serait surprenant et tout à fait anormal. L'érection d'une paroisse dûment constituée à la demande même de ces braves gens non seulement soulève leur optique vers les valeurs spirituelles mais aussi aide à développer chez eux un sens d'appartenance sociale et culturelle.

#### 1. La vie sociale

Au milieu d'une vie dure, nos ancêtres du début de la colonie française savent se réserver des moments de détente. L'Ordre du Bon Temps, fondé par Champlain au cours de l'hiver 1606-1607, maintient les gens en bonne humeur. Les soirées sont marquées souvent de rencontres amicales, joyeuses et bruyantes.

Trois siècles après, à Rockland, la coutume de raviver la saison morte par une variété d'activités se perpétue. À l'extérieur, les traditionnelles courses de chevaux sur glace rassemble régulièrement le village. Les glissades en traîneau sur la rue Albert, en plein coeur de la ville, devient le sport familial par excellence. C'est le domaine non seulement des résidents de cette rue -les Béchard, les Labelle, les Séguin, les Lamoureux, les Giroux,- mais également de tous ceux du quartier. Enfants et parents s'en donnent à coeur joie à ce sport simple et peu dispendieux! Le souvenir de ces randonnées hivernales demeure vivace dans la mémoire des anciens.

Notre sport national, le hockey, connaît avant le tournant du siècle, ici comme ailleurs, ses adeptes enthousiastes. C'est le sport où brillent soit des individus de Rockland comme Hector Dallaire et Sammy Godin (tous deux joueront pour le club des Canadiens), soit des clubs. En 1912, par exemple, Rockland remporte les trois trophées des ligues locales. En 1962, le club Pee Wee décroche les honneurs suprêmes du tournoi international du Québec.



Hector Dallaire arborant l'uniforme  
des Canadiens de Montréal, 1912.

Le curling, sport typiquement anglais, se pratique à Rockland de 1880 environ à 1926, notamment par les anglophones de la ville. L'initiative première en revient au dirigeants de la compagnie Edwards qui érigeront, sur la rue Woods, un aréna à cet

effet. Après une période léthargique, à la suite de la fermeture du moulin, ce sport reprend vie en 1945 dans l'ancien aréna de la rue Laurier. Il se transporte ensuite sur les surfaces glacées à l'intérieur de l'ancienne école St-Joseph et s'affirme, dès lors, comme un sport pratiqué par les Canadiens français. Depuis 1965, le club de golf Outaouais regroupe sur sa glace artificielle les ardent partisans de ce sport d'hiver.

L'enceinte familiale connaît une atmosphère sociale chaude et intime. Les anniversaires de naissance ne manquent pas dans les foyers à la progéniture nombreuse. Noël et le Jour de l'An rassemblent les enfants autour de leurs parents. Tirer la fève du "gâteau des Rois", l'événement tant anticipé par les jeunes, termine le "temps des fêtes". S'ajouteront aussi les nombreuses parties de cartes et les soirées paroissiales. Nous ne sommes pas à l'époque de la radio et de la télévision surtout; les gens prennent le temps de se parler, d'échanger sur de nombreux sujets tout en s'amusant ensemble bien simplement.

Le reste de l'année, la vie sociale de Rockland prend d'autres formes. À l'occasion, les bazars, les kermesses, les ventes aux enchères, et plus régulièrement, les pique-niques remplissent les heures libres. Le Citizen d'Ottawa réfère en termes élogieux au pique-nique de Rockland du 16 septembre 1879. Plusieurs centaines de personnes s'amusent joyeusement au cours de la journée et, en soirée, dansent au son de l'orchestre de M. Graziadei, d'Ottawa.<sup>1</sup>

L'été, les rencontres sur le bord de l'eau -aujourd'hui le parc du Moulin- caractérisent les dimanches après-midi. On bavarde en se promenant lentement sur le quai, on pêche, on fait une tournée en simple chaloupe ou, occasionnellement, en bateau de plaisance. La conversation couvre la gamme entière de sujets: famille, travail, température, paroisse, politique, etc. Les heures coulent agréablement et l'on rentre à la maison divertie, reposé et prêt à reprendre une semaine de labeur. Avec les an-

nées et le développement des moyens de transport, plusieurs se rendront à Ottawa pour visiter leur parentée ou se ballader, en touristes, sur la colline du parlement ou le long du canal Rideau.

La saison estivale s'ouvre à Rockland par la célébration grandiose de "La St-Jean-Baptiste". Cette fête de la grande famille canadienne-française attire toute la population environnante. Commencée à l'église par une messe solennelle célébrée avec pompe et dignité, elle se poursuit ensuite à l'extérieur par l'imposant défilé traditionnel ayant à sa tête la célèbre fanfare de la ville. Le parcours s'arrête au terrain dit de "La St-Jean" (site actuel de l'école publique anglaise) où la fête continue. Le repas plantureux demeure, d'année en année, la responsabilité des Dames de Ste-Anne. Des mets typiquement canadiens-français, des fèves au lard cuites dans le sable et des "six-pâtes", constituent les plats de résistance.

Le programme de l'après-midi comprend des discours patriotiques, un concert de la fanfare et une joute de balle toujours chaudement disputée. La tombée du jour éclate en un immense feu de joie qui illumine la ville, réchauffe les participants de la fête et les invite au chant et à la danse. Quelques heures plus tard, d'éblouissants feux d'artifice couronnent glorieusement cette journée joyeuse, émaillant le ciel d'étoiles gigantesques dont le panache de feu se dissipe au-dessus de la foule en une poussière multicolore.

Ces événements soulignent quelques aspects de la vie sociale des citoyens de Rockland. Ils ne décrivent pas l'implication profonde d'un élément important de la population, les clubs sociaux. Cependant, ceux-ci constituent en quelque sorte sa conscience sociale qui secoue les plus nantis en faveur des moins fortunés et des plus faibles. Leur action bienfaisante, souvent discrète, demeure essentielle à la vie d'une communauté.



Plusieurs groupes sociaux de Rockland se gardent toute la flexibilité nécessaire pour soulager la misère là où elle se trouve, évitant de limiter leur dévouement à une couche particulière de la société. C'est ainsi que le club Richelieu encourage les jeunes (ligues sportives, mouvements scouts) tout en aidant financièrement la bibliothèque et le Fil d'Argent, une association de personnes âgées. La Fédération des Femmes canadiennes-françaises aide certes les défavorisés mais s'applique à encourager les jeunes dans leurs études par l'octroi de bourses scolaires et des prix de fin d'année.

Quelques clubs, en vertu de leur constitution, possèdent une fonction bien spécialisée. Les Filles d'Isabelle, la St-Vincent-de-Paul se penchent uniquement sur les démunis. Le Fil d'Argent et les Dames Auxiliaires du Foyer St-Joseph s'occupent des personnes âgées: visites, organisation de soirée récréatives. Quant aux Optimistes, leur dévouement se porte vers les organisations sportives des jeunes du milieu. Les Femmes Auxiliaires de la Légion aident les vétérans et leur famille, fournissant, le cas échéant, des bourses d'étude aux enfants. Enfin, la Bastille rassemble les jeunes de seize à vingt ans qui organisent des divertissements sains pour leurs pairs. Ces jeunes membres se dévouent, prennent de l'expérience et assurent la relève du bénévolat dans les associations d'adultes.

Cette brève revue de l'activité intense de certains clubs sociaux de Rockland au cours des ans n'effleure que la couche extérieure de leur charité. Il faudrait pousser plus profondément notre étude pour mesurer plus adéquatement l'étendu du don de soi dans ces clubs. L'obtention des fonds nécessaires, par exemple, comporte des soirées de planification et d'organisation. Combien d'heures de repos chaque membre ne sacrifie-t-il pas pour le bien des pauvres, des jeunes et des personnes âgées! Ces gestes discrets traduisent concrètement l'atmosphère d'oubli de soi et de compassion engendrée, depuis des années, à Rockland et y maintiennent toujours la vitalité sociale qui l'honore!

## 2. La vie culturelle

Dès 1893, le curé Hudon cherche à étendre les horizons culturels de ses paroissiens. Ce ne sera pas une tâche facile. Ces pionniers n'ont guère le temps de s'occuper activement de culture. Leur nombre restreint les empêche d'ailleurs de se donner les structures nécessaires et leur pauvreté ne leur permet pas d'ériger un centre spécifique à cet effet. Nettement conscient de la difficulté de l'entreprise, le curé Hudon se contente de présenter à cette population occupée à gagner sa vie et celle de ses enfants des éléments de culture sous forme musicale. Quel groupement humain n'aime pas la musique et le rythme? Il fonde donc, de concert avec Téléphore Rochon, son premier directeur, la célèbre fanfare de Rockland.

Les contributions généreuses de la société Saint-Jean-Baptiste lui permettent l'achat d'instruments pour ses quelque 28 musiciens. Moins d'un an après son établissement, la fanfare donne un concert qui lui rapporte la somme rondelette de 55,00\$, montant fort respectable à l'époque. Malgré ce succès initial, les contributions des particuliers se font rares et maigres. En 1895, le curé donne l'exemple en octroyant une somme de 30,00\$.

Pour survivre, la fanfare doit subvenir à ses propres besoins. Sa planche de salut lui vient en quelque sorte des responsables de l'aréna, alors situé à l'arrière de l'ancien hôtel-de-ville, en face de l'église, qui louent ses services sur une base régulière. Vers 1900, la fanfare, héritant de l'administration de la patinoire, récolte une partie des profits. C'est surtout le geste philanthropique du curé Hudon qui assure à la fanfare une stabilité financière. Détenant 80% des parts de l'aréna, le curé s'en départit en faveur de la fanfare qui devient ainsi l'actionnaire majoritaire, s'auto-financant pendant plus de cinquante ans.<sup>2</sup>

Aucun événement de quelque importance à Rockland et dans la région ne se passe sans la contribution tant appréciée de ce corps musical. Il donne le ton à toutes les festivités, participant avec brio, à maintes reprises, à la foire annuelle d'Ottawa. "C'est le seul corps musical de la région qui a fonctionné sans interruption depuis sa fondation."<sup>3</sup>

Cet embryon d'organisation culturelle du siècle dernier constitue le premier pas dans la bonne direction. Heureusement, ne demeure-t-il pas longtemps un fait isolé. Quelques citoyens, conscients de leur potentiel, mettent sur pied un théâtre d'amateurs. Les troupes externes qui parcourent annuellement les provinces de Québec et d'Ontario deviennent un puissant stimulant aux artistes locaux de Rockland qui commencent à poindre vers 1905. Ceux-ci perfectionnent leur talent dans la grande salle, "la vieille salle du curé", comme elle sera connue par la suite, et se produisent sur le plateau deux ou trois fois par année.

Ce théâtre d'amateurs connaît un succès grandissant jusqu'en 1927, année où l'on démolit la bâtisse pour faire place au premier bureau de poste. Les contemporains se rappellent avec fierté et nostalgie les noms des courageux pionniers du théâtre à Rockland: Marie Lévesque, Joseph et Ernest Béchar, Gracia Pilon, Léo Lafleur, Palma Lafleur, Onésime Charron, Léo Dehaître. L'excellence de leur exécution attire un auditoire de plus en plus nombreux et contribue à semer le goût du beau et du bien chez leurs congénères. C'est le grain de sénévé qui encourage ces derniers à conserver et à développer l'héritage français reçu des ancêtres.

D'autres organismes contribueront au développement culturel de Rockland, tel le club Richelieu et les Chevaliers de Colomb, fondés respectivement en 1966 et 1969. Cependant, l'épanouissement culturel offert par ces sociétés, en vertu même de leur nature, se limite à leurs seuls membres.



Troupe de théâtre de Rockland lors de l'interprétation de "La danse du cygne", 1939.

Une fondation dont l'ampleur embrasse toute la communauté francophone s'appelle le Centre Ste-Famille ou, pour employer son nom légal, "La Ste-Famille Limitée", une société culturelle privée à but non-lucratif. Son siège social est l'ancienne école Ste-Famille, dont il emprunte d'ailleurs le nom. À sa fermeture, cette école, louée au Conseil des Écoles secondaires, héberge le service d'initiation au travail pour les élèves de la 9e année à la 13e. En 1973, l'édifice est vendu à la ville de Rockland au prix nominal d'un dollar par le Conseil des Écoles séparées à la condition d'être exclusivement affecté comme centre culturel francophone.

Depuis sa fondation, le 27 novembre 1973, le centre Ste-Famille cherche par ses activités à développer la vie culturelle tant de l'ensemble de la communauté francophone de Rockland que de ses membres. Son bureau de direction, nommé pour un mandat renouvelable d'un an et composé de dix membres bénévoles, siège officiellement au moins cinq fois par année. Il assume l'entière responsabilité des finances et du personnel. Un directeur, nommé

annuellement par le conseil d'administration, voit aux transactions et à l'activité culturelle quotidienne de la société. Il fait partie ex officio du conseil de direction et demeure responsable de la mise en oeuvre de projets conformes aux visées culturelles de la charte de la société.

Notons que le champ d'action de la Société Ste-Famille ne se limite pas exclusivement au territoire de Rockland où se concentre surtout son activité. Son mandat s'étend aux comtés unis de Prescott-Russell et, le cas échéant, à la francophonie entière de la province d'Ontario. Depuis dix ans, sa réputation et son influence bénéfique ne cessent d'accroître et témoignent de la vitalité culturelle de Rockland.

## RÉFÉRENCES

1. The Ottawa Citizen, Ottawa, le 17 septembre 1879.
2. Laporte, Vianney et Béland, Serge, op. cit., page 91.
3. Idem.



**VI**  
**LA VIE RELIGIEUSE**

1. La fondation de la paroisse de la Ste-Trinité
2. Innovations et tribulations
3. Les associations religieuses
4. Les curés
5. Au seuil du centenaire



## CHAPITRE VI

### La vie religieuse

L'histoire de toute ville comporte des éléments qui la rendent unique parmi celle de ses semblables. Le caractère spécial de Rockland ne réside pas tant dans sa géographie et ses richesses naturelles que dans ses origines culturelles et religieuses.

La prédominance, dès sa fondation, des citoyens canadiens-français la marque profondément jusqu'à nos jours. L'histoire de Rockland n'est pas le récit d'un peuple qui supplante graduellement un autre déjà établi. Le premier volet historique nous raconte les péripéties de la population originale qui, en réponse à un ensemble de circonstances, contribue à la fondation et au développement d'une nouvelle entité sociale à caractère français.

Le deuxième volet du tableau sur l'évolution particulière de Rockland révèle l'attachement des premiers colons à leurs racines religieuses ancestrales. Issue de paroisses québécoises, à tradition hautement catholique, cette population, malgré ses déficiences, demeure fidèle à son héritage spirituel et cherche à l'enrichir. L'examen des détails de cette épopée captivante le confirmera.

#### **1. La fondation de la paroisse de la Ste-Trinité**

L'histoire de la paroisse Ste-Trinité de Rockland s'ouvre au village de Clarence Creek, situé à 8 km environ, au sud-est. Né en 1868, le hameau de Rockland devient simplement une mission de la paroisse Ste-Félicité; il fait donc partie intégrante de la vie religieuse du village voisin. Le nombre de communiantes à

Rockland n'y justifie pas, pour l'instant, l'érection d'une chapelle ou d'une église. Les ouvriers et leurs familles doivent donc se déplacer, les dimanches, pour assister aux offices paroissiaux. L'accès au village voisin ne se fait pas en un tournemain: le court périple peut prendre plus d'une heure. À l'époque, les routes à travers la forêt s'avèrent peu carrossables et présentent des inconvénients graves en toutes saisons. Malgré leur bonne volonté, les colons n'assistent aux offices religieux qu'à de rares intervalles.

Un manuscrit, en date du 3 décembre 1894 et sous la signature du curé Siméon Hudon, rapporte que "depuis 1883, la population catholique du petit village de Rockland songeait à bâtir une église. La distance de Rockland à Ste-Félicité de Clarence où ces gens allaient entendre la messe, le manque de moyens pour se procurer des voitures, empêchaient la plupart d'entre eux de se rendre, même de temps en temps, à Clarence entendre la sainte messe et les instructions si nécessaires pour eux du Révérend Thomas Caron, leur curé. Au dire de tous, la population de Rockland était assez débauchée et le jour du Seigneur était très mal observé".<sup>1</sup>

Les catholiques convaincus de Rockland croient que la solution à cet état lamentable réside d'abord dans l'érection d'un temple au Seigneur. Les fidèles, pensent-ils, s'approcheront alors des sacrements et recevront une instruction religieuse régulière. La foi ravivée corrigera les écarts de conduite. Aussi, le 20 mai 1885, envoient-ils à Mgr Duhamel une pétition<sup>2</sup> contenant une centaine de signatures. Les initiateurs de cette demande formelle mais respectueuse, Laurent Pouliotte et Patrick Rankins, contresignent et affirment l'authenticité des signatures. Le curé de Clarence contresigne lui aussi et supplie instamment l'évêque d'Ottawa d'acquiescer, sans délai, à la juste demande de ses fidèles.

Dès le 9 juin, Mgr Duhamel, ayant consulté le curé Thomas Caron, répond positivement à la supplique de ses ouailles. "Sa Grandeur, satisfaite des réponses aux informations demandées, envoya au Révérend Thomas Caron le décret l'autorisant à bâtir. Le décret était signé du 9 juin."<sup>3</sup> Le 19 juillet, à son retour de sa visite épiscopale à Ste-Félicité de Clarence, Mgr Duhamel s'arrête à Rockland, approuve le site choisi pour l'église, félicite les fidèles de leur initiative et les encourage à recueillir des souscriptions pour la construction.

Neuf mois après, le 19 avril 1886, le curé Caron écrit à son évêque pour lui rendre compte du progrès de la souscription: un "montant de quatre mille piastres et j'étais content de mon succès, vu surtout qu'il y a beaucoup d'hommes encore dans les chantiers".<sup>4</sup> Mais voilà que dans une assemblée récente, le curé de



Première église de Rockland, 1887,  
détruite par les flammes en 1899.

Clarence apprend que les gens de Rockland ne se contentent pas d'une simple chapelle. Ils veulent "une église de cinquante pieds de large sur quatre-vingts pieds".<sup>5</sup> Il estime qu'il va falloir recueillir de nouvelles souscriptions et faire dessiner "des plans pour une affaire si importante".<sup>6</sup> La consternation du curé fut certes de courte durée puisque le projet va de l'avant; les fondations de l'église sacrée seront terminées avant l'été. L'église, (une structure en bois lambrissée de briques et mesurant environ 25 m sur 15 m) sera consacrée au culte le 5 juin 1887.

Si encourageante que soit la présence d'une église neuve à Rockland, n'ayant pas de curé résident, elle demeure en fait une desserte de la paroisse Ste-Félicité de Clarence Creek. Le curé de celle-ci, l'abbé Thomas Caron, assure lui-même le service religieux pendant un an. Il laisse ensuite à ses vicaires successifs -les abbés Barry, Grondin et Clément- le soin de poursuivre l'oeuvre spirituelle auprès des catholiques de Rockland.

Dès les premiers mois de cette période de "mission", Joseph Arthur Payer, né le 3 juin 1887, fils de Delphis Payer et de Marie Ménard, devient, le 20 juin 1887, le premier enfant à recevoir l'onction du baptême.<sup>7</sup> Peu de semaines après, le 11 juillet 1887, se célèbre solennellement dans la nouvelle église le premier mariage inscrit au registre. En ce jour, Charles Leduc (fils mineur de Charles Leduc et de feu Marie Denault) épouse Virginie Tranchemontagne (fille mineure de Xavier Tranchemontagne et d'Euphrasine Lavallée).<sup>8</sup>

D'aucuns affirment que le premier baptisé fut Onésime Charron (le 22 juillet 1889), l'acte étant signé par P.S. Hudon, ptre, curé. Il se serait donc passé deux ans avant le premier baptême. La chose est peu probable étant donné qu'il existait alors à Rockland au-delà de cent familles catholiques.<sup>9</sup> Également, le premier mariage ne semble pas avoir été celui de Georges

Bécharé et de Georgina Fauteux. Il aurait plutôt suivi d'une semaine celui de Charles Leduc et de Virginie Tranchemontagne.

Fermons cette parenthèse sur la primauté dans la registre paroissial avec le nom de Cordelia Deguire. À 18 ans seulement, elle y figure comme la première dont les obsèques se tiendront le 13 septembre 1887. L'acte du registre est signé par Louis Eugène Barry, prêtre-vicaire.<sup>10</sup>

Revenons au noeud de notre récit.

L'érection d'une simple desserte de l'église de Clarence Creek ne satisfait pas les catholiques de Rockland. Malgré le zèle des desservants, ils veulent plus et mieux: un service régulier assuré par un curé résident, condition essentielle, selon eux, d'une vie religieuse florissante.

Au printemps de 1889, les catholiques de Rockland -environ 165 familles- demandent à l'archevêque de leur donner un curé permanent. Mgr Duhamel agréé leur requête et désigne à ce poste un jeune prêtre originaire de Ste-Anne de la Pocatière, et depuis peu, vicaire à St-Eugène (Ontario): l'abbé Pierre Siméon Hudon. Sa nomination date du 31 mai 1889.

## **2. Innovations et tribulations**

Le soleil semble vouloir briller définitivement dans le ciel de Rockland. Les vœux les plus chers de ces chrétiens convaincus viennent de se réaliser. Ils possèdent leur église dirigée par un nouveau chef spirituel en permanence auprès d'eux. Deux autres événements heureux, la bénédiction de la nouvelle cloche et l'érection du chemin de la croix, rassemblent les fidèles, stimulent leur foi et augmentent leur attachement à leur église.

La situation matérielle de la paroisse s'améliore. Depuis son arrivée, le curé Hudon pensionne chez des paroissiens. En 1891, il achète pour la somme de 3 000\$ une maison voisine appartenant à Xavier Giroux et la transforme en presbytère. Dès 1894, l'église s'avère trop petite. Les moyens financiers permettent d'en doubler pratiquement la capacité par l'addition d'une aile latérale. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Hé! là, un sombre nuage s'amoncelle et sèmera le désarroi dans le cœur de ces croyants. Au beau milieu de l'hiver, le 17 janvier 1899, un feu détruit de fond en comble l'édifice sacré. Cet incident tragique met en évidence la foi et le courage du curé et de ses paroissiens. Ensemble, ils se mettent à la tâche de la reconstruction.

Sans tarder, on engage un architecte, M. Brodeur, et un entrepreneur, Joseph Bourque, tous deux de Hull. Rien n'est laissé au hasard afin d'assurer non seulement la beauté de la maison de Dieu, mais surtout d'en garantir la solidité. "En moins de deux ans, on pouvait voir surgir une immense église en pierre dont le clocher roman semblait indiquer le ciel."<sup>11</sup>

L'existence de ce second temple est relativement courte. Il ne survit la durée du premier (1887-1899) que de quelques années, connaissant, lui aussi, une fin tragique. "Par une belle matinée de décembre 1916, le 23, alors que chacun se préparait à célébrer dignement et pompeusement la venue du Sauveur, la paroisse de Rockland fut plongée dans l'obscurité, par un épais brouillard d'une fumée opaque qui s'échappait de la voûte de la maison de Dieu. L'alarme est donnée: le carillon lance ses appels lugubres; malgré tous les efforts des pompiers réguliers et volontaires, la ruine est évidente. En quelques heures, sous les yeux de la population consternée, le feu avait consumé ce qu'elle avait de plus cher au monde."<sup>12</sup>



Incendie de la deuxième église de  
Rockland, le 23 décembre 1916.

Ce second malheur éprouve fortement une foi qui refuse néanmoins de se laisser ébranler. Dès le lendemain, les paroissiens aménagent la salle paroissiale; à minuit, les chants de Noël résonneront aussi joyeux dans cette enceinte de fortune. Les offices religieux s'y tiendront durant tout le temps de la reconstruction.

Guidée par son pasteur, la population se remet au travail. Heureusement, de l'avis d'experts, les murs de pierre si calcinés soient-ils, s'avèrent assez solides pour supporter une nouvelle toiture. Cela assurera des économies substantielles et une fin plus rapide des travaux. À l'instar de nombreux curés-pionniers, le curé Hudon remplit la fonction de surintendant et d'ouvrier, à la fois. "C'est à peine si on pouvait le reconnaître parmi les travailleurs. On se rappelle fort bien l'avoir vu maniant la truelle, poussant la brouette, montant les échafauds, allant à gauche à droite, faisant l'ouvrage de deux bons hommes."<sup>13</sup> Il s'efforce de hâter la fin de la construction et d'épargner sur la main d'oeuvre, économisant ainsi les deniers de ses paroissiens.

En moins de deux ans, le temple actuel, "superbe et spacieux",<sup>14</sup> s'élève sur le promontoire, perçant majestueusement la silhouette de Rockland. La description intérieure qu'en donne Vianney Laporte<sup>15</sup> révèle non seulement la splendeur de la finition mais également la fierté de ses fidèles.

Ayant déjà les mains dans la "pâte", le curé Hudon, "à la fois architecte, ingénieur et artisan",<sup>16</sup> trouve le temps et les ressources d'ériger ensuite un nouveau presbytère: une imposante structure en pierre qui sera terminée en 1919. La pierre, identique à celle de l'église, provient également de la carrière de Rockland, à même la falaise sise au sud-ouest de la ville.

### **3. Les associations religieuses**

L'homme spirituel ne se contente pas d'un édifice de culte où, occasionnellement, il se réfugie pour payer un hommage passager à son Créateur. Il cherche à exprimer sa croyance dans le détail quotidien de sa vie personnelle et de celle de sa communauté.

À Rockland, comme ailleurs à l'époque, la pratique religieuse débute au foyer. Les mères surtout, hautement conscientes de leur devoir, initient leurs jeunes à la prière dès leur tendre enfance, soutenant les mains fragiles et les aidant à tracer laborieusement un premier signe de la croix. Viendront ensuite, en temps opportun, quelques formules simples qui colleront au cerveau et au coeur grâce à la patience maternelle. Combien d'anciens se rappellent encore aujourd'hui les premières prières apprises sur les genoux de leur mère!

Cette foi personnelle déborde en une forte participation à la vie communautaire paroissiale. L'église constitue le rendez-vous par excellence où, sous l'habile direction du curé, s'orga-



nisent de nombreuses activités religieuses et sociales. Ce débordement se concrétise le plus souvent dans ce qu'on appelle communément les associations paroissiales.

Dès ses débuts, comme en témoigne le curé Hudon,<sup>17</sup> la paroisse de la Ste-Trinité en connaît un certain nombre: la confrérie du Rosaire (1891), les Dames de Ste-Anne (1892), les Enfants de Marie (1892), la ligue du Sacré-Coeur (1893), la confrérie de la Ste-Famille (1893) et le Pain des Pauvres (1896).

Rien de spécifiquement local dans cette énumération; on en retrouve une liste semblable dans la plupart des paroisses. Les détails d'organisation et d'orientation demeurent assez uniformes d'une paroisse à l'autre. L'association "Le Pain des Pauvres" accomplit, semble-t-il, la même fonction que l'oeuvre de la St-Vincent-de-Paul. Axées, pour la plupart, sur le perfectionnement individuel, ces organisations poussent cependant l'individu à s'ouvrir sur le prochain. Les Dames de Ste-Anne, par exemple, dépassent le cadre personnel et se dévouent pour la communauté sur le plan liturgique et social. Grâce à leur contribution désintéressée, les fêtes religieuses s'avèrent plus grandioses et les rencontres amicales mieux organisées et plus rentables.

L'atmosphère ainsi engendrée impressionne tellement W.C. Edwards qu'il souligne dans son adresse d'adieu, en 1919, la contribution du curé dans l'établissement de "la paix, l'harmonie et le bien-être du village de Rockland".<sup>18</sup>

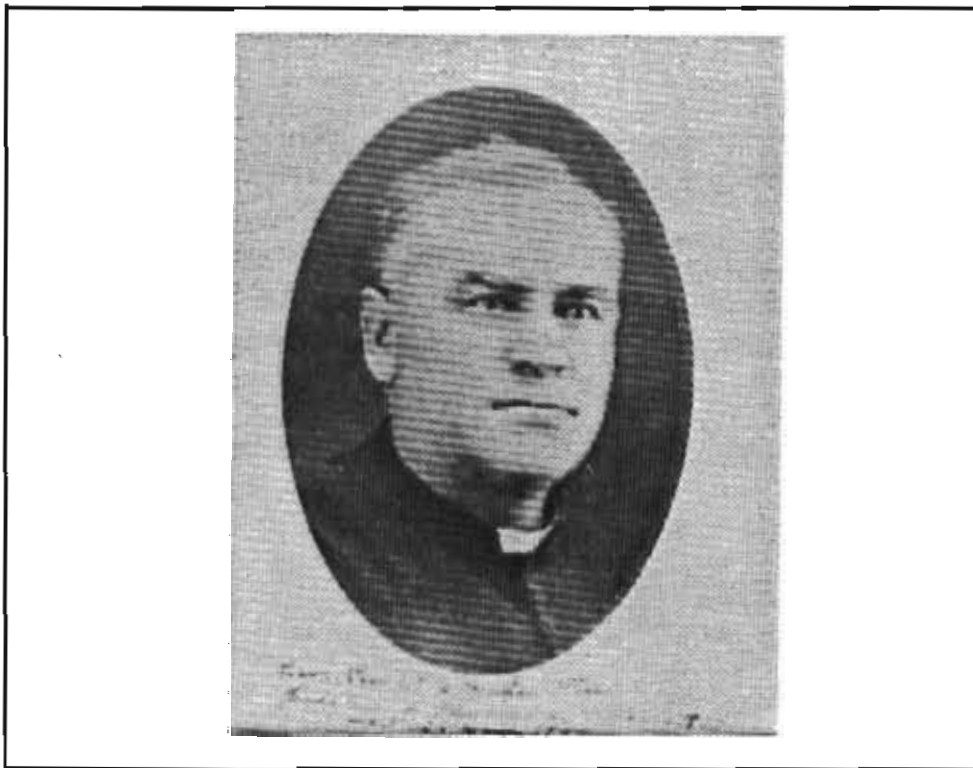
Ici, comme ailleurs, le nombre et la nature de ces groupements varieront selon les nécessités du temps et selon l'inspiration des chefs de file, curés ou paroissiens. Quelques uns connaissent une existence éphémère; d'autres répondent plus à des besoins constants de l'être humain et jouissent d'une certaine perennité.

#### 4. Les curés

"La direction de l'Église des Franco-Ontariens reste en contact direct avec ses ouailles... Le clergé ... est d'origine populaire et l'oublie rarement ... Il est le fer de lance de tous les projets d'envergure ... Ce clergé s'occupe de colonisation, du bien-être de ses ouailles, de secours d'urgence..."<sup>19</sup>

Cette généralisation s'applique sans la moindre réserve au premier curé de la paroisse de la Ste-Trinité de Rockland, l'abbé Pierre Siméon Hudon.

L'abbé Hudon est né le 22 mars 1861 à Ste-Anne de la Pocatière, petit hameau à quelque 80 km au nord-est de la ville de Québec. Un fier canadien de la plus pure espèce! Ordonné prêtre à 26 ans, le 19 mai 1887, il se donne sans crainte et sans délai au jeune mais lointain diocèse d'Ottawa. Il aurait pu probable-



Pierre Siméon Hudon, curé fondateur de la paroisse Ste-Trinité de Rockland de 1889 à 1934.

ment jouir d'un ministère relativement facile dans une paroisse déjà établie de son diocèse original. Il possède un coeur de missionnaire; sa nature généreuse le pousse à oser plus au service de Dieu et des âmes.

Sa présence dans l'Est de l'Ontario coïncide avec le mouvement de colonisation lancé peu avant dans cette région. Il participe à cette grande aventure, la dirige dans son milieu et connaît le succès: pendant deux ans à St-Eugène, non loin de Rockland, puis, pendant quarante-cinq ans à la paroisse de la Ste-Trinité de Rockland.

Nous connaissons la rapidité d'adaptation du jeune curé à sa nouvelle obédience. Nous savons aussi sa facilité à rallier derrière lui ses fidèles et son habileté à remonter leur courage dans la double catastrophe qui frappe la paroisse.

Les épreuves révèlent non seulement son endurance physique, qui suscite l'admiration, mais surtout sa force morale établie sur une confiance absolue en la Providence. Ressortent également chez ce chef son esprit d'initiative et son dévouement entier et désintéressé au bien-être spirituel et matériel des siens. Il est donc peu étonnant qu'il soit "choyé et admiré de ses ouailles".<sup>20</sup> "C'était, dit-on, un homme bon, fort, mais très sévère."<sup>21</sup> Ce dernier épithète laisse entendre un homme de principe qui ne tergiverse pas avec ses obligations personnelles et qui, à la manière du temps, exhorte fortement ses paroissiens à la fidélité entière à leurs devoirs de chrétiens. De toute évidence, cette main ferme s'adoucit d'une bonté foncière qui lui gagne les coeurs.

Le curé Hudon est un homme intelligent. Il conçoit rapidement et clairement, planifie avec soin et exécute avec diligence tout projet dans lequel il s'implique. Il est de toutes les tâches: curé, commissaire d'école, aumônier des associations religieuses, membre actif des groupements agricoles, voire même

directeur de la compagnie locale d'électricité. Ses contemporains le décrivent comme un caractère entier, bâti d'une seule pièce. C'est un homme d'action; il est direct, n'allant pas par quatre chemins pour atteindre son but, sans pour autant tout renverser sur son passage. Sauf en quelques occasions en 1910, les documents parlent peu des difficultés que lui cause son tempérament à l'emporte-pièce. Il semble l'avoir assez bien contrôlé. Notons que sa correspondance avec Mgr Duhamel et ses successeurs est toujours empreinte de déférence entière et de soumission sur-naturelle.

En 1922, en reconnaissance pour ses services et surtout en témoignage de sa valeur de chef, l'archevêque d'Ottawa, le nomme vicaire forain, ou, selon l'appellation courante, vicaire régional. Loin d'être un simple titre honorifique, ce poste entraîne de larges responsabilités. Son rôle est de promouvoir et de coordonner les activités ecclésiastiques d'une région. Il lui incombe de s'assurer que le clergé sous sa juridiction se comporte en tout temps dignement et remplit adéquatement les devoirs de sa charge, que les fonctions sacrées se déroulent selon les règlements liturgiques de l'Église. Sa responsabilité s'étend à l'administration matérielle des paroisses, y apportant, le cas échéant, les améliorations nécessaires. Enfin, il doit faire preuve d'un souci authentique du bien spirituel et corporel de ses confrères dans le sacerdoce.

Cette position, en quelque sorte l'extension de l'évêque dans l'administration de son diocèse, requiert du détenteur des connaissances variées, une profonde expérience personnelle, un doigté délicat, un cœur charitable, somme toute une sagesse consommée. Pas une fonction pour un dilettante! Ce n'est donc pas une sinécure qu'on confie au curé Hudon. C'est une responsabilité additionnelle pouvant taxer les constitutions les plus fortes. Il s'en acquitte avec soin et, semble-t-il, à la grande satisfaction de tous.

L'implication du curé dans sa propre paroisse n'en diminue pas pour autant. À l'exemple de saint Paul, il se "fait tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ". Lors de la fermeture du moulin en 1926, il assiste impuissant à l'exode d'un grand nombre de ses paroissiens. Selon l'historien Lucien Brault, "la moitié de la population quitte Rockland et s'établit à Gatineau et à Hull où elle compte mettre son expérience à profit dans les industries de bois qui y sont exploitées."<sup>22</sup> Les statistiques indiquent qu'il s'agit plus exactement d'une diminution d'environ du tiers de la population. Quoi qu'il en soit, cette perte, qui saigne la paroisse, est vivement sentie.

"L'autre moitié se cramponne à ses modestes biens et maintient la vie et l'activité qui, avec le temps, progresse malgré l'absence de la grande industrie."<sup>23</sup> Plusieurs connaissent le spectre du chômage pour la première fois de leur vie. Le curé se multiplie sans compter pour soulager les misères des individus et des familles. En retour, les paroissiens serrent les rangs autour de leur pasteur. "Son zèle, ses paroles chaudes et réconfortantes"<sup>24</sup> maintiennent en eux une ferme détermination de lutter sur place "au prix des plus grands sacrifices".<sup>25</sup>

La Grande Dépression, frappant ici comme ailleurs, est la dernière goutte qui fait déborder le vase d'amertume que boivent déjà les courageux citoyens de Rockland. Ils sont au seuil du désespoir. Le curé Hudon, inondé de requêtes, doit se surpasser. Son activité charitable connaît une recrudescence intense que limite seulement sa résistance physique.

En effet, le fardeau des ans commence à peser lourdement sur ses épaules courageuses mais affaiblies. Il n'est plus que l'ombre de ce qu'il était naguère. Au mois de mars 1932, sentant ses forces diminuer et désirant toujours maintenir l'excellence du service pastoral, le curé Hudon demande à l'archevêque, Mgr Forbes, de bien vouloir lui adjoindre un auxiliaire-administrateur. Occuperont ce poste, les abbés Hamelin, curé de Wendover,

en 1932, et René Chéné, en 1933. Ce dernier assumera l'entière responsabilité de la paroisse à la mort du curé Hudon, le 26 mars 1934.

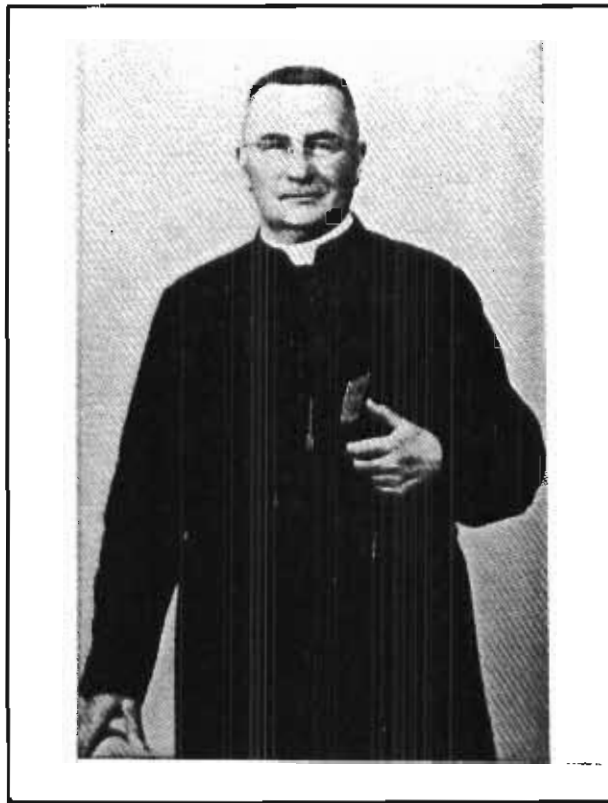
Cette brève esquisse d'une vie magnanime demeure fort incomplète. Elle n'effleure que la surface d'une existence vécue en profondeur. Combien plus riche serait ce portrait si ce prêtre-pionnier avait entrouvert seulement la fenêtre de son âme! De toute évidence, son tempérament s'y refuse. Aujourd'hui, faute d'écrits révélateurs, nous ne pouvons que deviner faiblement les émotions profondes de ce coeur généreux durant son long ministère sacerdotal à Rockland.

Les restes mortels du curé Hudon reposent au pied du Calvaire du cimetière de Rockland. Une simple plaque commémorative en marque l'emplacement; elle invite les fidèles à adresser au Ciel une prière discrète et fervente pour le repos de l'âme de celui qui les a tant aimés.

Le curé Hudon laisse la réputation d'un héros quasi légendaire. Son successeur a de qui s'inspirer! La sagesse de l'archevêque d'Ottawa, Mgr Forbes, ressort dans le choix de l'abbé René Chéné comme co-adjuteur à la paroisse avec droit de succession.

L'intronisation du nouveau curé réjouit le coeur des paroissiens qui ont appris, depuis un an, à le connaître et à l'apprécier. Ce prêtre possède, semble-t-il, un double charisme -douceur et piété- qui lui gagne les coeurs, apaise leur douleur récente et les rassure face à l'avenir.

Né en France, le 16 novembre 1882, de parents cultivateurs, il fait ses études classiques à Combrée et sa théologie au grand séminaire d'Angers où il reçoit l'onction sacerdotale, le 21 décembre 1907. Sa première obédience l'envoie se dévouer comme professeur de collège, fonction qu'il remplit pendant deux ans.



René Chéné, curé de 1934 à 1960.

Dès le 18 septembre 1909, nous le trouvons au Canada. Quelles raisons motivent sa venue ici? Fait-il partie de ces groupes d'exilés français -prêtres, religieux, religieuses- qui quittent leur patrie à la suite des lois anticléricales (les lois Combes)? Veut-il tout simplement se détacher davantage des siens pour mieux remplir sa mission sacerdotale? "Il est venu s'établir au Canada pour y répandre son zèle apostolique."<sup>26</sup> Telle est l'affirmation du journal Le Droit lors du jubilé sacerdotal de l'abbé Chéné.

Son expatriation à l'automne de 1909 s'explique par une invitation des Clercs de Saint-Viateur à la recherche d'un professeur de grec et de latin pour le collège Bourget de Rigaud.<sup>27</sup> Il demeurera à ce poste pendant deux ans.

L'abbé Chéné se lance ensuite dans le ministère paroissial: à Buckingham (1911), à St-Eugène de Prescott (1911-1914), à St-

Emile de Suffolk (1914-1926) et à Wendover (1922-1933). Le 1<sup>er</sup> août 1933, c'est Rockland qui le reçoit comme coadjuteur du curé Hudon. Il prend effectivement charge de la paroisse le 26 mars 1934, le jour même du décès de l'abbé Pierre S. Hudon.

Peu d'événements sensationnels marquent le séjour du curé Chéné, sauf la célébration du cinquantenaire de la paroisse en 1939 et son propre jubilé d'or sacerdotal en 1957. Consolider les positions de la paroisse tant au point de vue administratif que spirituel: voilà, semble-t-il, son objectif. Son aide et son réconfort aux paroissiens démunis continuent durant toute la dernière partie de la crise économique.

Sa disponibilité, son tempérament équilibré et son caractère amène lui ouvrent les coeurs. Il est hautement aimé et respecté. De l'avis des anciens, il ne se départit pas pour autant de son franc parler. En bon Français, il maîtrise avec aisance sa langue. Aussi, ne manque-t-il pas, le cas échéant, de rappeler à ses fidèles, en termes clairs et vigoureux, leurs devoirs de chrétiens. Sa science théologique et son éloquence impressionnent tous ses auditeurs. Une saine rivalité se développe entre les paroisses du diocèse pour s'"arracher" les services de ce prédicateur persuasif et érudit.

Les fêtes du cinquantenaire de la paroisse, les 1, 2 et 3 juillet 1939, marquent les débuts de son séjour comme curé. Toutes les associations religieuses, culturelles et civiles se donnent la main pour faire de ce triduum une fête de joie et de reconnaissance.

Les festivités connaissent un succès inespéré. Encore aujourd'hui, les témoins se rappellent avec émotion le déroulement heureux de ces célébrations grandioses. Quelques-uns arborent fièrement l'album souvenir qu'ils conservent précieusement. C'est un compagnon de route qui leur parle toujours éloquemment;



c'est une banque de souvenirs agréables, un trésor radieux dont la valeur s'accroît avec le passage du temps.

L'année 1957 marque le jubilé d'or sacerdotal du curé Chéné. Les paroissiens saisissent l'occasion d'exprimer leur gratitude profonde et sincère au pasteur qui les guide si habilement depuis vingt-trois ans. Les manifestations maintiennent un caractère de simplicité. L'anniversaire se célèbre dans l'intimité discrète et chaude de la famille paroissiale. L'"Ad multos annos", exprimé en chœur, traduit l'espérance profonde de ces gens de conserver indéfiniment ce mentor rassurant. Ils se cramponnent au pilier qui les soutient spirituellement, socialement, voire même matériellement depuis tant d'années.

L'euphorie du moment leur fait oublier la faiblesse des contingences humaines. Les paroissiens devront bientôt se résigner à la réalité qui les frappe. Le curé René Chéné meurt le 10 avril 1960, dans la 78<sup>e</sup> année de son âge.

La disparition de cet homme de Dieu signale la fin de la deuxième étape vitale de la paroisse: période de charité et de coopération précédée par l'ère d'implantation et d'organisation. Les curés Hudon (1889-1934) et Chéné (1934-1960), taillés à la hauteur de leur mission, s'avèrent les hommes de l'heure. Chez le premier, le caractère fougueux et entreprenant du bâtisseur, tempéré cependant de bonté surnaturelle, le sert à souhait; chez le second, une douceur innée, doublée de fermeté, de science et de piété, assure son succès apostolique. Tous deux, à leur manière spécifique, soutiennent et éclairent la foi des fidèles et orientent leur ministère vers son rôle essentiel: le service spirituel des âmes et le support matériel des pauvres et des déshérités.

Ces deux pionniers tracent ainsi une voie claire à leurs successeurs. L'histoire confirme que ces derniers marchent sans broncher dans les pas des guides de la première heure. Sans

doute, les circonstances de temps et de personnes apporteront des adaptations externes inévitables; l'essentiel, la foi évangélique, demeure. Notons aussi qu'ils ne jouissent pas de la même permanence que les Hudon et les Chéné, permanence qui permet de s'identifier davantage au milieu et de le marquer aussi plus profondément. Enfin, leur tâche ne sera pas facile: Rockland n'est plus le petit bourg tranquille d'antan centré sur la paroisse. C'est une ville plus bruyante, soumise comme tant d'autres, à tous les vents desséchants du monde contemporain: scepticisme, matérialisme, incrédulité. Les chefs religieux d'aujourd'hui sont, plus que jamais, placés sur la ligne de feu. Seule leur force spirituelle vaincra les obstacles qui les assaillent et leur aidera à maintenir bien vive, chez leurs fidèles, la lumière de la foi.

## **5. Au seuil du centenaire**

À la fin de cette brève histoire de la paroisse de la Ste-Trinité de Rockland, l'allégorie évangélique de la maison construite sur le roc surgit spontanément à l'esprit. "Les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison: elle n'est pas tombée parce qu'elle était fondée sur la pierre."<sup>28</sup>

Les fondements géologiques, si solides soient-ils, de l'édifice temporel n'ont, dans le présent récit, qu'une importance secondaire. La solidité des fondements spirituels posés par nos devanciers importe beaucoup plus. Les suppliques des fondateurs en vue de l'érection de l'église et de l'obtention d'un curé résident reconnaissent deux besoins fondamentaux: la nécessité de mieux s'instruire de l'Évangile et celle de se nourrir des sacrements. Ces braves gens, malgré leur peu d'instruction, saisissent spontanément l'essentiel de la vie chrétienne. Par la suite, les vents des épreuves -incendies, perte d'emploi, chôma-

ge, inquiétudes, pauvreté- ont soufflé et sont venus fondre sur eux. Rien n'ébranle leur confiance absolue dans la Providence!

Le centenaire d'une paroisse invite d'abord à un regard sérieux et serein vers le passé. C'est le retour aux sources dont nous parle si souvent notre société contemporaine. Un centenaire invite surtout à de profondes réflexions sur le présent et à de sérieuses projections pour l'avenir. Autrement, il ne sera qu'un instant de réjouissances passagères sans lendemain.

Un centenaire paroissial, c'est l'occasion d'un renouvellement d'ardeur et de détermination: c'est le regain vital de l'esprit et du coeur d'un chrétien. Un centenaire n'est pas la fin d'un voyage; c'est le lancement d'une nouvelle étape, plein d'aventures certes, mais sûre pour quiconque demeure fidèle à l'itinéraire tracé.

## RÉFÉRENCES

1. Hudon, Siméon, ptre, Histoire de La Trinité de Rockland, Ont., (manuscrit), Rockland, le 3 décembre 1894, page 1. (Archives de l'archidiocèse d'Ottawa)
2. Voir CLARENCE CREEK (I. 8(1). 38.), Document des archives de l'archidiocèse d'Ottawa.
3. Hudon, Siméon, ptre, op. cit., page 1.
4. Caron, Thomas, ptre, Lettre à Monseigneur Duhamel.
5. Idem.
6. Idem.
7. Hudon, Siméon, ptre, op. cit., page 2.
8. Idem, page 2.
9. Hudon, Siméon, ptre, op. cit., page 3.
10. Idem, page 3.
11. Album souvenir du cinquantenaire, 1889-1939, page 5.
12. Idem, page 6.
13. Idem, page 7.
14. Idem, page 7.
15. Laporte, Vianney, op. cit., page 39.
16. Idem, page 29.
17. Hudon, Siméon, ptre, op. cit.
18. Edwards, W.C., op. cit., page 24.
19. Choquette, Robert, L'Ontario français, historique, page 146.
20. Album souvenir du cinquantenaire, page 5.
21. Pilon, L., Murphy, H., et al., op. cit., page 13.
22. Brault, Lucien, op. cit., page 326.
23. Idem, page 326.
24. Album souvenir du cinquantenaire, page 9.
25. Idem, page 9.

26. Le Droit, le 28 octobre 1957.

27. Lettre de Paul-Albert Desjardins, c.s.v., archiviste, à Louis Tremblay.

28. Matthieu, VII, 24; Luc, VI, 47.

VII  
L'ÉDUCATION

1. Le système scolaire ontarien:  
une rétrospective
2. Les développements scolaires  
à Rockland

## CHAPITRE VII

### L'éducation

#### 1. Le système scolaire ontarien: une rétrospective

Avant d'entreprendre une revue rapide du système scolaire ontarien, notons que la toute première école, une école française privée, naît à Windsor en 1786, bien avant par conséquent la parution des écoles officielles de la province. Cette école indépendante s'avère donc non seulement l'ancêtre des nombreuses écoles privées qui parsèmeront, par la suite, la carte de l'Ontario, mais également le précurseur de toutes les institutions publiques de la province. L'importance historique d'une telle fondation mérite certes plus que la mention honorable que nous lui décernons présentement. La nature de cette recherche ne nous permet pas de la glorifier plus longuement.

Quelques décennies plus tard, apparaissent les écoles embryonnaires du système scolaire ontarien, les "grammar schools" et les "common schools". Viendront ensuite, en 1841, les écoles séparées. Une analyse rapide de l'évolution de ces institutions scolaires en Ontario, entre 1807 et 1867, vise à étoffer nos connaissances éparses et nous aider à mieux saisir, par la suite, les développements scolaires à Rockland.

##### a) Les "grammar schools"

En 1807, si étrange que la chose puisse nous paraître aujourd'hui, l'appui financier du gouvernement se limite aux écoles dites grammar schools. Ce type d'école, assez difficile à définir en termes contemporains, "correspond grosso modo à une certaine école secondaire".<sup>1</sup> Il participe à la fois à la nature

d'une école élémentaire et à celle d'une école secondaire. La lecture, la calligraphie, la grammaire, l'arithmétique et le latin figurent à son programme. "La grammar school n'est vraiment pas de niveau secondaire."<sup>2</sup>

Cette école constitue un cercle fermé, desservant les intérêts d'une classe privilégiée dans les centres les plus importants. Les parents ordinaires ne peuvent payer à leurs enfants le luxe d'y accéder, les frais de scolarité la rendant accessible seulement aux plus fortunés. De plus, son programme favorise les enfants qui se destinent aux professions libérales.<sup>3</sup> Conséquemment, "ce genre d'institution ne saura capter l'imagination populaire, car plus de vingt ans plus tard, en 1829, on ne retrouve que 11 écoles semblables, dispensant l'enseignement à un total de 280 élèves".<sup>4</sup>

#### **b) Les écoles communes (Common Schools)**

Au niveau purement élémentaire, vers 1800, l'éducation en Ontario est laissée entièrement à l'initiative individuelle. Les autorités sentent le besoin d'écoles populaires mais ils n'assument le fardeau ni de leur fondation, ni de leur entretien. Le Canada-Ouest (ou le Haut-Canada, comme on l'appelle) n'existe, comme entité séparée, que depuis 1791 en vertu de l'Acte Constitutionnel. Les problèmes économiques immédiats d'une société encore en son enfance retiennent toute l'attention et absorbent le peu de fonds dont dispose alors la nouvelle province. L'éducation de la masse ne figure pas parmi les priorités de l'oligarchie gouvernementale. Celle-ci se contente de soutenir moralement ceux qui, de leur propre chef, entreprennent d'instruire le peuple.

Durant le premier quart de siècle de l'existence du Haut-Canada, ce sont des parents intéressés qui assument cette responsabilité. Ils fondent des écoles où leurs enfants pourront,



espèrent-ils, acquérir au moins les rudiments de la langue et des mathématiques. Ces écoles -dites écoles COMMUNES- fonctionneront sans aide gouvernementale pendant les premières décennies de leur existence.

En 1816, le gouvernement, encore peu convaincu de la nécessité d'instruire les enfants des colons, passe néanmoins l'**Acte des Écoles communes**. Cette loi soulage quelque peu les contribuables par le versement annuel d'un modeste subside. Modeste en effet, puisqu'en 1838, le gouvernement contribue moins de 2,00\$ par élève annuellement!<sup>5</sup> Malgré cette loi, les parents demeurent toujours responsables de la fondation et de l'entretien de ces écoles. Il leur incombe aussi de payer leur quote-part (40%) du salaire du professeur. Alors seulement, sont-ils habilités à élire trois commissaires d'école dont la fonction est d'embaucher un professeur compétent et de recommander le versement de son salaire, approximativement 100\$ annuellement.

La **Loi des Écoles communes de 1816** ne consacre pas le principe de la gratuité scolaire. Cette reconnaissance ne viendra que beaucoup plus tard, en 1871. Le fardeau financier des écoles communes repose toujours sur les épaules des parents. La loi de 1816, c'est le système scolaire public simplement au stade embryonnaire. Par sa contribution monétaire, si minime soit-elle, la province admet implicitement sa responsabilité financière; elle pose également les fondements démocratiques du système public en prescrivant l'élection de conseillers scolaires. Malheureusement, malgré une reconnaissance tacite de ses obligations, le gouvernement fait preuve de lésinerie. Son attitude mesquine explique la lenteur avec laquelle les écoles communes se développent et le peu d'élèves qui les fréquentent. "À peine plus de la moitié des enfants des années 1830 fréquente l'école pour une durée moyenne de douze mois."<sup>6</sup>

Ces considérations générales sur les écoles communes nous permettent de situer nos premières écoles françaises publiques.

À cette époque, les Canadiens français sont plus nombreux dans le sud de la province. Les autres centres francophones, y compris Ottawa, n'existent pratiquement pas. Les Franco-Ontariens des comtés de Kent et d'Essex se prévalent des stipulations de la loi de 1816 et "confient à des maîtres de langue française l'instruction de leurs enfants".<sup>7</sup> "Au vu et au su de tous, les autorités provinciales y comprises, ces maîtres ignoraient tout de l'anglais."<sup>8</sup> Notons qu'alors la langue du professeur détermine celle de l'école. C'est ainsi que les premiers Franco-Ontariens fondent leurs propres écoles communes françaises et s'en assurent le contrôle, tout en bénéficiant d'une certaine aide gouvernementale. Le comté de Kent en compte cinq dès 1817 et dix en 1827 prodiguant l'enseignement **en français** à quelque 260 élèves. Un précédent fort intéressant à considérer!

Cet élan se maintiendra dans le Sud au cours du 19<sup>e</sup> siècle et s'étendra ailleurs dans la province à mesure que surgissent, dans la deuxième moitié du siècle, d'autres centres francophones, particulièrement dans les comtés de Prescott et de Russell. Ces écoles connus plus tard sous le vocable d'écoles **publiques** françaises, contribueront des pages palpitantes à l'histoire franco-ontarienne.

Les écoles dont nous venons de parler, les **grammar schools** et les **common schools** (les écoles communes), évolueront séparément; à partir de 1855, par entente réciproque, une fusion des deux sur une base individuelle se dessine. En 1850, les autorités locales jouissent de l'**option** de prélever des taxes foncières pour le financement des écoles communes. La gratuité scolaire devient une réalité en 1871 seulement. Également, la loi de 1871 substitue le terme **public school** à l'expression **common school**; elle abolit les **grammar schools**, les remplaçant par les **high schools** et les **collegiate institutes**; elle déclare l'assistance scolaire obligatoire durant un minimum de quatre mois par année pour tout enfant entre les âges de 7 et 12 ans.

Notre étude historique de l'organisation scolaire ontarienne demeure incomplète sans l'analyse du développement de l'école séparée qui, avec l'école publique et l'école secondaire, forme la triade sur laquelle s'édifie, depuis ses débuts, le système scolaire de l'Ontario.

### c) L'école séparée

À la suite des rébellions de 1837, la structure politique du Canada change. Après l'assentiment royal du 10 février 1841, les deux provinces constituées en 1791 disparaissent et se fondent en un seul territoire, le Canada-Uni.

Une des premières lois introduites à la nouvelle Assemblée législative, le 20 juillet 1841, vise l'amélioration de l'école commune. Lord Sydenham, le gouverneur, veut procéder à l'organisation générale de l'enseignement, l'uniformiser et lui assurer des structures administratives viables. Ce projet de loi préconise des réformes salutaires sans contenir rien de particulièrement révolutionnaire jusqu'à son étude en comité. C'est à ce moment qu'une clause favorable à la dissidence fait son apparition.<sup>9</sup> Certains protestants, mus par le désir d'assurer la prépondérance à l'usage de la Bible comme manuel de lecture et craignant l'opposition de la majorité catholique, proposent une formule d'"opting out", selon l'expression en vogue aujourd'hui.

Au cours de la discussion, l'Honorable William Morris, ardent défenseur de la position protestante, ferme la porte à tout compromis.

"I would just observe, that if the use by Protestants of the Holy Scriptures in their Schools is so objectionable to our fellow subjects of that other faith, the children of both religious persuasions must be educated apart; for Protestants never can yield that point, and therefore, if it is insisted upon

that the Scriptures shall not be a classbook in Schools, we must part in peace, and conduct the education of the respective Bodies according to our sense of what is right."<sup>10</sup>

"Ainsi les efforts des Protestants du Canada-Est pour se protéger devant la majorité catholique font que la minorité catholique du Canada-Ouest jouira désormais d'une protection légale devant la majorité protestante."<sup>11</sup>

La clause de dissidence de la loi de 1841 prévoit que les citoyens de foi religieuse autre que celle de la majorité d'un district donné puissent établir leurs propres écoles confessionnelles, soumises aux mêmes obligations et recevant les mêmes octrois que les écoles communes. Toute minorité -protestante ou catholique- peut s'en prévaloir. "Cette clause est la pierre angulaire de la législation ontarienne sur les écoles séparées."<sup>12</sup>

La loi de 1841 accepte le principe de la dissidence; celle de 1843 établit l'existence légale de l'école séparée. L'expression "école séparée" (separate School) y apparaît pour la première fois dans la section XV.<sup>13</sup> Cette nouvelle loi détermine les conditions de sa création et en limite aussi les attributions et les privilèges. Les Franco-Ontariens combattrent avec acharnement pour l'obtention de concessions favorables à leurs écoles.

Grâce à leur persistance, les écoles séparées verront, au cours des ans, un élargissement du cadre restreint de la première heure: le droit d'avoir plus d'une école dans les villes (1851), l'exemption de la double taxation (1853 et 1855), l'incorporation des conseils scolaires séparés autorisés à prélever leurs propres impôts (1853), la réduction de 12 à 10 le nombre de contribuables requis pour l'établissement d'une école et d'un conseil d'écoles séparées (1855). Disparaît en 1855 l'article stipulant que le maître de l'école commune soit d'une autre confession religieuse, seule clause qui justifiait l'établissement de l'école séparée.

Ces accommodements et bien d'autres consentis par Toronto seront codifiés à nouveau, complétés et inclus dans la loi de 1863, la loi Scott, du nom de son parrain, Richard William Scott, député catholique d'Ottawa. Cette "charte des écoles séparées en Ontario"<sup>14</sup> est en vigueur lors de l'adoption en 1867 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, la constitution de la nouvelle fédération. D'où son importance capitale! L'Article 93 accorde à la législature de chaque province le droit exclusif de décréter des lois relatives à l'éducation, sous réserve que "rien dans une telle législation ne doit porter préjudice à un droit ou privilège que la loi, lors de l'Union, attribue dans la province à une classe particulière de personnes quant aux écoles confessionnelles".<sup>15</sup>

L'histoire plus que séculaire de nos écoles séparées relève de l'épopée. Nous connaissons les phases de leur établissement et de leur première consolidation. Passées par le creuset de la persécution de 1912 à 1927, elles en sortent purifiées, plus fortes et mieux organisées. Depuis lors, les progrès de ces écoles n'ont de limites que leur moyens financiers. Dans ce domaine, par rapport aux écoles publiques, elle font littéralement figure de parent pauvre. Statut peu enviable! L'accès aux taxes des corporations gonflerait leurs coffres et leur assurerait un avenir des plus optimistes.

## 2. Les développements scolaires à Rockland

### a) Les écoles élémentaires

L'histoire des premières écoles de Rockland nous fournit un récit d'écoles séparées établies avec audace et persévérance. Elle lève le voile sur un autre champ de l'activité intense du curé Hudon. Malgré ses préoccupations nombreuses, le curé maintient ses priorités. L'éducation catholique et française des

jeunes demeure en tête de sa liste. Il en devient la cheville ouvrière.

Dès le 16 juillet 1889, moins de deux mois après son arrivée, il envoie à Mgr Duhamel une lettre dont la teneur entière traite d'éducation. On y décèle d'abord une note de déception: "Il n'y a dans cette paroisse qu'une école commune pour les catholiques."<sup>16</sup> Il semble satisfait de l'enseignement du français, mais il regrette l'absence d'instruction religieuse. "Le français est enseigné, mais il n'est pas question de catéchisme."<sup>17</sup> L'optique est vraiment celle du pasteur soucieux du développement spirituel des siens. N'est-il pas en cela fidèle à sa mission et n'exprime-t-il pas le désir profond des paroissiens qui, peu d'années avant, pétitionnaient pour une église et un curé résidant?

Plus loin dans la même missive, il dévoile son intention de fonder une école séparée, sachant pertinemment que les Catholiques sont assez nombreux pour l'établir solidement. "Les Canadiens sont cependant en grande majorité à Rockland. J'entends, Monseigneur, par Canadiens les Catholiques."<sup>18</sup> Néanmoins, il se demande s'il n'est pas mieux "de ménager les susceptibilités des Protestants encore pendant un an ou deux, plutôt que de rompre, en se séparant d'eux."<sup>19</sup> Il espère que les Protestants créeront eux-même leur propre école dissidente "vu que cette année, ils sont obligés d'agrandir la maison d'école".<sup>20</sup>

Dans la suite de sa lettre, le curé Hudon fait preuve d'une connaissance exacte de la loi scolaire ontarienne. Nous ne mettons pas en doute son désir sincère de ne pas vexer les Protestants; nous comprenons encore mieux son espoir de les voir établir une école séparée. La loi (celle de 1853 et celle de 1855) prévoit qu'en cas de scission de l'école commune, l'école séparée demeure responsable de sa quote-part de l'obligation financière encourue au préalable par l'école commune quant à l'édifice et son ameublement.<sup>21</sup> Par conséquent, en plus de défrayer les coûts

d'une nouvelle installation, les dissidents doivent payer leur part convenue des dettes antérieures de l'école commune. Double fardeau que le fin curé ne veut pas imposer aux contribuables catholiques, mais qu'il laisserait volontiers aux Protestants! En fait, l'obstacle qui empêche les uns et les autres de consommer une séparation désirée "c'est seulement la difficulté de cette maison commune qu'ils ont bâtie de concert avec M. Edwards et sur laquelle il reste encore une assez forte dette à payer".<sup>22</sup> Voilà le noeud que personne ne veut trancher!

Pour le moment, le curé cherche un compromis pour justifier la présence continue de jeunes catholiques à l'école commune. Il conseille aux commissaires catholiques de patienter et d'essayer d'obtenir "que le catéchisme soit enseigné de trois heures et demi (sic) jusqu'à quatre (heures)".<sup>23</sup> Solution destinée aussi à temporiser et à permettre une planification à long terme.

### **i) La première école séparée**

Cependant, six mois après seulement, une école séparée catholique surgit, semble-t-il, comme par enchantement. "La construction de l'école a commencée (sic) le 2 Décembre 1889 et l'école a été ouverte le 20 Janvier 1890."<sup>24</sup> Qu'est-il arrivé dans l'intervalle pour pousser le curé à tant de célérité? Remords de conscience du pasteur inquiet? Directives péremptoires de Mgr Duhamel? Pression des paroissiens prêts à assumer les obligations financières? Les documents n'en donnent pas le moindre indice; on ne peut que spéculer. La combinaison de ces trois facteurs -remords, directives, pression- aurait pesé dans la balance en faveur de sa construction rapide. Impossible cependant d'élucider d'une façon certaine le mystère entourant l'établissement soudain de cette école.

Exposer les détails de ses premiers développements s'avère tout aussi difficile. Aucun document unique nous éclaire complè-

tement. Il nous faut glaner attentivement dans le "Rapport sur les écoles" présenté annuellement, selon toute évidence, à Mgr Duhamel.

Dans le rapport en date de 1891 (sans mois ni quantième), le curé Hudon affirme simplement: "Il y a une École élémentaire dans la paroisse, séparée, R.C.",<sup>25</sup> 176 garçons et 141 filles l'ayant fréquentée l'année précédente, la première année de son ouverture. Ces trois cent dix-sept jeunes étudiants sous l'égide de trois professeurs seulement: "un maître marié et deux maîtresses".<sup>26</sup> (Il ne donne pas leur nom.) Le curé souligne que "plusieurs parents négligent d'envoyer leurs enfants".<sup>27</sup> Rappelons qu'en vertu de la loi de 1871 l'assistance scolaire est obligatoire durant quatre mois au moins pour les enfants de 7 à 12 ans.<sup>28</sup> En 1919 seulement verra-t-on l'assiduité obligatoire s'étendre à toute l'année, jusqu'à l'âge de 16 ans.<sup>29</sup>

Notre curiosité trouve un peu plus de satisfaction dans le rapport du 4 janvier 1892. "Cette école séparée est désignée sous le nom d'École Séparée Romaine Catholique de Rockland. (Pas de numéro) Elle est située sur la rue "Principale", presque en face de l'église. (Pour le présent, il est difficile de donner une situation plus appropriée, vue (sic) que ce côté de la rue ne porte pas encore de numéro dans le plan de la Corporation. Un nouveau plan se fait dans le moment, comprenant les lots concédés à l'ouest de la rue Principale.)<sup>30</sup> À la lumière de ce nouveau plan, le curé pourra préciser le 28 décembre 1896: "Elle est située, dit-il, sur le terrain No 4 South Main Street",<sup>31</sup> la rue "Principale" à laquelle il réfère ci-dessus.

M. Téléphore Rochon, le futur inspecteur, et les demoiselles "Bridgite" (sic) Séguin et Emma Leroux apparaissent comme les professeurs attitrés. Ils sont probablement les trois instituteurs assignés dès l'ouverture de l'école mais dont les noms ne figurent pas au rapport succinct de 1891. M. Rochon agit, semble-t-il, comme directeur puisque son salaire est de 400\$ tan-



dis que celui de "Bridgite" Séguin n'est que de 225\$, tous deux possédant par ailleurs un certificat d'enseignement de 3e classe octroyé par le Bureau d'Examineurs des comtés de Prescott et de Russell. Mlle Emma Leroux, ne détenant qu'un "Permis" de l'inspecteur John White, reçoit 160\$ annuellement.<sup>32</sup>

Le curé s'inquiète du nombre de jeunes qui ne fréquentent pas l'école: 325 seulement assistent aux classes sur un total possible de 450. "Encore sur ces 325, il y a 120 enfants qui n'ont pas assisté les 100 jours requis par la loi. Ce sont ceux qui travaillent au moulin et d'autres négligents."<sup>33</sup> Ici encore, le curé Hudon démontre sa connaissance exacte de la loi scolaire. Vers 1885, la durée obligatoire de l'assistance scolaire passe de quatre mois (environ 80 jours) à 100 jours annuellement.<sup>34</sup>

M. Hudon a-t-il raison de s'inquiéter outre mesure de la fréquentation scolaire de ses jeunes? Compte tenu du temps et des circonstances locales -la nouveauté de l'école séparée, l'habitude de travail prise par plusieurs garçons, la pauvreté du milieu, l'indifférence de certains parents- nous ne le croyons pas. Nous comprenons l'émotion qui le secoue, l'école séparée étant en quelque sorte sa création. Le succès de celle-ci -la qualité de l'enseignement et la moyenne d'assiduité- lui tient à coeur. Une connaissance des statistiques des écoles de la province l'aurait rassuré dans une certaine mesure. À l'époque, l'assiduité de 23% de la population scolaire rurale s'avère inférieure aux cents jours par année prescrits par la loi.<sup>35</sup>

Quoi qu'il en soit, la modeste école progresse, comme en font foi les rapports annuels subséquents et la nécessité de l'agrandir quelques années plus tard.

## ii) L'Académie du Sacré-Coeur

En 1896, cette première école séparée connaîtra de nouvelles dimensions afin d'héberger une gent écolière croissante ainsi que cinq Soeurs Grises de la Croix qui en assumeront, dès septembre, la direction.

Le 6 juillet 1896, le curé met son évêque au courant des derniers développements. "Nous sommes actuellement à bâtir, et pour les Soeurs, et pour agrandir l'école. Mais nous n'avons pas d'argent, Monseigneur. Nous bâtissons de cinquante-trois pieds par trente-sept et deux étages complets à part le rez-de-chaussé (sic) et les mansardes. La bâtisse est en bois briquelé."<sup>36</sup>

Pour renflouer une caisse aplatie, il demande à Mgr Duhamel la permission "non pas directement de faire un bazar, mais quelques raffles dans ma salle où tout en s'amusant on pourra trouver les fonds les plus urgents pour faire face aux dépenses les plus pressantes".<sup>37</sup> Le curé Hudon, ayant déjà entrepris les travaux de réfection, doit posséder une confiance absolue dans la Providence, dans la bienveillante compréhension de son pasteur et dans l'efficacité de la bénédiction épiscopale.

Pourtant, ses talents d'organiseurs l'empêchent d'agir à l'aveuglette. Il n'est pas homme à se lancer tête baissée dans l'inconnu. Connaissant bien le diction "Aide-toi et le Ciel t'aidera", il s'assure dans la conjoncture présente le concours bienfaisant de W.C. Edwards, le philanthrope local. "M. Edwards nous a déjà fait cadeau de l'ancien terrain d'école qu'il avait aussi donné, et pour lequel il a refusé sept cent (sic) piastres au printemps. Il m'a donné cela quand je lui ai dit que nous avions les Soeurs pour enseigner à l'automne... De plus, il nous avance tout le bois nécessaire aux meilleures conditions possibles. Nous payerons quand nous le pourrons..."<sup>38</sup> Une entente à l'amiable!

Les cinq religieuses, les Soeurs St-Placide, supérieure, Ste-Pulcherie, Ste-Anatolie, Ste-Marie du Rédempteur et Alphonse-Marie,<sup>39</sup> occupent leur nouvelle demeure le 31 août.

L'inauguration officielle de l'école, connue désormais sous le vocable d'**Académie du Sacré-Coeur**, se tient la journée même de l'ouverture des classes, le 2 septembre 1896. Cinq pièces sont affectées aux 264 élèves, ce qui représente une moyenne de quelque 53 élèves par classe! Dans son rapport de fin d'année, quelques mois après, le curé écrira avec joie: "L'école du village va très bien depuis que nous avons les Soeurs et les enfants assistent bien aussi."<sup>40</sup>



L'Académie du Sacré-Coeur, 1963.

L'arrivée des Soeurs Grises accentue l'ascendance des inscriptions scolaires. On constate une augmentation sensible à l'automne de 1903, causée en partie par la fermeture saisonnière du moulin. En 1904, huit religieuses dirigent chacune leur petit "bataillon". L'inscription de 1908, portée à 459 étudiants, im-

pose un nouvel agrandissement de l'édifice. En 1913, le personnel enseignant s'élève à dix religieuses, se tenant ainsi à la hauteur de la tâche d'instruire un nombre croissant d'élèves. Peine perdue! Trois ans plus tard, l'espace manque. L'école ne se prêtant plus à de nouvelles transformations, la Commission scolaire transfère quelque 100 garçons dans une salle de l'hôtel-de-ville. Les Soeurs Grises ne pouvant fournir de personnel additionnel, ces jeunes sont alors confiés à des laïcs dévoués.

L'Académie du Sacré-Coeur poursuivra son travail intense et fructueux pendant près de quarante ans encore. Sous l'habile direction des religieuses, les élèves assimileront le meilleur en valeurs humaines et spirituelles. En 1952, l'institution dépasse le cap de la cinquantaine. Ses planchers et ses escaliers supportent péniblement le poids des nombreux petits pieds. Ses murs n'ont plus la résistance d'antan. Son espace restreint ne répond plus aux exigences nouvelles. De guerre lasse, elle cède la vedette à une plus jeune, la toute neuve école Ste-Trinité, inaugurée en 1952. Depuis lors, après quelques retours sporadiques et limités sur la scène scolaire, elle se retire définitivement, devenant uniquement la résidence des religieuses.

### **iii) La Succursale: l'école oubliée**

La tradition orale constitue une excellente source de renseignements. Elle pique toujours la curiosité et oriente souvent le chercheur vers des pistes inexplorées. À l'aide de documents qui corroborent ou contredisent les témoignages oraux, celui-ci s'efforce d'établir la véracité historique.

Une affirmation spontanée d'un "vétérant" de Rockland lors d'une conversation avec les présents auteurs éveille leur attention à l'existence possible d'une deuxième école séparée avant 1909. Nous savons que l'Académie du Sacré-Coeur remplace en 1896 la première école séparée (1891) en face de l'église, sur la rue

Principale. Cinq ans après, une deuxième école séparée prend naissance à Rockland-Est, cette fois. À notre connaissance, aucun ouvrage actuellement publié affirme ou laisse soupçonner même l'existence de cette école tombée dans l'oubli.

L'histoire de l'établissement de Rockland nous apprend que le développement du village se poursuit d'abord au centre puis vers l'est surtout, peu après. Il s'ensuit une augmentation notable de la population dans ce dernier secteur. L'éloignement de l'école centrale force donc de nombreux enfants de Rockland-Est à parcourir, deux fois par jour, une distance considérable. L'animosité qui existe, dès le début, entre les gens du village (les "Pitons") et ceux de Rockland-est (les "Taros") n'est pas de nature à rassurer les jeunes qui doivent traverser le "no man's land" quotidiennement. Ce parcours est souvent marqué, paraît-il, d'attaques abusives, verbales ou corporelles. Pour le moins, les enfants se sentent-ils mal à l'aise à l'école du village.

Ces facteurs militent en faveur de la création, dans les plus brefs délais, d'une école séparée dans Rockland-Est. A-t-on attendu en 1909 ou s'est-on efforcé de rendre justice aux parents et aux enfants de ce secteur aussi tôt que possible?

La fidélité du Curé Hudon à rendre compte de l'état de ses écoles élucide la question. Elle confirme le témoignage de M. Thomas Girard et nous aide à sortir l'école des oubliettes historiques. Son bref rapport du 4 août 1901<sup>41</sup> nous fournit notre premier indice: "2 écoles séparées catholiques".<sup>42</sup> Cette réponse à la question "Combien d'écoles séparées dans votre paroisse?" frappe par sa concision et sa précision. Contrairement à son habitude, le curé se montre ici sobre de détails. C'est peu, mais c'est beaucoup en ce qui nous concerne puisque cette phrase laconique confirme, pour la première fois, l'existence, dès 1900, d'une seconde école séparée dans les limites de la paroisse.

Quel est le nom de cette école? Où est-elle située? Combien d'élèves la fréquentent? Le rapport du 27 mai 1902 nous donne la réponse à cette triple question: "L'autre école séparée est désignée sous le nom de **Succursale de l'École séparée de Rockland.**"<sup>43</sup> Elle est situé sur le lot 23, 1<sup>ere</sup> Concession du Township de Clarence et est fréquentée par 133 enfants."<sup>44</sup> C'est une école à deux classes sous la tutelle de Mlles Ledia Lecraw et Mary O'Byrne, institutrices.<sup>45</sup>

Subséquentment, les détails additionnels fournis par le curé dissipent toute confusion possible quant au nom de cette école et à son emplacement. Il affirme qu'elle "est désignée sous le nom légal de Succursale de l'École Séparée du Village de Rockland".<sup>46</sup> À deux reprises, il la nomme "l'école du cimetière",<sup>47</sup> à cause de sa proximité relative à ce dernier, ou "l'école séparée No 2 du township de Clarence et située dans les nouvelles limites de la Corporation de Rockland, bâtie aussi sur la rue Principale, du No 23 du township de Clarence."<sup>48</sup>

M. Thomas Girard, un des anciens élèves de la Succursale, précise que l'école occupe alors le terrain où s'élève aujourd'hui la maison "Willie" Lalonde, sise à l'angle sud-ouest des rues Laurier et Caron.

Le personnel enseignant se caractérise par son instabilité. Durant une période relativement courte, on assiste à une succession continue de professeurs différents. Le rapport de 1901 n'identifie par les deux premiers enseignants. En septembre 1902, Donalda Galipeau et Alma Marier, remplacent Ledia Lecraw et Mary O'Byrne. La série de changements continue: Marie David et Alice Dubé (1904), Alda Gauthier et Berthe Deshaîtres (1906), Agnès Cardinal et Alma Marier (1907), George Harbic, le premier instituteur, et Alma Marier (1908). Cette dernière est la seule dont le nom apparaît pendant deux années consécutives et dont le service atteint un total de quatre ans.

Comment expliquer une telle instabilité? Les documents que nous possédons n'éclaircissent pas ce point. La réponse se trouve peut-être dans le nombre d'élèves par classe, une moyenne d'environ 66 élèves, et dans la qualité de cette gent écolière. Parlant d'assiduité scolaire, le curé Hudon écrit: "L'école du cimetière est celle qui est la plus négligée par la négligence des parents."<sup>49</sup> M. Thomas Girard se rappelle de ses belles journées d'école buissonnière passées dans les champs, la forêt ou près d'un ruisseau. De plus, les moyens de fortune mis à la disposition de professeurs peu expérimentés ne contribuent certes pas à encourager la permanence.

Tout n'est donc pas facile dans cette petite école à deux classes. L'enseignement dans une annexe -aujourd'hui, on penserait à une classe portative- s'avère souvent pénible. Les lignes précédentes nous éclairent peu sur l'efficacité de l'enseignement de cette institution de courte durée. Elles cherchent simplement à remplir une page laissée blanche dans les annales des écoles séparées de Rockland.

Dès 1909, les élèves de la "Succursale" transfèrent à l'école Ste-Famille, construite à proximité pour mieux répondre aux besoins de la population scolaire de Rockand-Est.

#### **iv) L'école Ste-Famille**

Nous venons de voir les efforts de la "Succursale" pour desservir, de 1900 à 1909, la population de ce secteur. Les deux classes à multiples divisions ne réussissent pas à établir l'atmosphère nécessaire à la poursuite d'une solide instruction. Il y a trop à faire et trop peu de moyens pour atteindre cette fin.

Devant les lacunes évidentes de cette école, -locaux trop exigus, classes surchargées, personnel changeant, gent écolière peu intéressée- la Commission scolaire n'a d'autre alternative

que la construction d'un édifice plus spacieux et administré par un personnel stable et compétent. Elle inaugure donc, en septembre 1909, une nouvelle école à quatre classes, l'école Ste-Famille, un bâtiment en briques à deux étages. Deux autres classes s'ajouteront en arrière par la suite.

La valeur d'une école est en proportion directe à la richesse de son corps professoral. Rappelons qu'à cette époque, les instituteurs francophones possèdent, en général, un certificat de 3e classe. Les certificats plus élevés leur seront octroyés après la fondation de l'école normale de l'Université d'Ottawa en 1923. Les premiers enseignants répondent aux exigences de la Commission scolaire, l'expérience et la science étant les premiers critères. Brigitte Séguin, l'une des pionnières de la toute première école séparée de Rockland (1890), occupe le poste de directrice. Elle est heureusement secondée dans son travail par sa soeur, Georgiana Séguin. Viennent ensuite Joseph Aspeck, Irène Deshaîtres et Alma Marier (toujours au service des jeunes de Rockland-Est). D'autres succéderont par la suite et laisseront comme ceux-ci un souvenir impérissable.

Les détails spécifiques sur la vie à l'école Ste-Famille nous manquent. Cette institution, la seule des premières écoles séparées de Rockland à échapper au pilon démolisseur, révèle cependant peu de son histoire vitale. À moins d'une découverte inattendue, les secrets de ses annales demeureront inaccessibles, malheureusement, aux générations à venir.

L'existence de l'école prend fin en 1969, après plus d'un demi siècle de service. La consolidation de la population scolaire dans un seul bâtiment central répond alors à la nouvelle politique du gouvernement à travers la province d'Ontario. À cette époque, particulièrement, disparaissent de nombreuses petites écoles qui cèdent la place à une construction moderne, plus spacieuse, mieux aérée et éclairée, à l'épreuve des incendies et offrant surtout des services plus nombreux et variés.



Les élèves et leurs professeurs transfèrent donc à l'école Ste-Trinité qui vient de subir des transformations en prévision de ce nouvel afflux. C'est à cette école que se réalise la fusion, dans la paix et l'harmonie, de la population scolaire de Rockland-Est avec la gent écolière du reste de la ville. Un événement historique en soi!

Si l'école Ste-Famille cesse comme institution scolaire, elle poursuit néanmoins son activité éducative à un autre palier et sous une forme différente. Après une métamorphose de cinq ans, elle renaît transformée en centre culturel, le centre culturel Ste-Famille. Elle prolonge ainsi sa vie dans le milieu même qui l'a vu naître et étend son influence bénéfique à toute la ville.

#### v) L'école St-Joseph: le "McGill"

Cette école possède le mérite d'avoir participé, pendant un quart de siècle, à l'éducation de plusieurs générations de garçons. Quoique mieux connue que celle de la "Succursale", son histoire demeure quelque peu dans la pénombre.

À la question: "Où avez-vous fait vos études?", ses anciens élèves, mi-figue, mi-raisin, répondent sans hésiter: "Au McGill"! Cette métaphore, née probablement d'une plaisanterie lancée alors par un pince-sans-rire anonyme, traduit cependant aujourd'hui la fierté des élèves d'antan.

L'école St-Joseph possède un histoire particulière. L'origine de la bâtisse de la rue Giroux remonte à l'établissement, en 1910, d'une usine de mica. Cette industrie locale exploite le minerai extrait des mines dans la vallée de la Gatineau. Le mica, alors fort en demande, sert d'isolant dans les appareils électriques qui envahissent de plus en plus le marché. Durant sa période la plus prospère, l'usine emploie près de soixante femmes



Étudiants devant "le McGill", coin des rues  
Giroux et Chéné, vers 1950.

qui, de leurs doigts habiles, éminent les échantillons de mica. Les feuilles ainsi obtenues sont expédiées aux diverses manufactures de produits secondaires au Canada et en Europe. La fabrication de nouveaux isolants amène le déclin de cette industrie qui ferme ses portes en 1924.

Sans spécifier les modalités, les documents indiquent que, vers 1926, le curé Hudon se porte acquéreur de l'usine abandonnée, du moins de l'une des bâtisses qui constituent ce petit complexe industriel. Peu après, cette aile d'un étage est convertie en école pour les garçons. Le curé loue l'édifice à la Commission scolaire au taux de "25\$ par mois d'école",<sup>50</sup> celle-ci s'engageant d'en assurer, à ses frais, l'entretien. En 1935, le curé Chéné affirme: "Elle (la commission scolaire) a presque refait la bâtisse. Il faudra sous peu, à l'école, des réparations considérables."<sup>51</sup> Il intercède alors pour une réduction du taux de location à "10\$ par mois de classe".<sup>52</sup>

Le montant ainsi épargné ira, semble-t-il, à payer le salaire d'un professeur. "Les classes étant de 50 à 55 élèves par classe, la Commission scolaire a été obligée d'engager une institutrice de plus cette année. Or, à cause de cela, Monseigneur, la Commission scolaire ne peut plus rencontrer ses obligations."<sup>53</sup>

Voilà une illustration parfaite de l'iniquité de la distribution des taxes scolaires entre les écoles publiques et les écoles séparées de la province! L'exclusion des écoles séparées à l'accès aux taxes des corporations force la commission scolaire de Rockland à quêter, en quelque sorte, pour boucler un budget toujours trop mince. À peine offre-t-elle l'essentiel à sa population scolaire!

Malgré les améliorations apportées par la commission scolaire, l'école St-Joseph est loin d'être un château. Plus d'un ancien se rappelle avoir claqué volontairement le plancher pour en faire sortir la poussière de mica. L'école garde son aspect vétuste tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Sa vieille coque rectangulaire tient plus du chaland que du navire. Protégé par de nombreux calfatages au cours des ans, ce vieux bateau refuse de sombrer!

L'école St-Joseph possède, semble-t-il, du caractère! Est-ce dû à sa population scolaire -des garçons bruyants et espiègles- ou à la valeur de son personnel enseignant? Il est difficile de le déterminer. Cependant, nous savons pertinemment que les noms des professeurs (Rachelle Labelle, Hortense Lavigne, Gaétan St-Denis, Glaphyre Danis, Dorette Béchard, Thérèse Danis) résonnent encore aujourd'hui dans les conversations de leurs élèves d'hier.

Des réparations de plus en plus fréquentes laissent entrevoir une fin qui approche. Le jour de sa retraite sonne en même temps que celui de son aînée, l'Académie du Sacré-Coeur. En

1952, après vingt-cinq ans d'un labeur fructueux, l'école St-Joseph dépose discrètement les armes et se retire de l'arène scolaire. Ajoutons qu'elle vit aujourd'hui dans la mémoire et le coeur de ses anciens toujours heureux de se réclamer du "McGill".

#### vi) L'école Ste-Trinité

Le chiffre trois caractérise l'école Ste-Trinité. Son nom officiel l'indique suffisamment. En outre, au cours des ans, elle absorbe en son sein trois écoles élémentaires et son expansion se poursuit en trois étapes -1952, 1959, 1968- selon les besoins qui s'imposent.

Construite au coût de 270 000\$, elle héberge alors 14 classes, un auditorium, les bureaux de la Commission scolaire en plus de ses locaux administratifs. Elle est sise sur un léger promontoire sur la rue St-Joseph, en plein coeur de la ville.

Ouverte en 1952, cette école séparée reçoit, le 7 octobre, la bénédiction de son excellence Mgr Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa. Les célébrations du 3 décembre marquent son ouverture officielle. Les dignitaires, les invités de marque sont nombreux.<sup>54</sup> Le Ministre de l'Éducation de l'Ontario, l'Honorable W.J. Dunlop et l'Honorable L.P. Cécile, le Ministre du Tourisme et de la Publicité du gouvernement Frost, prononcent les deux principaux discours.

L'un et l'autre encouragent la fréquence scolaire, insistent sur la nécessité grandissante de l'instruction, invitent à la recherche de solides valeurs intellectuelles et spirituelles. Ils vantent enfin les mérites d'un programme d'études sérieux transmis par un personnel enseignant des plus compétents.

Le premier personnel de cette école de quelque 600 élèves se compose de sept Soeurs Grises et d'autant d'instituteurs et

d'institutrices laïques. La première directrice, Soeur Françoise d'Alençon, sera remplacée par Soeur Joseph Ulric (1958) et Soeur Bernadette Soubirous (1959-1965). Viendront ensuite deux laïcs: Gaston Saumure et Philippe Lepage, le directeur actuel.

Au cour de ses trente ans d'existence, l'école Ste-Trinité subit des transformations considérables. La phase de 1959 ajoute huit classes destinées surtout aux plus jeunes des classes primaires et du jardin de l'enfance. En 1968, l'autre bout du spectum scolaire verra s'élargir ses cadres d'opération. Depuis septembre 1969, les élèves des 7e et 8e années jouissent de locaux agrandis, d'une bibliothèque, d'un gymnase double, d'une salle d'économie domestique et d'un atelier d'arts industriels. L'accent se porte aussi vers l'enseignement individuel: une classe de récupération et une classe d'enseignement correctif.

Nous assistons donc à la formation graduelle d'une école destinée non seulement à la masse mais aussi à ceux qui ont besoin d'aide spécifique additionnelle. Elle traduit ainsi sur le plan pratique la nouvelle orientation des politiques éducationnelles du Ministère. Cette mise en place d'effectifs matériels et humains place l'école Ste-Trinité de Rockland à l'avant garde de ce mouvement contemporain.

## **b) Les écoles secondaires**

### **i) Le "High School" de 1905**

Toutes les péripéties de la vie d'une école contiennent certains éléments d'intérêt. L'épisode moins connue de l'établissement en 1905 de la première école secondaire et le rôle important joué par le curé Hudon dans cette fondation retiendront particulièrement notre attention.



High School de Rockland 1905

Dès 1900, Rockland jouit de deux écoles séparées. Le curé Hudon, l'initiateur de cette réalisation, se croise-t-il les bras en savourant son succès? Le croire serait méconnaître ce pionnier sans cesse en quête de nouveaux défis. Ce serait également ignorer cette âme française, catholique et sacerdotale, par surcroît, au service de la jeunesse de sa paroisse. Il demeure l'esprit fertile en projets inédits et l'homme d'action audacieux prêt à les exécuter au bénéfice des siens.

En matière d'éducation, la préoccupation du curé ne se limite pas au stade élémentaire. Depuis des années, il rapporte fidèlement à l'évêque le nombre de ses jeunes paroissiens qui poursuivent leurs études supérieures, précisant, chaque fois, le nom et l'âge des candidats ainsi que l'institution fréquentée. Il songe à assurer sur place un débouché naturel au palier élémentaire. Selon lui, les enfants ne devraient pas s'éloigner de Rockland pour faire leurs études secondaires. "Accueillons-les donc, pense-t-il constamment, dans une "Haute-École" locale!" Celle-ci n'existant pas, il lui faudra la créer de toutes pièces.

Dans ce projet qu'il mûrit lentement, il est habilement secondé par W.C. Edwards, le dévoué docteur Martin Powers, et l'homme à tout faire, Laurent Pouliotte. Leurs efforts, conjugués à ceux de l'inspecteur Télesphore Rochon et de M. Onésime Guibord auprès du Ministère de l'Éducation de Toronto, se terminent sous d'heureux auspices. L'Ordre-en-Conseil, en date du 29 décembre,<sup>55</sup> autorise l'établissement de la première école secondaire de Rockland.

Sans minimiser la contribution de ses aides, on peut affirmer que le curé Hudon demeure l'agent principal de cette fondation historique. Il est l'axe autour duquel tourne l'action concertée du groupe. En plus de la planification et de l'exécution du projet, il hérite de la tâche délicate de convaincre Mgr Duhamel du bien fondé d'un "high school" à Rockland. Rappelons-nous que nous sommes au tout début du 20e siècle. En matière d'éducation pour les catholiques, l'évêque détient la décision finale. Son consentement à la fréquentation de cette école par la population catholique devient une condition **sine qua non** de son existence. C'est la toile de fond de l'époque devant laquelle le curé doit évoluer avec l'art consommé d'un diplomate d'expérience.

Dès la fin de janvier 1905, les plans sont terminés. Devant un évêque peu enthousiaste, le curé se déclare prêt à payer les plans de son "propre argent et à tout abandonner si votre Grandeur avait la moindre objection".<sup>56</sup> Le prélat craint que les Canadiens n'obtiendront pas justice, mais il accorde tacitement son **nihil obstat**. Du moins, le curé interprète ainsi le silence de son supérieur.

La longue lettre du curé Hudon, en date du 6 avril 1906, lève le voile sur les nombreuses tractations antérieures avec Mgr Duhamel. Ce dernier aurait été mis au courant du projet à plusieurs reprises, soit par écrit, soit verbalement surtout, au cours de plusieurs rencontres avec le curé à partir de juillet

1904. Selon toute apparence, ces conversations convainquent le curé de l'attitude bienveillante de l'évêque et le déterminent à procéder à l'exécution de son plan.

En août 1905, connaissant l'ardeur patriotique du prélat canadien-français, le curé lui expose la situation du personnel enseignant. Il repasse les démarches entreprises pour s'assurer les services d'Aurélien Bélanger comme directeur. Celui-ci étant retenu ailleurs par contrat, le curé doit jeter son dévolu sur monsieur R. Sidley, un protestant, choix regrettable, selon le curé, mais rendu inévitable par l'absence de tout catholique canadien-français qualifié. Mlle Sweeney, une irlandaise catholique, sera également engagée. Les deux écrivent correctement le français et le parlent correctement avec l'accent anglais, de l'avis du curé. Quant au troisième professeur, Mlle Alice Larocque, "une excellente fille et institutrice pour le français"<sup>57</sup> paraît qualifiée "avec la plus haute distinction".<sup>58</sup> Elle "enseigne exclusivement le français à tous les élèves".<sup>59</sup>

En septembre 1905, l'école secondaire de Rockland, comprenant trois classes régulières, un laboratoire et une bibliothèque, ouvre ses portes. Elle héberge 28 élèves dès son ouverture, et 42 en avril 1906 dont 18 sont catholiques.<sup>60</sup> Un bureau composé de "4 commissaires catholiques et de 2 protestants des mieux disposés"<sup>61</sup> régiront cette modeste institution. Après l'expérience des sept premiers mois, le curé constate que "la discipline de l'école est excellente. Les progrès sont rapides et marquants surtout en français, même par les protestants qui tous, sans exception, apprennent le français."<sup>62</sup> Telles sont les constatations du curé!

La missive de 1906 vise à clarifier une situation confuse et à gagner l'évêque à la cause de la Haute-École, une fois pour toutes. Connaissant le zèle et le patriotisme de son pasteur, le curé ne ménage pas les arguments afférant au français et à la religion. Il confesse d'abord sa surprise devant l'opposition ap-



parente de l'évêque: "Votre lettre du 31 mars dernier est le premier document qui me laisse voir que votre Grandeur condamne notre Haute-École bilingue."<sup>63</sup> Puis, il cite un anglican du nom de Robertson qui affirme "qu'avant un an l'école serait canadienne-française et que bientôt nous aurions un principal canadien-français catholique et que cette école serait conséquemment canadienne-française".<sup>64</sup> Il espère que cette opinion étrangère portera du poids et fera pencher la balance en faveur de l'école secondaire. Il ajoute que si l'école n'avait pas été tant dénoncée, le directeur serait déjà un catholique. (L'opposition vient surtout de Clarence Creek qui espérait établir cette école dans son village.)

Par crainte de voir Monseigneur désapprouver la présence de catholiques au sein de cette école neutre, le curé souligne avec inquiétude que "cette école tombera certainement sous le contrôle des anglais si les catholiques doivent s'en retirer".<sup>65</sup> Il avoue avoir versé de l'argent personnel pour l'établissement de cette Haute-École et s'inquiète des dépenses faites par les Canadiens français qui doivent participer au paiement des obligations et à l'entretien de l'école. Enfin, tout en demeurant confiant, il exprime sa soumission anticipée: "Quelle que soit la décision de votre Grandeur, je m'y sou mets d'avance avec le plus grand coeur."<sup>66</sup>

Que faut-il penser de cet imbroglio? Rien ne nous permet de douter de la bonne foi du curé qui s'efforce de dissiper la confusion dans toute cette affaire. L'attitude de l'évêque nous semble fort compréhensible également. Les nombreux échanges de vive-voix entre lui et le curé s'estompent vraisemblablement dans sa mémoire. Sent-il qu'il a été dupé, en quelque sorte, par le curé? Sa réponse ferme et sans équivoque le laisserait croire: "Vous ne m'avez jamais demandé, et que, par conséquent, je ne vous ai jamais autorisé à vous occuper d'établir ou de faire établir cette école."<sup>67</sup> Mgr Duhamel admet les nombreuses conversations à ce sujet avec le curé et d'autres personnes également,

mais il croyait toujours "qu'il s'agissait d'une école bilingue catholique pour l'avancement des enfants canadiens-français".<sup>68</sup>

Que résultera-t-il de cette controverse? En avril 1906, l'existence de la Haute-École demeure un fait accompli. L'évêque tolère donc une situation pratiquement irréversible. Il n'empêche pas le curé de demeurer l'un des commissaires de la nouvelle école secondaire. Il ne publie aucun mandement prescrivant le retrait des catholiques du "high school". La proportion de catholiques qui le fréquente l'amène peut-être à se réconcilier à un fait qu'il désapprouve probablement encore en principe. Mgr Duhamel n'entrave donc pas le développement de cette première école secondaire qui desservira pendant soixante ans la population de Rockland.

Les dix premiers directeurs de l'école qui se succèdent presque annuellement seront des anglophones. La prédiction à cet égard du curé Hudon se réalise bien tardivement, avec la nomination, en 1933, de J.A. Lajeunesse, un francophone catholique. La stabilité des directeurs francophones, celle de M. Eugène Huot en particulier (22 ans), s'avère remarquable. Elle assure la continuité des traditions et étend la réputation de l'école aux limites de la province.

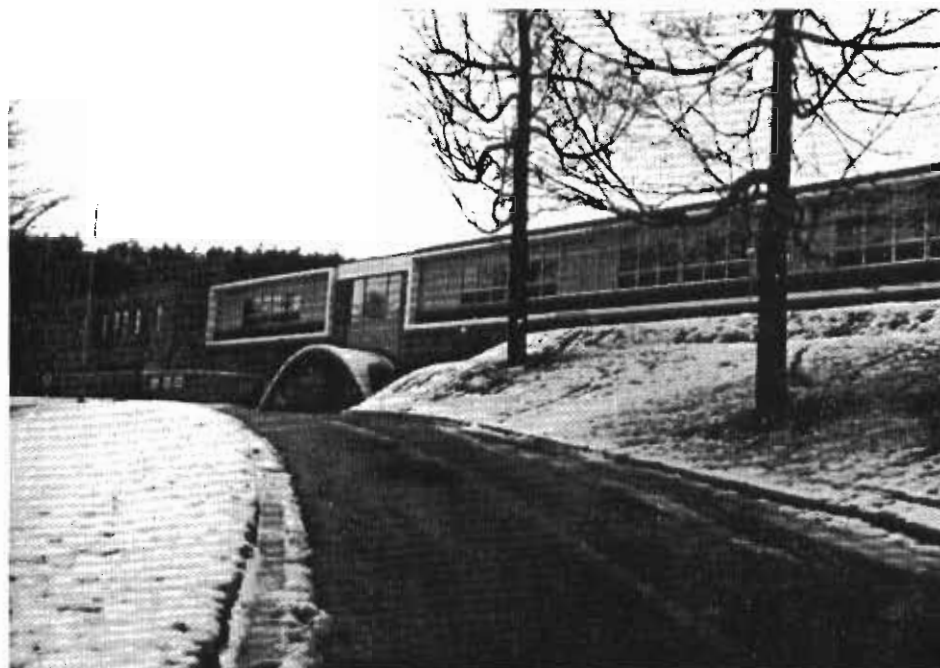
Dans la fondation de 1905, le curé Hudon nous apparaît comme un innovateur; il lance la première école secondaire bilingue de la province. Son établissement devient ainsi le précurseur des autres écoles de même nature qui se multiplieront environ un demi-siècle plus tard. C'est le premier pas vers les écoles secondaires homogènes de langue française qui constellent aujourd'hui la province d'Ontario.

## ii) L'école secondaire "L'Escale"

Le "High School" de Rockland continue sa mission bienfaitante jusqu'en 1961. Après plus d'un demi siècle d'existence fructueuse, l'école, devenue trop petite, répond peu aux nouvelles normes provinciales et rend difficile la mise en vigueur de nouveaux programmes. L'édifice et le terrain se prêtent peu aux additions nécessaires. Les autorités scolaires décident alors de construire un tout nouveau complexe scolaire qui offrira tous les avantages envisagés, avec une possibilité d'expansion. Le "High School" se retire avec mérite et dignité de la scène scolaire et passe à l'arène politique en devenant désormais le nouvel hôtel-de-ville de Rockland.

La nouvelle école secondaire de Rockland connaît, comme bon nombre d'institutions d'enseignement, une évolution rapide et considérable. De quatre classes régulières, et un laboratoire et trois minuscules salles pour l'administration et le personnel, elle passera, après deux additions, à sept classes régulières et à douze classes spéciales; elle sera également dotée d'un centre de ressources, d'un "cafétorium", et d'un gymnase double. On aménage aussi un immense terrain de jeu à l'arrière de l'école comme complément nécessaire au programme d'éducation physique. Parallèlement, les locaux de l'administration accuseront des améliorations proportionnelles. La deuxième phase de cette rénovation se termine en 1979.

L'augmentation du personnel suit logiquement la progression matérielle et l'établissement de nouveaux programmes pour satisfaire une gent écolière croissante. De ses modeste débuts, un directeur et six professeurs ayant une secrétaire à temps partiel à leur disposition, elle abrite maintenant, en plus du directeur, un adjoint administratif, un coordonnateur pour le programme alternatif d'éducation, sept chefs de section et vingt-cinq professeurs. Quatre secrétaires appuient efficacement leur travail quotidien.



École secondaire l'Escale

L'école secondaire de Rockland dispense l'enseignement aux élèves des niveaux avancé et général. Depuis septembre 1982, l'école offre des services spéciaux aux élèves qui connaissent des difficultés d'apprentissage. De plus, tous les élèves jouissent de services additionnels: service de l'orientation, celui du psychologue et celui des représentants de l'unité sanitaire, contribuant, avec le programme scolaire proprement dit, au développement d'un esprit sain dans un corps sain.

Un fait important pour l'école secondaire de Rockland réside dans la reconnaissance de son caractère français en 1973. Les élèves eux-mêmes soulignent cet aspect linguistique et recommandent en 1980 "L'Escale" comme le nom officiel de leur école secondaire. L'Escale rejoint donc le rang des autres institutions secondaires francophones qui surgissent à travers la province d'Ontario depuis 1968. Plus que jamais, elle se trouve en excellente compagnie!

L'Escale envisage l'avenir avec confiance. La vie culturelle française s'y développe intensément. Les élèves y apprennent non seulement à s'instruire mais à vivre en français sur une base quotidienne. À l'occasion, plusieurs pièces françaises présentées au public témoignent de l'intérêt du personnel et des jeunes au développement culturel. Également, le programme alternatif d'éducation révèle la vitalité de ce milieu scolaire. Quelque 350 cours, mis sur pied, sont ouverts à tout adulte qui s'y inscrit. Ce vaste choix vise à intéresser toutes les classes sociales et cherche à répondre à tous les besoins et tous les goûts.

En 1983-84, débute un programme coopératif permettant aux jeunes étudiants d'acquérir de l'expérience sur le marché du travail. L'Escale demeure ainsi à la hauteur de son rôle éducatif en accentuant le lien entre elle et le monde du travail.

Pour tout dire, L'Escale se porte bien! L'imagination créatrice de son personnel portera l'enthousiasme des jeunes à de nouvelles réalisations culturelles aussi bien qu'à des succès académiques supérieurs.

## REFERENCES

1. Choquette, Robert, L'Ontario français, historique, page 151.
2. Idem, page 151.
3. Phillips, Charles E., The Development of Education in Canada, page 108.
4. Choquette, Robert, op. cit., page 151. Voir aussi Phillips, Charles E., op. cit., page 108.
5. Phillips, Charles E., op. cit., page 114.
6. Idem, page 134.
7. Godbout, Arthur, L'origine des écoles françaises dans l'Ontario, page 127.
8. Idem, page 127.
9. Sissons, C.B., Church and State in Canadian Education, An Historical Study, page 15.
10. Idem, page 16. Les parties soulignées sont des auteurs.
11. Choquette, Robert, op. cit., page 156.
12. Idem, page 155.
13. Sissons, C.B., op. cit., page 17.
14. Choquette, Robert, op. cit., page 159.
15. Sissons, C.B., op. cit., page 57. (Traduction de l'auteur)
16. Lettre de P.S. Hudon à Mgr Duhamel, le 16 juillet 1889. Archives de l'archidiocèse d'Ottawa.
17. Idem.
18. Idem.
19. Idem.
20. Idem.
21. Sissons, C.B., op. cit., pages 33 et 41.
22. Lettre de P.S. Hudon à Mgr Duhamel, le 16 juillet 1889. AAO.
23. Idem.
24. Hudon, P.S., Histoire de La Trinité de Rockland, Ont., page 7.
25. Hudon, P.S., Rapport sur les écoles, 1891. Manuscrit.

26. Idem.
27. Idem.
28. Report of the Royal Commission on Education in Ontario 1950, page 41.
29. Idem, page 42.
30. Hudon, P.S., Rapport sur les écoles de la paroisse Ste-Trinité de Rockland, Province d'Ontario, le 4 janvier 1892, page 1. Manuscrit.
31. Hudon, P.S., Rapport ... Ontario, le 2 décembre 1896. Manuscrit.
32. Hudon, P.S., Rapport ... Ontario, le 4 janvier 1892, page 3. Manuscrit.
33. Idem, page 4.
34. Report of the Royal Commission on Education in Ontario 1950, page 42.
35. Idem, page 42.
36. Lettre de S. Hudon à Mgr Duhamel, le 6 juillet 1896.
37. Idem.
38. Idem.
39. Hudon, P.S., Rapport sur les Écoles de la Paroisse de la Ste-Trinité de Rockland, Province d'Ontario, le 28 décembre 1896, page 2.
40. Idem, page 1.
41. Il arrive au curé d'envoyer deux rapports par année.
42. Hudon, P.S., Rapport sur les Écoles élémentaires de la Mission de Rockland, Ontario., le 4 août 1901, page 1. Manuscrit.
43. C'est nous qui soulignons.
44. Hudon, P.S., Rapport sur les Écoles de la Mission de la Très Ste-Trinité de Rockland, le 27 mai 1902, page 1. Manuscrit.
45. Idem, page 2.
46. Hudon, P.S., Rapport sur les Écoles de la Paroisse-Mission de Rockland, Ontario, le 7 novembre 1902, page 1. Manuscrit.
47. Hudon, P.S., Rapport sur les Écoles de la Paroisse de la Très Ste-Trinité de Rockland, Ontario, le 2 juillet 1906, pages 2 et 3. Manuscrit.
48. Hudon, P.S., Rapport sur les Écoles de la Paroisse de la Très Ste-Trinité de Rockland, Province d'Ontario, le 28 novembre. Manuscrit.

49. Hudon, P.S., Rapport sur les Écoles de la Paroisse de la Très Ste-Trinité de Rockland, Ontario, le 2 juillet 1906, page 3. Manuscrit.
50. Lettre de René Chéné à Mgr G. Forbes, archevêque d'Ottawa, le 11 août 1935. Archives de l'archevêché d'Ottawa.  
Note: Cette lettre prie l'archevêque d'intercéder auprès de l'exécuteur testamentaire du curé Hudon pour l'obtention de la réduction suggérée.
51. Idem.
52. Idem.
53. Idem.
54. Le Droit, Ottawa, le 4 décembre 1952.
55. Hudon, P.S., Lettre à Mgr Duhamel, le 6 avril 1906. AAO.
56. Hudon, P.S., Lettre à Mgr Duhamel, le 6 avril 1906. AAO.
57. Idem.
58. Idem.
59. Idem.
60. Idem.
61. Idem.
62. Idem.
63. Idem.
64. Idem.
65. Idem.
66. Idem.
67. Duhamel, J., Mgr, Lettre à P.S. Hudon, curé, le 9 avril 1906. AAO.
68. Idem.



VIII  
PERSPECTIVES D'AVENIR



## CHAPITRE VIII

### Perspectives d'avenir

La ville de Rockland dépasse le cap de la centaine. Récemment, elle vient de souligner le 75e anniversaire de son incorporation comme ville (1908-1983). La paroisse de la Très-Sainte-Trinité célébrera sous peu (1989) un siècle d'existence. Un passé glorieux dont peuvent s'enorgueillir tous ses citoyens!

Ce retour aux origines révèle le rôle central et vital du curé Pierre Siméon Hudon dans la marche ascensionnelle de la ville. Il y apparaît comme un géant local -le "curé Labelle" de Rockland. Son activité s'étend à tous les aspects de la vie: spirituel, matériel, social, économique et éducationnel. Ses fondations dans le domaine scolaire, notamment au niveau secondaire, en font une figure provinciale.

Si Alexandre le Grand a pu affirmer qu'il devait plus à Aristote, son maître, qu'à Philippe son père, il nous semble que la ville de Rockland peut en dire autant du curé Hudon par rapport à W.C. Edwards. Ce dernier, ayant agi par intérêt pécuniaire, quitte ensuite Rockland pour de plus verts pâturages; le premier, motivé entièrement par le don de soi, demeure à la tâche jusqu'à sa mort et laisse derrière lui un riche héritage intellectuel et moral. Il ne nous paraît pas exagérer d'affirmer qu'il est en quelque sorte le co-fondateur de Rockland.

Nous sommes tous le produit d'un passé que nous devons respecter. La génération montante -celle qui, aujourd'hui, occupe les bancs de l'école et qui demain dirigera les destinées de la ville- hérite de la lourde responsabilité d'apprécier ce passé, de le préserver intact et de l'enrichir.

Les chefs de demain encourageront aussi les développements qui se poursuivent aujourd'hui. Pour le bien matériel de tous, leur initiative attirera à Rockland des industries variées qui soutiendront l'économie de la ville et qui feront surgir d'autres secteurs résidentiels.

Cependant, "l'homme ne vit pas seulement de pain"; ce sont les idées qui nourrissent l'esprit. Seul le respect de l'héritage culturel et religieux gardera intact le caractère spécial de Rockland. Jusqu'ici, ces valeurs intangibles ont fait la force de la ville. C'est en maintenant un juste équilibre entre le spirituel et le matériel que Rockland connaîtra un second centenaire digne du premier.

## BIBLIOGRAPHIE

### I. Sources imprimées

Album souvenir du cinquantenaire de la paroisse de la Très Ste-Trinité de Rockland, 1889-1939, Archives du Centre Ste-Famille, Rockland.

Barbézieux, Alexis de, o.f.m., Histoire de la Province ecclésiastique d'Ottawa et de la colonisation, Cie d'imprimerie d'Ottawa, Ottawa, 1897, 609 pages.

Boudreault, Hervé et Tremblay, Louis, Ottawa, Série Pro-F-Ont II, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Ottawa, 1981, 185 pages.

Boudreault, Hervé et Tremblay, Louis, Le Règlement XVII, point culminant d'une époque, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques, Ottawa, 1983, 57 pages.

Brault, Lucien, Histoire des comtés unis de Prescott et de Russell, L'Original, Ontario, 1965, 248 pages.

Brault, Lucien, Le mille historique, La Commission de la Capitale nationale, Ottawa, 95 pages.

Chevallaz, G.A., Histoire générale de 1789 à nos jours, Éditions Payot, Lausanne (Suisse), 1974, 480 pages.

Corbel, Jean, Les Karsts de l'Est canadien, un cahiers de géographie de Québec, 2e année, no 4, 1958, pages 193-216.

Choquette, Robert, L'Ontario français, historique, Éditions Études Vivantes, Montréal, 1980, 272 pages.

Cummings, Ross, editor, Historical Atlas of Prescott & Russell, Stormont, Dundas & Glengarry Counties, Ontario. Illustrated, H. Belden and Co., Toronto, 1862, 1879, 1881, 88 pages. Reprint edition by Ross Cumming, 1972. Printed by Richardson, Bond and Wright Limited, Owen Sound, Ontario.

Edwards, Wm. C., Adresse de l'Hon. Wm. C. Edwards aux employés de Rockland, le 23 août 1919 à l'occasion de leur célébration du 50e anniversaire de la fondation de la cie W.C. Edwards & Co.

Godbout, Arthur, L'origine des écoles françaises dans l'Ontario, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1977, 183 pages.

Godbout, Arthur, Nos écoles franco-ontariennes, Histoire des écoles de langue française dans l'Ontario des origines du système scolaire (1841) jusqu'à nos jours, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1980, 144 pages.

Legros, Hector et Paul-Emile, Soeur, sg.c., Le diocèse d'Ottawa, 1847-1948, Le Droit, Ottawa, 1949, 905 pages.

Lamoureux, Georgette, ottawa, 1855-1876, et sa population canadienne-française, Tome II, Georgette Lamoureux, Ottawa, 1980, 294 pages.

Laporte, Vianney et Béland, Serge, La petite histoire de Rockland, Municipalité de Rockland, Rockland, 1982, 111 pages.

McInnis, Edgar, Canada, A Political and Social History, Holt, Rinehart and Winston, Toronto, 1958, 619 pages.

Ministère de l'Éducation de l'Ontario, Explorations et enracinements français en Ontario, 1610-1978, Ministère de l'Éducation de l'Ontario, Toronto, 160 pages.

Phillips, Charles E., The Development of Education in Canada, W.J. Gage and Company Limited, Toronto, 1957, 626 pages.

Pilon, Lucette; Murphy, Helen; Corbeil, Pierre; Pagé, Laurier, Enquête sur l'évolution de Rockland et de ses environs, Projet S.P.I.C.E., Rockland, 1974, 117 pages.

Report of the Royal Commission on Education in Ontario, 1950, Baptist Johnston, Toronto, 1950, 933 pages.

Sabina, Ann P., Roches et minéraux du collectionneur, Buckingham Mont-Laurier et Grenville (Québec), Hawkesbury et Ottawa (Ontario), Ministère de l'énergie, des mines et des ressources, Ottawa, 1969, 107 pages.

Sabina, Ann P., Roches et minéraux du collectionneur, Hull et Maniwaki (Québec), Ottawa et Peterborough (Ontario), Ministère des mines et des ressources, Ottawa, 1976, 181 pages.

Sissons, Charles Bruce, Church and State in Canadian Education, An Historical Study, The Ryerson Press, Toronto, 1959, 414 pages.

South River Basin Report, Société d'aménagement de la rivière Nation-Sud, 1982.

Vallières, Gaétan, L'Ontario français par les documents, Éditions Études Vivantes, Montréal, 1980, 280 pages.

## II. Sources manuscrites

Hudon, Siméon, prêtre, Histoire de La Trinité de Rockland, Ontario, Rockland, le 3 décembre 1894. Archives de l'Archidiocèse d'Ottawa. (AAO)



Hudon, P.S., Rapport sur les écoles de la paroisse Ste-Trinité de Rockland, Province d'Ontario, Archives de l'archidiocèse d'Ottawa. (AAO)

Les rapports annuels sur les écoles couvrent la période de 1892 à 1907. Occasionnellement, on trouve deux rapports par année.

Lettre de Thomas Caron à Mgr Duhamel, le 19 avril 1886. Archives de l'archidiocèse d'Ottawa. (AAO).

Lettre de P.S. Hudon à Mgr Duhamel, le 16 juillet 1889. Archives de l'archidiocèse d'Ottawa. (AAO).

Lettre de P.S. Hudon à Mgr Duhamel, le 6 juillet 1896. Archives de l'archidiocèse d'Ottawa. (AAO).

Lettre de P.S. Hudon à Mgr Duhamel, le 6 avril 1906. AAO.

Lettre de Mgr J. Duhamel à P.S. Hudon, curé, le 9 avril 1906. AAO.

Lettre de René Chéné à Mgr G. Forbes, archevêque d'Ottawa, le 11 août 1935. AAO

Lettre de Paul-Albert Desjardins, c.s.v., archiviste du Collège Bourget de Rigaud, à Louis Tremblay, le 3 mai 1983.

### III. Les journaux

Le Droit, le 28 octobre 1957.

le 18 mars 1971.

le 25 juin 1982.

The Ottawa Citizen, le 12 mars 1981.

## BIOGRAPHIES DES AUTEURS

### Hervé Boudreault

Hervé Boudreault est originaire d'Ottawa, plus particulièrement de la paroisse Notre-Dame. Il fait ses études primaires à l'école Guigues puis, il passe à l'Académie de-la-Salle comme pensionnaire au Juvénat des Frères des Écoles Chrétiennes, tout en complétant son école secondaire.

Après son Noviciat à Laval-des-Rapides, Québec, il vient faire l'École Normale de l'Université d'Ottawa. Tour à tour il enseigne aux écoles primaires St-Jean-Baptiste et Christ-Roi de Hawkesbury. Ayant complété son baccalauréat ès arts, il se spécialise en géographie et s'achemine vers la maîtrise dans la même discipline. Son plus long stage d'enseignement se passe à l'Académie, son Almar Mater, comme responsable de la section de géographie.

Il profite d'un congé sabbatique pour faire un stage à l'Institut de pédagogie catéchétique de Strasbourg, France. À son retour, il prend charge d'une résidence d'étudiants tout en enseignant à l'école secondaire De La Salle. Puis, il devient conseiller pédagogique au Conseil scolaire d'Ottawa.

En 1974, il se porte volontaire pour travailler à une oeuvre de développement agricole, dans la tribu des Builsa, au nord du Ghana. Il y demeure deux ans. De retour au pays, il se joint à l'Institut d'études pédagogiques de l'Ontario (IEPO - OISE) pour travailler à l'implantation et à l'évaluation des cours de Valeurs humaines dans les écoles secondaires francophones. Depuis septembre 1980, c'est à titre de directeur de projet qu'il continue avec l'IEPO.

## Louis Tremblay

Natif de Taunton, Mass., États-Unis, le 5 octobre 1920, Louis Tremblay poursuit ses études élémentaires à Pawtucket, Rhode Island. Il complète par le cycle ontarien ses études secondaires commencées à Laval-des-Rapides (aujourd'hui Ville Laval), Québec.

Dès lors, il s'oriente vers la carrière de l'enseignement. En septembre 1940, nous le trouvons à l'école normale de l'Université d'Ottawa. L'année suivante, il débute comme instituteur à Ottawa. Il enseigne deux ans à l'école Saint-Jean-Baptiste et un an à l'école Brébeuf. En 1944, il commence à l'Académie De-La-Salle sa carrière de professeur d'école secondaire. Il y enseigne notamment l'anglais, le latin et l'histoire.

Simultanément, il poursuit ses études universitaires, obtient son baccalauréat ès arts, puis une maîtrise ès arts en histoire.

Après un bref séjour au collège de Hearst où il enseigne l'histoire, Louis Tremblay travaille pour le Conseil scolaire d'Ottawa pendant plus de dix ans, comme directeur-adjoint aux écoles secondaires Canterbury et Charlebois, puis comme directeur à l'école secondaire Champlain. C'est à ce dernier poste qu'il termine sa carrière en décembre 1979.

## INDEX

- Alphonse-Marie, Soeur /132  
Anatolie, Soeur /132  
Aspeck, Joseph /137
- Barry, Louis Eugène /101  
Bécharde, Dorette /140  
Bécharde, Ernest /92  
Bécharde, Georges /101-102  
Bécharde, Joseph /92  
Bélangier, Aurélien /73, 75  
Bell, André /61  
Bernadette Soubiroux, Soeur /142  
Bissonnette, Antoine /41  
Bergeron, Elie /64  
Boileau, Jules /41  
Boulerice, Odilon /41  
Bourgon, J.-Baptiste /83  
Bremmer, E.R. /44  
By, Colonel /34
- Cameron, John A. /39, 44  
Cameron, Martha Ann /38  
Cardinal, Agnès /135  
Caron, Thomas /99-101  
Cécile, Louis P. /72, 141  
Charron, Joseph /63  
Charron, Onésime /82, 92, 101  
Chéné, René /110-114, 138-139  
Chénier, Zéphyrin /63  
Clément, L'abbé /101  
Coupal /19
- Couillard, Xavier /41  
Currier, James Merril /43
- Dallaire, Hector /87  
Danis, Glaphyre /140  
Danis, Thérèse /140  
David, Marie /135  
Deguire, Cordelia /102  
Déhaître, Léo /92  
Déhaître, Napoléon /41, 61, 64  
Denault, Marie /101  
Deshaitres, Berthe /135  
Deshaitres, Irène /137  
Desjardins, Arthur /64  
Desrosiers, Napoléon A. /73  
Dubé, Alice /135  
Duhamel, Mgr J. T. /99-100,  
102, 126, 144-147  
Dunlop, hon. W.J. /141  
Dunning, Abijah /35
- Edwards, Gordon Cameron /44, 74  
Edwards, James /37  
Edwards, John (père) /35, 37  
Edwards, John (fils) /37  
Edwards, John Cameron  
Edwards, William /37-38  
Edwards, William Cameron /39-  
45, 46-47, 50, 54, 62-63,  
130, 143, 156  
Erskine, James /41

Evanturel, Alfred /71  
 Evanturel, Gustave /72  
  
 Fauteux, Georgina /102  
 Foubert, Amable /35  
 Françoise d'Alençon, Soeur /142  
 Fox, James /35  
  
 Galipeau, Donalda /135  
 Gauthier, Alda /135  
 Gauthier, Honoré /75, 82  
 Girard, Thomas /64, 83  
 Giroux, Xavier /41  
 Godin, Samuel /87  
 Goulet, Alfred /72, 74-75  
 Guibord, Onésime /74  
 Guigues, Mgr Eugène /36, 70  
 Guindon, Armand /64  
  
 Harbic, George /135  
 Hébert, Jean-Louis /64  
 Houle, Ferdinand /82  
 Houle, Joseph /82  
 Houle, Marcel /83  
 Hudon, Pierre Siméon /62, 81,  
     91, 99, 102-107, 111, 126-  
     132, 134-135, 138, 142-147,  
     156  
 Hymphreys, W.W. /44  
  
 Joseph Ulric, Soeur /142  
  
 Labelle, Rachelle /140  
 Labelle Zoël /82  
 Labrosse, Louis J. /72  
 Lafleur, Léo /92  
 Lafleur, Lucien /83  
 Lafleur, Martial /83  
 Lafleur, Palma /62, 82-83, 92  
 Lalonde, Hervé /75  
 Lamoureux, Louis /41  
 Larivière, Magloire /41, 45  
 Larose, Camille /41  
 Larose, Ferdinand /16  
 Laurier, sir Wilfrid /73  
 Lavigne, Hortense /140  
 Laviolette, Amédée /41  
 Lecraw, Ledia /135  
 Leduc, Charles /101  
 Legault, Alexis /82  
 Lepage, Philippe /142  
 Lépine, Tillie /41  
 Leroux, Emma /129  
 Leroux, Mathias /41  
 Lévesque, Marie /92  
  
 Marie du Rédempteur, Soeur  
     /132  
 Marier, Alma /135, 137  
 Marion, Alexandre /62, 75  
 Marion, Camille /63, 75  
 Marion, Georges /41  
 Mattar, A. /82  
 McCaul, James /41  
 Ménard, Henri /82  
 Ménard, Marie /101

Morris, William /124  
 Murphy, Charles /73-74  
  
 O'Byrne, Mary /135  
 Ouimet, Albert /64  
  
 Payer, Delphis /101  
 Payer, Joseph Arthur /101  
 Pharand, Georges Hector /72  
 Pilon, Adolphus /41  
 Pilon, Gracia /92  
 Pilon, Stephen /82  
 Placide, Soeur /132  
 Pommier, Armand /63, 83  
 Pouliotte, Laurent /41, 99, 144  
 Powers, Martin /63  
 Prescott, Robert /24  
 Proulx, Edmond /72  
 Pulchérie, Soeur /132  
  
 Racine, Damase /75  
 Rankins, Patrick /99  
 Robillard, Alexandre /74  
 Rochon, René /64  
 Rochon, Téléphore /73, 91, 129  
     144  
 Rousson, Albert /82  
 Russell, Peter /25  
  
 St-Denis, Amédée /75  
 St-Denis, Gaétan /140  
 St-Denis, Joseph /72  
  
 Saumure, Gaston /142  
 Scott, Richard William /126  
 Séguin, Brigitte /129, 137  
 Séguin, Georgina /137  
 Sidley, R. /145  
 Simard, F.X. /62  
 Simoneau, Laurent /51  
 Sweeney, Mlle /145  
 Sydenham, Lord /124  
  
 Tranchemontagne, Virginie /101  
 Treadwell, Nathaniel Hazard /35  
 Tucker, Stephen /35  
  
 Vachon, Mgr Alexandre /141  
 Vincent, J.U. /73  
  
 Wallace, David Wardrobe /43  
 Way, William /41  
 White, John /130  
 Wilson, Catherine M. /39  
 Wilson, Norman Frank /44  
 Wilson, William /39  
 Wood, James /41  
 Wright, Philemon /34

**PRO-F-ONT I**

Nous sommes à refaire les documents suivants de  
la série I de PRO-F-ONT

Casselman  
Cornwall  
Orléans

Penetanguishene  
Sturgeon Falls  
Toronto

**PRO-F-ONT II**

Crysler  
Earlton  
Embrun  
Fauquier  
Hanmer  
L'Original  
Ottawa  
Noëlville

St. Catharines  
Sudbury  
Timmins  
Vankeek Hill  
Warren  
Welland  
Windsor

**PRO-F-ONT III**

Bourget  
Hawkesbury  
Mattawa

Pain Court et  
Grande-Pointe  
Rockland  
Vanier



La troisième série de PRO-F-ONT  
(Projet franco-ontarien) a été  
réalisée sous la direction du  
Frère Hervé Boudreault.

Impression et distribution

Centre franco-ontarien de ressources  
pédagogiques  
339, rue Wilbrod  
Ottawa (Ontario) K1N 6M4  
Tél.: (613) 238-7957

**CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE RESSOURCES PEDAGOGIQUES**

339, RUE WILBROD  
OTTAWA, ONTARIO  
K1N 6M4  
(613) 238-7957

PRO-036